
U d'/of OTTAWA
39003003417945

26/1/70

LA PLÈBE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

5 Exemplaires (de 1 à 5) sur Papier des Manufactures Impériales du Japon ;

25 Exemplaires (de 6 à 30) sur Papier de Hollande,

Numérotés à la Presse.

ALBERT MIRABAUD

THÉATRE DE LA RUE

LA PLÈBE

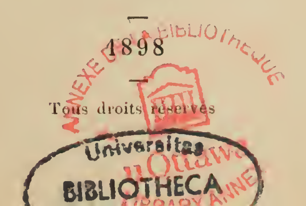
Études Populaires





PARIS
CHAMUEL, ÉDITEUR
5, Rue de Savoie, 5

1898



DU MÊME AUTEUR

Le Songe d'une Nuit d'Automne, drame astral, in-18 à 3 fr. 50

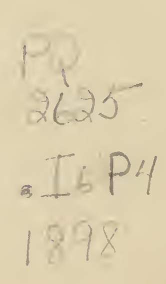
EN PRÉPARATION

Un Cri dans le Désert.

L'Ame des Foules.

A bas les Masques.

Les Saturnales.



Les Noctambules, Un Lys dans le Ruisseau

Le Lovelace du Quartier, Sur le Pavé

Les Meurt-de-Faim, Nocturne... à deux voix



LA GLYPTO, 97, rue Oberkampf, Paris

LES NOCTAMBULES

PERSONNAGES

MUFFAT, dit L'OREILLARD, 28 ans ⎫
GAMUCHE, dit LA GRILLADE, 26 ans ⎬ cambrioleurs.
CARTIER, dit LA COMÈTE, 21 ans ⎭

ROLAND, lieutenant de dragons, 26 ans (*l'âge des paroxysmes et des emballements*).

JÉROME, chiffonnier, 65 ans (*l'âge des amertumes et des refroidissements*).

FORBACH, 41 ans ⎫
BRUNAIS, 43 ans ⎭ agents.

LE MONSIEUR qui demande une accoucheuse, 33 ans.

TARDIVEAU, bourgeois, 59 ans (*l'âge qui sonne la retraite, mais que beaucoup n'entendent pas*).

UN LOCATAIRE.

L'ALLUMEUR DE RÉVERBÈRES.

LA COLONELLE, 39 ans (*l'âge qu'elles subissent, mais qu'elles n'avouent pas*).

UNE MARITORNE.

L'ÉMIGRANTE.

VOISINS, VOISINES, PASSANTS

LES NOCTAMBULES

Pour Henri Bauër

Une rue dans la banlieue d'une petite ville du Midi.
A droite, 3e plan, un chantier de construction enclos d'une haute palissade.
Une grosse lanterne allumée fixée à un des portants de cette palissade.
Deux longues échelles, avec traverses de bois, horizontalement posées et maintenues par un système de poulies et de cordages, flanquent les deux étages du corps de la bâtisse en construction, dont la façade en maçonnerie, émergeant de la clôture de planches, s'estompe dans la nuit, encore toute rudimentaire.
A gauche, même plan, une maison bourgeoise avec perron et marquise ajourée.
Nuit estivale... reflet lunaire... minuit. Les douze coups tintannabulent dans la nuit, avec des répercussions, des tonalités de sons divers, suivant le degré d'éloignement des trois campaniles de la cité.

SCÈNE PREMIÈRE

L'OREILLARD, LA GRILLADE (juchés tous les deux sur l'échelle du premier, leur corps disparaissant à moitié derrière un amoncellement de cordes et de baquets), LA COMÈTE (aposté en vigie, sur celle du second), L'ÉMIGRANTE (accroupie sur le perron, le dos tassé contre un battant de la porte monumentale de la maison bourgeoise du 3e plan, à gauche).

La Voix de L'OREILLARD

La Grillade!

La Voix de LA GRILLADE

P'tron!

La Voix de L'OREILLARD

L'all'meur... p'ssé... ?

La Voix de LA GRILLADE

Pas encore

La Voix de L'OREILLARD

Pas éteint alors ?

La Voix de LA GRILLADE

Non.

La Voix de L'OREILLARD

Mec des mecs (1) !... la Comète ?

La Voix de LA GRILLADE

Toujours sur la montante (2)... y requinque (3)...

La Voix de L'OREILLARD

... A piqué...?

La Voix de LA GRILLADE

Crois pas... J'viens d'roupiller (4).

La Voix de L'OREILLARD

Y s'méfie... ben sûr.

---

(1) Sorte de juron particulier aux malfaiteurs.

(2) L'échelle.

(3) Il surveille.

(4) De dormir.

La Voix de LA GRILLADE

A raison d's'méfier.

La Voix de L'OREILLARD

Crois ben... (roulement de voiture au loin). Paraît qu'y a encore des roulantes (1) dans l'voisinage... J't'ends du bruit...

La Voix de LA GRILLADE

Des rupins (2) sans doute, qu'ça rentre chez eusses... (un silence).

La Voix de L'OREILLARD

La Grillade!

La Voix de LA GRILLADE

P'tron!

La Voix de L'OREILLARD

T'as là ton briquet qu'j'allume une bouffarde (3)...

La Voix de LA GRILLADE

Sais pas... Si. . v'la p'tron...

La Voix de L'OREILLARD

M'ci ben... Polyte... pas venu encore?

---

(1) Voitures.
(2) Bourgeois.
(3) Une pipe.

LA VOIX DE LA GRILLADE

L'avons laissé au caboulot (1)... y sera resté...

LA VOIX DE L'OREILLARD

Soifeur c'Polyte.

LA VOIX DE LA GRILLADE

Et feignant avec ça... S'regimbe toujours à la besogne çui-là...

LA VOIX DE L'OREILLARD

M'faudra l'i régler son compte à c'type-là, l'première fois qu' j' l'y pincerai... M'a t'rabusté l'tempérament et pas d'moindres... Un frileux (2) qu'a toujours la vesse.

LA VOIX DE LA GRILLADE, ironique

A ben assez peur de la veuve (3)... crains toujours d'être embâté (4).

LA VOIX DE L'OREILLARD, avec dérision

Ah!... n'ira pas lui!

LA VOIX DE LA GRILLADE

Ousque?

---

(1) Estaminet.
(2) Poltron.
(3) L'échafaud.
(4) Incarcéré.

La Voix de L'OREILLARD

Chez la veuve !

La Voix de LA GRILLADE

Pourquoisse ?

La Voix de L'OREILLARD

N'est pas refroidi (1) encore... puis... sais pas chouriner (2)... Nous oui... l'abbaye de monte-à-regret (3)... sommes affranchis (1) nous... savons escarper (2)... lui l'grand pré... l'séminaire (4)...

La Voix de LA GRILLADE

Ah ! l'est ben trop péteux (5) cui là... pour faire un coup !

La Voix de L'OREILLARD

Polyte ?

La Voix de LA GRILLADE

Oué.

La Voix de L'OREILLARD, s'exaspérant à mesure

D'abord l'est toujours fourré dans les boccards (6) avec des pouffiasses... des rouscailleuses (7).

---

(1) Vétéran dans le métier.
(2) Occire.
(3) L'échafaud.
(4) La prison.
(5) Pagnote.
(6) Lupanars.
(7) Filles de joie.

LA VOIX DE LA GRILLADE

J'crains qu'y n'moucharde (1) moi.

LA VOIX DE L'OREILLARD

Mec des mecs... gare à li si j'mais j' l'y pique (2)... j'li rince (3) l'bec à c'goipeux (4) là, j'li saigne, j'li chourine comme un cochon qu'il est (coup de sifflet jeté à la sourdine). Visse ta gueule (5)... les cabestans (6)... une patraque (7)!...

LA VOIX DE LA GRILLADE

La rousse (8)!...

(Paraît deux agents dans le fond.— Vaguent tous les deux, le nez au vent, les mains au dos et baillant à pleine bouche. — Haltent brusquement à la perception d'un bruit étrange évadé de la gauche.)

SCÈNE II

LES MÊMES, plus FORBACH, BRUNAIS

LA VOIX DE L'OREILLARD

Bouge pas ou nous sommes cuits (9).

---

(1) Qu'il ne trahisse.
(2) Je le pince.
(3) Nettoie.
(4) Couard.
(5) Bouche.
(6) Agents.
(7) Patrouille.
(8) Police.
(9) Pris.

LA VOIX DE LA GRILLADE

Y mouchaillent (1) dans l'air.

LA VOIX DE L'OREILLARD

Vois ben.

LA VOIX DE LA GRILLADE

Sont qu'deux !

LA VOIX DE L'OREILLARD

Y rodaillent (2).

LA VOIX DE LA GRILLADE

Si... nous pigent (3)... j'cogne (4).

LA VOIX DE L'OREILLARD

...tendu !...

(Les deux agents, incertains, irrésolus sur une détermination à prendre, échangent entre eux leurs impressions à voix basse; puis, ambulent prudemment, à pas mesurés, vers la bâtisse en construction.)

LA VOIX DE LA GRILLADE

P'tron !

LA VOIX DE L'OREILLARD

Quoisse ?

(1) Ils éventent.

(2) Ils rôdent et cherchent.

(3) S'ils nous appréhendent.

(4) Je frappe.

LA VOIX DE LA GRILLADE

Y relinguent (1) d'not' côté !

LA VOIX DE L'OREILLARD

Laisse faire... T'as pas la frousse (2) ?...

LA VOIX DE LA GRILLADE

Va ben voir.

(L'un des deux agents fait la courte échelle à l'autre. Celui-ci grimpe délibéremment sur le dos de son collègue, et, le corps ainsi exhaussé, inspecte vigilamment du regard, dans tous les coins et recoins, du chantier de construction. N'y décélant rien d'anormal, il remet aussitôt pied à terre. S'agrippant au bras de Forbach qui le traîne complaisamment à la remorque.)

BRUNAIS à Forbach

M'serais peut-être induit en erreur.

FORBACH ricanant

Probable !

BRUNAIS

Pourtant j'aurais bien juré...

FORBACH

Jure pas et tais là ta chiffe (3)... T'auras sûrement trop soiffé (4) de picon à l'estaminet de la mère Rabat-joie... Et maintenant tu vois... t'es dans les brindezingues (5) !

---

(1) Ils ambulent.

(2) Tu n'as pas peur.

(3) Langue.

(4) Bu.

(5) Brouillards.

BRUNAIS

T'crois ça toi !

(Trolant tous deux de part et d'autre)

FORBACH

Oh sûr... Si nous avions à goupiner (1) ce soir... sais pas seulement comme t'tirerais d'affaire. H'reusement qu'tu m'as là avec toi, sans cela t'serais vite cané (2) mon pauv'vieux... c'est moi Forbach qu'je t'le dis...

FORBACH et BRUNAIS, au père Jérome, qui chaussé d'espadrilles, son sac sur le dos, son crochet au bout des doigts, s'amène silencieusement au devant d'eux.

B'soir pèr'Jérôme.

SCÈNE III

LES MÊMES, plus LE PÈRE JÉROME

LE PÈRE JÉROME qui ne les avait pas aperçus dès l'abord

Tiens, c'est vous... Vous faites donc vot'tournée ensemble ce soir.

BRUNAIS avec un sourire béat et du ton le plus naturel

Hé oui... à deux on risque toujours moins que si on allait seul...

(1) Travailler.

(2) Terrassé.

LE PÈRE JÉROME, triturant avec son crochet dans une pelletée d'ordures.

Il ne vous est pourtant arrivé rien de grave depuis tantôt une huitaine que je ne vous avais vu l'un et l'autre?

FORBACH

Oh rien de rien... même qu'à la longue, çà finit par devenir tarabustant.

LE PÈRE JÉROME

Quoi vous désireriez?

FORBACH

Ho! pas une affaire sérieuse... loin de nous cette idée... Non... nous ne demandons pas à cogner.

BRUNAIS

Hé! c'est que nous avons tous les deux femme et enfants.

LE PÈRE JÉROME, s'intéressant à leur récit.

Un simple rassemblement quoi!

FORBACH

Oui, histoire de disperser les groupes et de dresser ensuite procès-verbal.

BRUNAIS

Ainsi, une voiture versée, un colloque entre deux mégères, un pochard à conduire au poste.

FORBACH

Ou bien encore, ce qui serait plus récréatif, le cas d'un noctambule, en flagrant délit d'indélicatesse et d'insalubrité, devant la façade ou le perron, de quelque monument public.

BRUNAIS

Non... le rêve pour moi, serait encore un pochard, qui s'laisserait docilement emmener au poste, et à qui nous passerions douillettement les menottes, à seule fin d'éveiller dans l'esprit de nos chefs, que nous avons été nous-mêmes brutalisés.

FORBACH

C'est qu'il faut absolument que nous jetions le grappin sur quelqu'un d'ici la fin de la semaine. On nous accuse déjà en haut lieu de négligence, voir même d'incapacité.

BRUNAIS

Le diable m'emporte et toi avec, si nous avons de sitôt cette veine.

FORBACH

Te chagrine pas pour celà. Si nous ne trouvons rien d'ici demain, je me charge moi, de faire naître un cas d'infraction aux règlements.

BRUNAIS

Et si tu ne le peux pas malgré toute ta bonne volonté.

FORBACH

Hé bien, je connais un type, qui moyennant la minime somme de cinq sous, consentira volontiers à s'appliquer une culpabilité quelconque, et même à passer la nuit entière au poste, si j'y tiens absolument.

BRUNAIS

Est-ce que tu m'en trouverais un aussi pour moi?

FORBACH

De quoi?

BRUNAIS

D'type qui moyennant cinq sous...

FORBACH, l'entraînant tout à coup, avec un geste impératif.

Suis-moi!

BRUNAIS

Qu'est-ce qu'il y a?

FORBACH

Je ne sais pas encore, mais je crois qu'il y a du nouveau.

BRUNAIS

Où çà?

FORBACH

Où nous allons... viens vite.

BRUNAIS, il désigne un tournant de rue à droite.

Là-bas ?

FORBACH

Oui.

BRUNAIS

Vers l'Avenue de la gare ?

FORBACH

Tu l'as dit !

BRUNAIS

Et qu'est-ce que tu as entendu ?

FORBACH

Oh ! presque rien.... un simple bruit de voix mais qui m'a paru insolite.

LA VOIX DE LA GRILLADE

Y décarrent.

BRUNAIS

Qu'est-ce que tu crois qu'ce sera ?

FORBACH

Je te dirai cela lorsque nous serons sur les lieux mêmes (au père Jérôme, qui ne les écoute plus, et qui chemine lentement vers la gauche, en piquant de ci de là, dans quelques boîtes à balayures). Au revoir pèr'Jérôme !

BRUNAIS

Au plaisir.

LE PÈRE JÉROME, sans tourner la tête.

A tantôt... Et ne vous exposez pas au moins... Souvenez-vous, tous les deux, que vous avez une famille, pour laquelle votre existence n'a point de prix !

FORBACH

Soyez tranquille à notre égard... Suivant ce qui se dessinera, nous garderons prudemment nos distances, ou bien encore, nous attendrons patiemment la fin de la dispute, dans une rue avoisinante, de façon à ne faire acte de présence, que quand il n'y aura plus pour nous de danger à courir.

BRUNAIS

Et si c'était une rixe ?

FORBACH

Hé ! nous rebrousserions chemin parbleu... Prévenons toujours de notre arrivée.

(Ils marquent le pas en cadence et entrechoquent le pommeau de leur épée).

FORBACH

Peut-être se croiront-ils redevables de notre procédé et s'éloigneront-ils sans mot dire, devant notre bruyante apparition.

(Ils disparaissent par le 3e plan de droite).

LA VOIX DE FORBACH, à la cantonade

Puis nous leur ferons signe de loin avec nos képis... Ils comprendront ainsi que ce sont des amis qui leur arrivent.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins FORBACH, BRUNAIS

LE PÈRE JÉROME, qui butinait tout en marchant, se piétant tout à coup à la perception d'un bruit insolite et tournant la tête dans la direction de la bâtisse, avec un mouvement de frayeur aussitôt réprimé.

Pristi, j'ai cru voir un moment... une tête apparaître là-bas, au-dessus de cet échafaudage... Si c'était quelque individu malintentionné... C'est pas pour moi que je dis ça et c'est pas que j'ai peur... Qué qui m'voleraient à moi... mes chiffes... Quand on n'paie pas d'mine et qu'on n'a pas l'rotin en ses poches, on n'a personnellement rien à redouter d'ces rencontres là... C'est fait pour les bourgeois... ça les voleurs : c'est pour les empêcher d'gagner trop gros... d'grapiller moins vite... Peut-être, c'est-il aussi, quelque vagabond, quelque déshérité du sort, qui s'trouvant sans gite, s'sera retiré là pour y passer la nuit..... (Avec un sentiment de compassion sincère) Pauvre hère va... Penser pourtant qu'il en existe encore d'plus déchus, d'plus misérables que moi... O misère humaine, les uns meurent d'indigence, les autres de superfluités.

(Entre sur ces entrefaites, l'allumeur de réverbères, qui éteint les deux becs de gauche et sort presque aussitôt.)

LE PÈRE JÉROME, il hoche douloureusement la tête et reprend sa marche un instant interrompue. — Inventoriant du crochet, le contenu d'une poubelle, déposée sur la dernière marche du perron de la maison du 3e plan de gauche.

Et puis, c'qui devient pingre le bourgeois... Oh ! là ! là !... y s'range à présent, y gâche plus... y lésine... On dirait ma parole, qu'y s'veut assurer des rentes pour après sa mort... (Avec une inflexion de haine dans la voix.) Ah l'bourgeois... c'est rapace çà... çà s'repait d'son bonheur... çà n'connait que soi... çà jouit d'ses brisques... çà songe point au pauv'peuple qui turbine ! (Gravissant les quelques marches du perron.) Ah ! l'bourgeois... et pourtant n'en faut d'bourgeois... n'en faut beaucoup,.. n'en faut l'plus possible... C'est lui qu'assure not'piètre existence ici-bas... (Crochetant et rejetant à mesure.) Sans lui, sans l'bourgeois, pourrait pas vivre . . . crèverait d'faim l'prolétaire... (Apercevant tout à coup l'Émigrante affalée contre un battant de la porte monumentale de la maison précitée.) Ho ! qu'est-ce que je vois là ? (Discernant le corps d'un chérubin tout enveloppé de langes, douillettement posé sur les genoux de la miséreuse)... Une môme avec son gosselin ! (Enflammant une allumette à ses culottes et l'approchant du visage ensommeillé de l'inconnue.) Toute jeune cette femme... presque une enfant... et déjà ça allaite... ça donne le sein... misère !... Mais comme c'est peu vêtu .. ça va prendre froid... les nuits sont fraîches encore... et à peine si c'est couvert!... Je vas leur z'y donner ma pelure... (Il pose à terre, son sac, son crochet et ôte ensuite sa vareuse, dont il couvre avec précaution les deux pauvres créatures, qui n'ont pas l'air de se douter de cette marque de tendre sollicitude à leur égard.) Quelle

imprudence aussi de sortir à pareille heure de la nuit... Là n'les réveillons point .. Comme ça roupille à cet âge... Pauv'môme... Y sont tout transis d'la froidure l'un et l'autre... (Avec une émotion contenue.) Sont y ressemblants tout d'même... Jeunes tous les deux, on les croirait presque frère et sœur... Comme elle a les traits hâves, décharnés, cette pauv' femme !... Penser qu'les noirs soucis, l'ont peut-être déjà effleurée d'leur aile, quand tant d'autres à cet âge, ont encore gardé toutes leurs illusions de la vie... On la dirait comme illuminée d'une joie céleste... (S'attendrissant.) l'bonheur d'être mère sans doute... bonheur suprême d'avoir à soi, un tout petit être, fruit de vos entrailles, et dont les traits enfantins, vous rappellent à vos heures de détresse, la tendre image de celui qui n'est peut-être plus, du bien aimé absent... disparu... mort peut-être... (Se découvrant avec componction.) Sublimité d'une femme dans l'infortune... dans l'adversité (Il fouille au fond d'une chaussette qu'il a sorti, en retire quelques pièces de menue monnaie, qu'il dépose simplement dans une poche du tablier de l'Émigrante) Et dire qu'ça peut-être pas quat'planches pour s'abriter, et qu'ça jouit seulement pas du droit imprescriptible d'dormir son sommeil sur la pierre du chemin ! (Se redressant ensuite avec une expression de révolte et un mouvement d'indignation sincère ; d'une voix sourde mais mordante.) Ah ! comme dit Griboul, l'président d'not'syndicat... y s'avère tous les jours, des iniquités, sur lesquelles l'commun des mortels n'réfléchit souvent pas, car quiconque... homme ou femme, jeune ou vieux, brute

ou civilisé, y méditerait trop longuement, s'armerait à l'instant même d'un tranchant quelconque ; et, ou s'exonérerait du monde, c'est ce qu'il aurait encore de mieux à faire, ou bien alors écharperait son semblable plus fortuné que lui, c'qui serait alors s'ravaler à la bête et agir en insensé, tellement ces iniquités sont flagrantes et paraissent incroyables au siècle où nous vivons... (Désignant l'Émigrante.) Ainsi, parceque cette infortunée n'aura pas les moyens d'se procurer un gîte, et qu'elle sera trop honnête fille pour vouloir abuser d'la confiance d'son prochain, en l'frustrant du prix d'son loyer, et que pour éviter d'sa part pareille improbité, elle passera la nuit à la belle étoile ; on la séquestera immédiatement, sous la prévention de vagabondage et comme la dernière des drôlesses, entre les quat'murs d'un noir cachot ; d'où on n'la relâchera, qu'le lendemain ou quelques jours après, qu'pourvue d'un casier judiciaire, qui lui annihilera désormais toute estime, la déconsidérera à tout jamais aux yeux du public et lui sera une pierre d'achoppement pour le reste d'sa lamentable existence... Qu'elle vole ou qu'elle n'vole pas, pour se procurer ce gîte, cela revient au même pour elle, et elle n'en ira pas moins coucher en prison (avec une pouffée de rire sardonique.) L'argent fait la seule honnêteté aujourd'hui... Et ils vous parleront encore d'progrès accomplis.

(Comme elle a fait un mouvement ; de crainte qu'elle ne s'éveille tout à fait, les yeux brouillés de larmes, son sac sous le bras, sans même prendre le temps de le recharger sur ses épaules : il s'éloigne lentement, sur la pointe du pied, tournant la tête à diverses reprises, comme si le doux visage de cette infortunée évoquait tendrement en lui, l'image chérie d'un être qui lui tenait encore ardemment au cœur.)

LE PÈRE JÉROME, (orant ces quelques mots comme il disparaît par un tournant de rue, à droite, et s'essuyant les yeux au revers de sa manche.)

Pauv'mère... Pauv'môme!...

SCÈNE V

L'OREILLARD, LA GRILLADE, LA COMÈTE, L'ÉMIGRANTE, TARDIVEAU

TARDIVEAU, il entre précipitamment par la droite et s'arrête devant la porte de la maison du 1er plan de droite.

Non... pas encore éteint le réverbère. C'est égal.... suis en retard, même bien en retard. J'ai grand peur que ma femme ne se soit impatientée de ma trop longue absence et qu'elle se soit mise au lit. Bigre j'aperçois de la lumière à la fenêtre de sa chambre... Pas couchée alors!... Elle m'attend parbleu! Hum je ne me sens guère rassuré... Va falloir, pour sûr, lui donner des explications. Pourvu, mon Dieu, qu'elle ne m'aille pas encore faire une scène, comme de coutume. Oh! ce n'est certes pas pour moi que je dis ça. Sur moi ça glisse, ça n'a plus aucune portée. On en a tant vu et tant essuyé à mon âge! Et puis je n'y réponds pas... ce qui la fait taire à la longue; mais c'est surtout pour les voisins. On passe alors auprès d'eux, pour un mauvais ménage où chacun tire de son côté; pour des gens qui aiment la noce, qui courent la prétentaine. Cela vous déconsidère ensuite aux yeux du public. Et quand on a des enfants qu'il faut établir un jour ou l'autre... c'est désagréable...

très désagréable... (Les mains dans ses poches et déambulant de long en large.) Me faut pourtant rentrer... peux pas m'éterniser indéfiniment devant cette porte. (Il tire sa montre du gousset et (y consulte l'heure.) Minuit un quart... fichtre... m'en vais la tancer belle. Entrons toujours sans bruit... Si je pouvais gagner ma chambre, sans être vu !... Le chiendent, c'est qu'il me faut passer devant la sienne ; et comme sa porte est toujours grande ouverte, inévitablement, elle va me voir... Il a ouvert la porte.) Ah puis, je tâcherai d'y tirer une blague à dame mon épouse... Cela réussit de temps à autre avec elle... quand on n'en abuse pas !... D'ici que j'ai atteint là-haut, j'en trouverai bien une... Au besoin je lui resservirais une ancienne, si je...

(Il entre sans bruit, et referme avec précaution la porte derrière lui. Roland et la Colonelle paraissent aussitôt au balcon du second de la maison du 3e plan de gauche.)

SCÈNE VI

L'OREILLARD, LA GRILLADE, LA COMÈTE, toujours cachés, L'ÉMIGRANTE, ROLAND, LA COLONELLE

ROLAND, avec regret.

S'en aller déjà. Mais il fait nuit noire encore... Vois plutôt !

LA COLONELLE, avec douceur.

Il se fait tard mon ami.

ROLAND

Ho ! pas si tard que tu veux bien croire (lui prenant le bout des doigts, qu'elle abandonne à son chaste baiser, et les portant respectueusement à ses lèvres) Ah ! que je t'aime.

LA COLONELLE, avec tendre reproche.

Roland, mon ami.

ROLAND, qui pateline.

Jeanne... Jeanne... ma Jeanne bien aimée... rentrons veux-tu ?

LA COLONELLE, se débattant pour la forme et sans grande insistance ; du bout des lèvres, en un mielleux baiser.

Non... Oh non Roland... de grâce... non par pitié... Roland... demain !

ROLAND, suppliant.

Et poûrquoi pas ce soir méchante ?

LA COLONELLE, se refusant toujours, mais l'affriolant plus encore qu'elle ne le décourage.

Demain, Roland, demain !...

ROLAND, il l'étreint éperdûment contre lui ; tout d'une haleine.

Moi c'est ce soir que je te veux.

LA COLONELLE, avec un sourire enivrant et d'une voix badine.

Encore !

ROLAND, il lui boucle par instants les lèvres de baisers furibonds.

Oui, encore...

LA COLONELLE, se dégageant un peu et sans rancune.

Savez-vous mon ami que vous faites là montre de bien d'exigence.

ROLAND, avec un air contrit.

Oh ! si on peut dire !

LA COLONELLE, sans trop pourtant se récrier.

Comment si on peut dire !

ROLAND

Eh bien... oui, tu...

LA COLONELLE, un doigt posé sur la bouche ; lui enjoignant ainsi le silence.

Voulez-vous bien vous taire... Sont-ce là des choses qui se disent en plein vent !

ROLAND, avec un sanglot dans la voix.

J'ai tant besoin d'amour ma Jeanne !

LA COLONELLE, le cajolant.

Grand enfant va !

ROLAND

Dis... dis ma Jeanne... rentrons veux-tu ?... dis oui ma Jeanne ?...

LA COLONELLE, à demi-voix et dolemment.

Je suis souffrante, mon ami.

ROLAND, inquiet.

Je t'aurai peut-être fait mal ?

LA COLONELLE, pudique et d'une voix troublée.

Oh non... Roland !

ROLAND, suspendu à ses lèvres.

Alors ?

LA COLONELLE, avec grande douceur mais d'une voix résolue.

De grâce, mon ami, n'insistez pas... surtout si vous tenez à ne point me désobliger !...

ROLAND

Oh si c'est là vous désobliger, alors je descends sans plus tarder. (En disant ce qui précède, Roland a déroulé une échelle de corde, par dessus la balustrade du balcon ; posant le pied, comme à regret, sur l'un des échelons et tendant ses lèvres à baiser, à la Colonelle ; avec amour.) Au revoir ma Jeanne, à bientôt !... Pas fâchée au moins ?...

LA COLONELLE, se tenant à distance, sur une prudente réserve.

Mais non, du tout.

ROLAND, réprimant un sanglot.

A demain donc ma Jeanne... à la même heure ?

LA COLONELLE

Eh oui... à la même heure.

ROLAND, qui avait déjà descendu quatre ou cinq échelons, remontant précipitamment.

Tu m'aimes bien au moins... dis ?

LA COLONELLE, avec une pointe de sarcasme et un sourire malicieux.

Et c'est pour cela que tu remontes ?

ROLAND, dans une étreinte folle.

Dis ma Jeanne... dis comment tu m'aimes ?

(Il est remonté tout à fait sur le balcon.)

LA COLONELLE

Comment je t'aime... (Avec un regain de pudeur.) Comment je vous aime Roland ? Peut-être plus que vous n'en êtes méritant !

ROLAND, avec une joie débordante, lui couvrant la nuque et les lèvres de baisers délirants.

Ho ! méchante... méchante !...

LA VOIX DE LA GRILLADE

Y n'auront pas bentôt fini d's'becqueter (1)... y m'donnent chaud à l'as c'deux particuliers !...

(1) S'embrasser.

ROLAND, ponctuant le mot d'un baiser sonore.

Comme je t'aime!...

(Une heure sonne en ville.)

LA COLONELLE, en émoi.

Une heure et tu es encore là... Ho ! retire-toi, va-t-en vite, que si César nous surprenait, causant ensemble...

ROLAND, avec grand calme.

César... ha ! il est loin César !

LA COLONELLE

Mais il peut rentrer à l'improviste.

ROLAND, rassuré à cet endroit et d'une voix posée.

Oh ! il en a au moins jusqu'à cinq heures avec ses exercices d'embarquement de nuit !

LA COLONELLE

Hé ! qui te dit qu'ils ne se termineront pas plus tôt aujourd'hui ?

ROLAND

Moi, ma Jeanne.

LA COLONELLE, d'une voix caline mais instante.

Roland, je vous en supplie !

ROLAND, avec une désolation amère.

Vrai là tu me chasses !

LA COLONELLE, blessée au cœur.

Ho ! mon ami... pouvez-vous bien seulement concevoir une pensée semblable, après tout ce que je fais journellement pour vous !...

La Voix de L'OREILLARD

Enfin qué qui l'y veut d'plus c'mirliflore ?... A ben sa pitance j'suppose !

LA COLONELLE, se voilant le visage dans ses mains, d'une voix entrecoupée de sanglots

Moi qui vous aime tant... Osez-vous bien même me parler ainsi... Ah ! l'indigne créature que vous êtes.

ROLAND, manifestant les marques du plus profond désespoir

Tu pleures... ho ! ma Jeanne... ma Jeannette aimée... pardon... pardon si je t'ai pu donner là du chagrin... Moi qui t'aime tant aussi (lui tamponnant les yeux de son mouchoir). Mais moi, je n'ai pas cru te faire de la peine, en disant cela... je l'ai dit d'ailleurs, aussi naïvement que je le pensais... Si j'avais cru te causer le moindre mal, tu penses bien que je ne l'aurai point fait... Pardon, pleure plus chérie... mon amour... mon âme... Dis... dis... tu m'en veux beaucoup, beaucoup, de t'avoir dit cela ?

LA COLONELLE, avec une infinie tendresse, le rapprochant plus étroitement d'elle et lui souriant aimablement au milieu de ses larmes

T'en vouloir... le pourrait-on seulement. Tu sais bien qu'on t'aime trop, pour te pouvoir garder un ressentiment quelconque.

ROLAND, ivre d'amour et ne s'écoutant plus, il l'attire éperdument vers lui et la couvrant de caresses folles, lui renverse la nuque sur sa poitrine; puis, dans une étreinte passionnée, où elle s'abandonne toute, la soulève entre ses bras nerveux et l'emporte ensuite triomphalement, dans la pièce voisine, non sans avoir, au préalable, prudemment retiré l'échelle de corde, appendue à deux balustres du balcon.

Ah! ma Jeanne adorée !...

Ce qui suit jusqu'à la duplique de la Grillade : « *Sais pas moi*, etc. » avant la sortie des deux amants.

LA VOIX DE LA GRILLADE

P'tron !

LA VOIX DE L'OREILLARD

Quoisse ?

LA VOIX DE LA GRILLADE

C'qu'y sont rigolos c'deux types !

LA VOIX DE L'OREILLARD

Sont guère intéressants tout d'même... sont là d'puis une heure à s'frotter l'museau l'un contre l'autre...

LA VOIX DE LA GRILLADE

Oui, font qu's'becqueter l'bout des lèvres.

La Voix de L'OREILLARD

T'diras pas qu'c'est là couler l'parfait amour!

La Voix de LA GRILLADE

Mais y n'en venaient p'tron quand y sont sortis tous l'deux sur l'balcon.

La Voix de L'OREILLARD

Ben alors... qué qu'y li veut d'plus c' bonze-là?

La Voix de LA GRILLADE

... Sais pas moi... Peut-être ben qu'y n'en veut encore.

La Voix de L'OREILLARD

N'est pas satisfait alors d'sa première ration!

La Voix de LA GRILLADE

Probable qu'non, du moment qu'y n'en redemande encore.

(A cette tombée de phrase, une modulation bizarre et prolongée s'égrène maléfiquement au-dessus d'eux. Les deux hommes observent alors un absolu silence).

(Entre précipitamment un Monsieur, par la droite. Hors d'haleine et s'épongeant le front, il s'arrête un moment vers la gauche, pour s'orienter. Puis, reprenant sa marche et accélérant son allure, il arpente fièvreusement la scène, passant et repassant à diverses reprises, devant les portes des maisons de droite et de gauche, dont il examine avec l'attention la plus soutenue, les façades, enseignes et inscriptions).

SCÈNE VII

L'OREILLARD, LA GRILLADE, LA COMÈTE, L'EMIGRANTE, LE MONSIEUR qui demande une accoucheuse, puis un LOCATAIRE, UNE MARITORNE, par instants.

LE MONSIEUR

... S'ils m'avaient au moins indiqué le numéro, ils m'auraient ainsi facilité mes recherches. Ils m'ont bien dit, qu'elle habitait une maison à trois étages, mais cela ne me renseigne pas suffisamment. (Tournant et retournant sur place, avec une anxiété manifeste). Qui me dira exactement où elle gîte cette femme là... Et où m'adresser à pareille heure de la nuit. (Se décidant) Ma foi tant pis... à tout hasard... le premier voisin venu, s'il est d'humeur complaisante, me renseignera bien à cet endroit... Une maison à trois étages... (En avisant une au 2e plan de gauche). En voici une... (S'approchant). Il n'y a pas son enseigne de sage-femme au-dessus de la porte?... non... Oh! j'avais bien vu tout-à-l'heure. Peut-être aussi, la retire-t-elle tous les soirs, de crainte que quelque vandale, ne la lui décroche dans la nuit. (La main sur le marteau). Combien je frappe de coups?... Hé! trois coups parbleu, puisqu'ils ont dit qu'elle habitait à un troisième. (Il frappe trois petits coups espacés. N'obtenant pas de réponse immédiate et s'impatientant, il frappe trois autres coups plus retentissants. Un locataire du troisième, entr'ouvrant sa fenêtre et penchant la tête au dehors, en coiffure de nuit et un lumignon allumé à la main.

LE LOCATAIRE, grommelant

Qui frappe?

LE MONSIEUR, il salue et timidement

Pardon, monsieur, je vous serai bien obligé de me dire, si vous n'avez pas dans la maison, une vieille accoucheuse, remariée depuis peu et répondant au nom de...

LE LOCATAIRE, d'une voix de rogomme

... Connais pas ! (Ce disant, il se retire et referme violemment la fenêtre.)

LE MONSIEUR

Merci bien... (En aparté). Elle habite pourtant le quartier... Ce serait extraordinaire, qu'on ne la connut point... Informons-nous autre part... (Investigant du regard, de côté et d'autre). Une maison à trois étages (Désignant une maison sise au 2e plan de droite). Tiens en voici justement une autre, en face.

(Même jeu que précédemment. Paraît une tête échevelée de maritorne, dans l'encadrement d'une porte-fenêtre du 3e étage de la dite maison).

LA MARITORNE en costume de nuit
et une bougie allumée tremblottant au bout de ses doigts

Qui demande ?

LE MONSIEUR, saluant avec une déférence marquée

Pardon, madame, vous n'auriez pas connaissance chez vous ou dans le quartier, d'une accoucheuse sur le retour de l'âge, remariée depuis peu avec un sien cousin, et répondant au nom de...

LA MARITORNE

Voyez en face ! (Cela dit en maugréant, elle disparaît aussitôt de l'embrasure de la porte-fenêtre).

LE MONSIEUR, à la Maritorne

En face... vous croyez?... Pourtant un de vos voisins m'a formellement assuré... (S'apercevant de sa disparition, en aparté). Elle a refermé sa fenêtre !... (Se couvrant et revenant sur ses pas). Oh ! il est certain qu'elle n'est point domiciliée dans la maison... Cette bonne vieille me l'eût assurément dit malgré sa mauvaise humeur apparente !... Je me serais peut-être mal expliqué à l'autre... Interrogeons-le à nouveau !

(Il va de nouveau frapper à la porte de la maison du 2e plan de gauche. Même répétition de jeu que précédemment).

(Forbach et Brunais, les deux Agents, entrés sur ces entrefaites, se tiennent vigilamment à distance, dissimulés dans l'encadrement d'une porte).

SCÈNE VIII

LES MÊMES, plus FORBACH, BRUNAIS

LE LOCATAIRE, ouvrant comme à regret et penchant la tête hors de la fenêtre

Qui va là?...

LE MONSIEUR, il se découvre derechef et s'excuse tout d'abord sur son insistance

Excusez-moi, Monsieur, de vous arracher une seconde fois si brutalement....

LE LOCATAIRE, stupéfié de tant d'audace et glapissant d'une voix monocorde

Comment, c'est encore vous !

FORBACH, à mi-voix à Brunais

Non, ce n'est pas une rixe

BRUNAIS, idem à Forbach

Et il est seul au moins ?...

LE MONSIEUR, balbutiant, avec un malaise visible

Vous n'auriez pas connaissance dans la maison, d'une accoucheuse sur le retour de l'âge, remariée depuis peu avec un sien cousin et répondant au nom de...

FORBACH à Brunais, toujours à mi-voix

Ah ! puis il est d'apparence plutôt chétive... S'il résistait, nous aurions vite fait de le réduire à l'impuissance...

LE LOCATAIRE, d'une voix endêvée

Voulez-vous franchement que je vous dise ?...

LE MONSIEUR

Oui, vous me feriez bien plaisir.

FORBACH, à Brunais

Enfin c'est l'homme qu'il nous faut et nous ne saurions mieux trouver !...

LE LOCATAIRE

Eh ! bien, allez-vous-en paître... vous et votre accoucheuse sur le retour de l'âge.

LE MONSIEUR, vexé, mais ne le montrant pas

Merci au moins de votre obligeance.

LE LOCATAIRE, avec une ironie méprisante et refermant sa fenêtre

Il n'y a vraiment pas de quoi !

BRUNAIS, à Forbach

Alors on peut s'avancer sans crainte.

SCÈNE IX

LES MÊMES, plus VOISINS et VOISINES

(Quelques voisins et voisines paraissant à leur fenêtre, en costume et coiffure de nuit).

ENSEMBLE

Quel vacarme ! d'autres Quel bacchanal ! d'autres Quel hourvari ! d'autres Quel tumulte !

BRUNAIS, à Forbach, comme ils ambulent tous les deux vers l'avant-scène.

Nous dégainerions bien s'il en était besoin ?

FORBACH

Oui, mais nous attendrions au moins qu'il nous eût menacés !

DEUX ou TROIS VOISINS, interpellant le Monsieur

Ah ça vous n'aurez pas bientôt fini de cogner à toutes les portes !...

LE MONSIEUR, tarabusté

... Vous parle pas à vous !

UN VOISIN, avec une mimique outrée et d'une voix tonitruante

... Vous parle moi... Voulez pas que je descende...

FORBACH, à Brunais

Et ne le lâchons pas quel que soit le prétexte qu'il invoque...

VOISINS et VOISINES, dans un état d'exaspération croissante et se fâchant pour tout de bon

Ah ! mais... Ah ! mais...

QUELQUES-UNS D'ENTRE EUX, dissimulant mal leur satisfaction à l'approche des deux agents

Ha ! enfin voici venir messieurs les agents ?

FORBACH et BRUNAIS, marchant comme un seul homme, vers le Monsieur, qui tout d'abord, ne les aperçoit pas. Avec un geste impératif et d'une voix brutale.

Qu'est-ce que c'est ?

VOISINS et VOISINES, désignant tous le Monsieur, du doigt

... Cet individu qui frappe à toutes les portes !...

LES DEUX AGENTS, le sourcil froncé, la lèvre dédaigneuse et toisant le Monsieur des pieds à la tête

Vrai çà ?...

LE MONSIEUR, se tournant vers eux, et avec aménité

Oh ! seulement à deux ou trois. Aussi, aucun d'eux, ne me donnait une réponse satisfaisante, à ce que je lui demandais !...

LES DEUX AGENTS, avec un geste bref et d'une voix malévole

Vrai ça, on vous réitère ?...

LE MONSIEUR, bégayant, mal à l'aise

Quoi çà ?

FORBACH, avec une hostilité manifeste

D'abord, qu'est-ce que vous fichez ici, dans cette rue, à pareille heure de la nuit ?...

LE MONSIEUR, avec une gêne visible

Je cherche une accoucheuse.

FORBACH et BRUNAIS, haussant le ton

Pour qui ?

LE MONSIEUR, interloqué

Pour qui !... pas pour moi !...

FORBACH, goguenard

Oui, pour votre maîtresse...

LE MONSIEUR

Non, pour ma... (Se ravisant, excédé à la fin). Ah ! puis vous n'avez pas besoin de le savoir... (Vitupérant sa longanimité). Je suis bien bon encore!...

(Les deux agents, avec un emportement farouche).

FORBACH

Ah! vous cherchez une accoucheuse... Eh bien, vous la chercherez au poste!...

BRUNAIS

... Vous apprendra à parler plus correctement aux représentants de l'autorité...

LE MONSIEUR, se rebecquant

Mais...

FORBACH, avec un geste péremptoire

Pas de mais qui tienne... Suivez!... Vous expliquerez au poste!...

VOISINS et VOISINES, vociférant

Oui! au poste... au poste!

LE MONSIEUR, aux deux agents, avec une désolation poignante

Mais ma femme, qui arrive peut-être à terme, à l'heure

qu'il est... qui donc lui portera secours, si je ne suis pas à son chevet...

FORBACH, inflexible et se montant à mesure

Nous regarde pas!...

LE MONSIEUR, instamment à Brunais

Mais je...

BRUNAIS, renchérissant sur son collègue

N'entrons pas dans ces détails!

LE MONSIEUR, à Forbach

Mais vous...

FORBACH

Vous défends de m'interpeller!

LE MONSIEUR, à Brunais

Mais quand...

BRUNAIS

Vos observations sont inutiles!

LE MONSIEUR, à Forbach

Mais encore...

FORBACH

Il n'y a pas de mais qui tienne, je vous ai déjà dit!

(Ondée subite. Eclairs par intervalles. Bruit d'orage, dans le lointain. Pris de panique, les voisins et voisines, se retirent en toute hâte, de leur fenêtre ou balcon. Grincement d'espagnolettes et fracas de vitres, violemment secouées, attestant la fermeture précipitée des portes et fenêtres, des maisons de droite et de gauche).

SCÈNE X

LES MÊMES, moins les VOISINS et VOISINES

LES DEUX AGENTS, appréhendant le monsieur au collet, ils le maintiennent vigoureusement et lui passent ensuite, diligemment, le cabriolet aux bras

Ah ! venez-vous !

LE MONSIEUR, se débattant, à Forbach

Mais moi je...

FORBACH

Nous regarde pas !

LE MONSIEUR, à Brunais

Mais encore si...

BRUNAIS

N'entrons pas dans ces détails !

(Les deux sbires, l'entraînant vers la gauche, et comme ils vont pour disparaître, tous les trois).

LE MONSIEUR, implorant

Messieurs les Agents je vous en supplie !...

FORBACH, sans l'écouter et lui marmonnant à l'oreille, d'une voix plus radoucie

Et tu sais mon petit, une fois au poste, laisse-nous dire, et surtout, laisse-toi faire ; si tu tiens, entre nous soit dit, à en être quitte, pour un simple procès-verbal.

SCÈNE XI

LES MÊMES, moins LE MONSIEUR, FORBACH, BRUNAIS

LA VOIX DE L'OREILLARD

Sais pas c'qui ma retenu un moment d'leur coller un caillou sur la coloquinte (1) à ces deux mégots (2) là.

LA VOIX DE LA GRILLADE

Le fait est qu'y l'auraient ben mérité !

LA VOIX DE L'OREILLARD

Passer à tabac un si parfait honnête homme !

LA VOIX DE LA GRILLADE

Qui n'avait commis là aucun acte délictueux.

(Coups de sifflets itératifs modulés à courts intervalles).

LA VOIX DE L'OREILLARD

Et auquel on n'saurait vraiment reprocher, qu'trop d'correction et d'débonnaireté. . A piqué (3)... Allons-y !

---

(1) Tête.
(2) Agents.
(3) Donné

La Voix de LA GRILLADE

Et c'là vis-à-vis d'tout l'monde !

(Escaladant la barrière qui enclot le chantier, ils se laissent silencieusement glisser jusqu'à terre, et descendant ensuite, à pas étouffés, jusque devant la porte du magasin du 2e plan de droite, qu'ils se mettent tous les deux, délibéremment, en devoir de fracturer. Le bruit de l'orage s'infirme graduellement et s'éteint peu à peu dans l'éloignement).

L'OREILLARD

Même qu'je m'étonne qu'aucun d'ces pignoufs, n'ait pas eu la pudeur, d'oser seulement élever la voix, en faveur d' ce pauvre diable !

LA GRILLADE

Ma parole... y mériteraient tous, qu'on leur foutit l'feu dans l'quartier, pour leur donner à chacun, une leçon d'savoir vivre.

L'OREILLARD

Fichtre, gardons-nous bien d'cette chose là... Oh c' nest pas par esprit d' commisération qu'j'te parle ainsi...

(Tous les deux s'activant à la besogne).

LA GRILLADE

J'le pense ben aussi... D'abord tu m'le dirais que je n'le croirais pas... j'ai une trop excellente opinion d'toi !...

L'OREILLARD

Non mais pour c'qu'ça nous rapporterait ensuite, d'leur

allumer des feux d'joie dans leurs habitacles (1) ou magasins... Au contraire nous y perdrions... Mais sois certain d'ceci... c'est qu'y n'perdront rien au change... c'est l'Oreillard qui t'le dit!...

LA GRILLADE

Alors... y a gros à gratter chez quelques-uns d'entre eux?

L'OREILLARD

Des mille et des cent.

LA GRILLADE

Mais en espèces?

L'OREILLARD

En tout... en valeurs, en espèces, en marchandises...

LA GRILLADE

Qui t'a si ben renseigné?

L'OREILLARD

L'Anguille... qui a étudié c'quartier-ci pendant plus d'un mois... Y m'en a justement laissé c'matin la topographie dans une poche d'ma pelure (2)... J' lai là sur moi. Et tu sais, exploré d'fond en comble et dans ses plus mystérieux

(1) Habitation.
(2) Vetement.

dessous... Ainsi il a relevé dans une seule maison du commencement d'la rue... quarante-trois latrines...

(Paraissent la Colonelle et Roland, au balcon de la maison du 3ᵉ plan de gauche. A leur apparition, un coup de sifflet impérieux, s'égrène soudainement en l'espace. Les deux cambrioleurs, s'éboulent aussitôt sur le ventre, le dos tourné vers la muraille, la tête un peu dressée sur les épaules, et pointant un regard vigilant et inquiet, vers le haut de la rue).

SCÈNE XII

LES MÊMES, plus LA COLONELLE, ROLAND

ROLAND qui a déroulé l'échelle de corde, mettant le pied sur un échelon, un cigare allumé aux lèvres

La pluie a momentanément cessé... profitons de cette accalmie.

LA COLONELLE

Oui, surtout qu'il ne peut tarder maintenant à rentrer.

ROLAND, sans réfléchir

A demain, ma Jeanne.

LA COLONELLE, rectifiant

Non, à ce soir.

ROLAND

A ce... ha! oui... Tiens je ne sais plus comment je vis !

LA COLONELLE, semi-badine, semi-sérieuse

Tellement tu m'aimes !

ROLAND

Ah ! tu dis bien vrai là.

LA GRILLADE, bambonnant en aparté

Veinard va... sortir des bras d'une jeune et jolie femme et s'retirer ensuite, paisiblement chez soi, en fumant un gros cigare... Sais pas moi, c'qu'je donnerais, pour goûter une pareille aubaine...

L'OREILLARD

Oh ! ça t'serait guère difficile à toi, avec l'brin d'physique qu'tu possèdes, d'gouter une faveur pareille. En t'donnant seulement un peu de peine... Moi, si j'avais la tête qu'tu as, dès demain, j'tenterai l'aventure avec elle...

LA GRILLADE

Vrai... l'est d'mœurs si relachées qu'ça, la petite !

LA COLONELLE, à Roland, lui tendant ses lèvres, une dernière fois

Comme hier, tu attendras mon signal, pour monter !

ROLAND, avec surprise

Ici... chez toi ?

LA COLONELLE

Pourquoi pas?

ROLAND abasourdi

Et le colo...?

LA COLONELLE

Après!

ROLAND

Tu auras donc un prétexte pour l'éloigner encore ce soir?

LA COLONELLE, du ton le plus naturel

Mais il n'en est pas besoin...

ROLAND, avec appréhension

S'il ne sort pas...

LA COLONELLE, négligemment

Que m'importe!...

ROLAND

Comment me recevras-tu ensuite?

LA COLONELLE

Ne t'ai-je pas dit, qu'il était dur d'oreilles, et qu'il n'y voyait qu'à distance...

ROLAND

Ha oui... Ah! comment as-tu bien osé seulement unir ton existence à un gaga pareil!

LA COLONELLE

Mais puisque je ne l'ai épousé que pour ça et que ce sont là les seuls mérites que je lui reconnaisse! (Ils s'entretiennent encore quelques instants ensemble).

L'OREILLARD

Huit officiers sur quinze ou seize que compte à peu près notre garnison... Celui-là est le neuf ou dixième... d'la première série...

LA GRILLADE

Et d'civils... non, pas encore...?

L'OREILLARD

Quelques-uns, mais pas beaucoup. L'élément militaire prédomine jusqu'à ce jour!

(Une fois que Roland a mis pied à terre, la Colonelle retire vivement l'échelle de corde, appendue au balcon, échange un dernier regard et baiser d'amour avec son amant,-qui s'éloigne comme à regret; puis, après qu'elle l'a complètement perdu de vue, passe sans plus tarder dans la pièce voisine, dont elle referme lentement et sans bruit, la porte-fenêtre, derrière elle).

SCÈNE XIII

LES MÊMES, moins ROLAND, LA COLONELLE

LA GRILLADE

Mais tu l'as donc connue pour l'avoir fréquentée?

L'OREILLARD

Non pas pour l'avoir fréquentée, mais pour en avoir souvent entendu parler.

(Trois coups de sifflets modulés à courts intervalles, comme précédemment. Les deux hommes se redressent aussitôt et se remettent immédiatement à la besogne).

LA GRILLADE

Par qui ?

L'OREILLARD

Hé! par l'Anguille parguienne ..à l'époque où y travaillait dans l'quartier!

LA GRILLADE

Et qué qu'y t'en a dit?

L'OREILLARD

Oh! c'serait trop long à t'narrer... Tu l'liras d'ailleurs, sur la feuille d'renseignements qu'y m'a passée... et où

sont scrupuleusement consignés : les noms, prénoms, professions, occupations, monomanies, tics, habitudes et autres particularités, des habitants d'ce quartier-ci... C'est rédigé, pour sa part, avec force détails, plus savoureux, les uns qu'les autres !

LA GRILLADE

Alors, vous croyez p'tron, qu'si j'me présentais à elle... j'aurais chance...

L'OREILLARD, avec conviction

Oui rasé de frais.... et avec des boutons à ta culotte!...

LA GRILLADE

Eh ! ben, dès demain, j'tente l'aventure !

L'OREILLARD

Si tu n'es pas incarcéré d'ici là. (Sous une pesée plus violente, la porte s'ouvre complètement, livrant ainsi passage, aux deux cambrioleurs). La v'la déboulonnée, n'avons plus maintenant qu'à pénétrer... (à la Grillade qui s'arme d'un poing américain). Non inutile, i n'y a point de chien d'garde dans la maison.

LA GRILLADE

Mais si nous nous trouvions nez à nez avec l'patron d'la boutique?...

L'OREILLARD, allumant à la dérobée, une lanterne sourde

L'est depuis hier soir à la campagne avec les siens.

LA GRILLADE

Et y n'en reviennent... quand ça?

L'OREILLARD

Demain dans la soirée, par l'train d'neuf heures quarante, m'a dit l'Anguille.

LA GRILLADE

Tant mieux, si nous pouvons c'soir, opérer en tout repos...

L'OREILLARD

Et en toute tranquillité d'esprit... à moins, q'quelque voisin malavisé, n'donnat l'alarme... Mais en calfeutrant ben soigneusement, la porte derrière nous... et en étouffant autant que possible, l'bruit d'nos pas... y l'est plus qu'certain qu'nous n'serons dérangés par personne et qu'nous aurons tout l'temps nécessaire, pour mener à bien not'entreprise... Ah! au travail...

LA GRILLADE

Allons-y!

L'OREILLARD, ouvrant la porte et faisant place à la Grillade

Entre, j'te tiens la porte ouverte...

LA GRILLADE, vivement

Comment donc... mais c'est à moi... (Il passe derrière lui, lui cédant ainsi le pas).

L'OREILLARD

Tu m'fais rire... comme si l'y avait une distinction entre nous deux (le poussant). Allons, entre !...

LA GRILLADE, qui tient toujours la porte grande ouverte

Non, j'n'en f'rai rien... A vous l'honneur.

L'OREILLARD

Eh pourquoi ?...

LA GRILLADE, avec une déférence marquée

Parc'qu'étant not'chef, vous avez droit d'préséance.

L'OREILLARD

Tu m'en dis-là une bien bonne... Comme si tu n'pouvais pas l'être, toi aussi !

LA GRILLADE, d'un ton aimable, enjoué, mais qui n'admet pas de réplique

Inutile d'insister !

L'OREILLARD, complaisamment

Soit ! j'm'incline, puisque tel est ton désir.

(Ses outils d'une main, sa lanterne sourde de l'autre; avec un calme surprenant et une présence d'esprit vraiment extraordinaire; comme si les lieux lui étaient déjà familiers, les aises de la maison depuis longtemps connus; il se dirige d'un pas assuré et tranquille, vers la porte de la boutique, où il pénètre lentement... comme chez lui, avec l'allure désinvolte, l'assurance paisible, de l'homme habitué de longue date, à tout oser).

LA GRILLADE, s'effaçant

Après vous, p'tron!

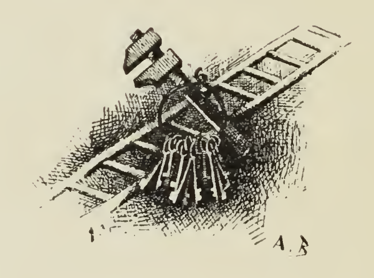
L'OREILLARD, du ton le plus naturel

Pardon...

LA GRILLADE, simplement

Faites... (Ils entrent l'un après l'autre, sur la pointe du pied, et referment doucement la porte derrière eux.)

RIDEAU





LA GLYPTO, 97, rue Oberkampf, Paris.

UN LYS DANS LE RUISSEAU

PERSONNAGES

NITZA, 12 printemps.
SUZON, 25 étés.
PALMYRE, 33 automnes.
Mme BLANDMINET, 52 hivers.
LE BANCROCHE.
L'AVEUGLE.

VOISINS, VOISINES, PASSANTS

UN LYS DANS LE RUISSEAU

Pour François Coppée

Une rue dans les bas quartiers d'une petite ville du Midi. Au lever du rideau, Mme Blandminet, Suzon et Palmyre, des cruches ou des seaux, appendus au bout des doigts, et formant un groupe distinct, jabotent à qui mieux mieux, à l'entour d'une fontaine, sise au 2e plan de gauche. Même côté, mais au 1er plan, un Cul-de-Jatte, accroupi en un coin de borne, psalmodie sans cesse ni répit, une déprécation quelconque, en montrant continûment du doigt, un écriteau qu'il a plaqué contre sa poitrine, et sur lequel on lit l'inscription suivante, en caractères burinés à l'emporte-pièce : « Aveugle et horriblement mutilé à la suite d'une terrible explosion de mine. » Durant tout l'acte, allées et venues de voisins, voisines et passants.

SCÈNE UNIQUE

Mme BLANDMINET, SUZON, PALMYRE, LE BANCROCHE, puis NITZA et L'AVEUGLE

LE BANCROCHE, agitant sa sébille et marmonnant d'une voix de rogomme

Un petit sou mes bonnes dames... un petit sou s'il vous plaît.

On entend les flonflons aigrelets s'évadant d'un orgue de Barbarie à la cantonade.

LE BANCROCHE, avec un sursaut et bougonnant d'une voix malévole

Un confrère!... Ha ben i manquait pus qu'ça... Un peu qu'ça mord déjà pus!... I l'égrène d'la musique çui là... Ah! si j'n'avions pas cette maudite *extension* de voix, j'y chanterions ben volontiers quéque chose... La faute aussi alle est à moi... Si j'ne soifions pas tant tous les jours des *aliqueurs fortes*... (Entre par la droite, le joueur d'orgue, donnant la main à une fillette, costumée en ballerine, qui répond au gracieux nom de Nitza)... Ah! la concurrence... i en a trop... c'est la perdition d'not' métier à nous... Encore si j'trouvions un adjuvant pour m'capter la commisération des gens's... (Frappé d'une idée subite). Ha! mon rosaire... c'est cela... égrenons mon rosaire... (Avec un sourire malicieux). Ça réussit toujours auprès de quelque bigote c'petit jeu là. (Il a sorti un chapelet : chevrotant quelque patenôtre, il en compulse religieusement les grains). Un petit sou mes bonnes dames... un petit sou s'il vous plait!...

UNE VOISINE, touchée de sa disgrâce, allant à lui et lui donnant une obole

Le pauvre hère!...

LE BANCROCHE

Merci ben ma bonne dame.

(L'Aveugle joue un motif de valse chantée. Nitza danse en s'accompagnant des castagnettes qu'elle tient appendues au bout de ses doigts).

L'AVEUGLE

Mes bonnes gens... prenez pitié d'un malheureux père de famille, affecté d'une horrible cécité...

LE BANCROCHE, avec une ironie méprisante, à part soi

Oui..., oui... On la connait celle-là mon bonhomme... T'es pas pus aveugle, qu'moi j'le suis par accident.

NITZA, allant tout droit au groupe de caillettes que forment Mme Blandminet, Palmyre et Suzon

La charité mes bonnes dames, la charité... pour mon pauvre père infirme!...

Mme BLANDMINET, montrant du doigt le maupiteux

Ha ! c'est lui ton papa ?...

NITZA

Oui, c'est le monsieur que j'accompagne.

PALMYRE, s'apitoyant

Pauvre enfant... penser que ça court les rues à cet âge...

SUZON, avec intérêt

C'est jeune encore... Quel âge as-tu mignonne ?

NITZA, qui ne sait ce qu'on lui demande là

Sais pas...

SUZON, avec surprise

Comment tu ne sais pas quel est ton âge ?...

NITZA, sincère dans son allégation

On ne me l'a jamais dit.

Mme BLANDMINET

Et d'où viens-tu ?

NITZA, heureuse de pouvoir enfin leur répondre

De Florence...

Mme BLANDMINET, SUZON, s'interrogeant

Où est çà, Florence !

PALMYRE, avec suffisance

Dans la Drôme !

Mme BLANDMINET, SUZON, avec un air de doute

Mais non...

PALMYRE, pourpre de honte et balbutiant

Ha oui, c'est Valence... excusez !... Non, je ne sais pas où est Florence. (Vexée de voir qu'elle s'est ainsi induite en erreur, à Nitza). Tu le sais toi, où est Florence ?

NITZA, avec le sentiment de sa supériorité

Oui, je le sais où est Florence.

TOUTES TROIS

Hé bien ?

NITZA, ravie de leur faire ainsi la leçon

C'est par delà les Alpes !

Mme BLANDMINET, qui a su autrefois ce que c'était

Ha !... il faut traverser les Alpes?

SUZON, avouant pour toutes leur ignorance à cet endroit

Qu'est-ce que c'est que ça... les Alpes ?

NITZA, le geste large, démesuré

C'est des montagnes !

TOUTES TROIS, bouche bée

Ho !

PALMYRE

Et c'est grand ça, les Alpes ?

NITZA, perdant peu à peu la notion des contingences

Oh oui... c'est grand... et c'est haut aussi... c'est dans le ciel !

TOUTES TROIS, s'extasiant d'admiration

C'est dans le ciel... ho !...

NITZA, en une vision rapide de tout ce qu'elle a vu, un soir qu'étant encore toute jeunette, elle s'était égarée seule, en l'immensité blanche des hautes cimes alpestes.

Ça a des robes blanches... longues... longues... Le soir les anges viennent y folâtrer.

SUZON

Tu en as vu toi, des anges ?

NITZA, avec conviction, d'une voix douce, persuasive

Oui, j'en ai vu... de loin... oh pas de près.

Mme BLANDMINET suspendue à ses lèvres

Ha .. ils ne se laissent pas approcher... les anges !

NITZA

Pas toujours (avec une ferveur mystique, revivant un à un tous ses souvenirs, au fur et à mesure qu'elle les leur énumère)... J'en connais un, moi... d'ange... Il est blanc... tout blanc, avec de grandes... grandes ailes qui font peur... quand on n'est pas habituée à lui .. Quoique ça, il est gentil tout plein, mon ange... Il s'en va tout au bord des ravins, me cueillir de petites fleurs toutes blanches... Il sait mon nom... Nitza... Il vient quand je l'appelle... ou quand je lui fais signe... Il m'aime beaucoup, mon ange... Moi aussi je l'aime bien, mon ange... (avec une candeur ineffable) Nous nous sommes fiancés moi et mon ange...

TOUTES TROIS, avec un intérêt croissant

Vrai ?

NITZA

Oui, quand je retournerai au pays, il doit venir me demander à papa... mon ange... Et papa voudra... papa me l'a promis... papa sait que je l'aime, mon ange... et que je mourrais, si on ne me le donnait pas. . et comme papa ne veut pas que je meure... papa me l'accordera... Il est si bon papa... aussi je l'aime bien...

TOUTES TROIS, émues jusques aux larmes.

Autant que ton ange... ?

NITZA, le regard perdu dans le vague

Oh non, quoique je l'aime bien papa... j'aime encore mieux mon ange.

PALMYRE

T'aimes mieux ton ange que ton papa ?

NITZA, s'évadant de sa rêverie

Oui j'aime mieux mon ange que mon papa... (avec le cri du cœur qu'elle souligne encore du délicieux souris de ses lèvres roses). C'est que papa... il est moins joli que mon ange...

LE BANCROCHE, toujours tassé en son encoignure, à gauche ; bougonnant d'une voix renfrognée

Qué que j'fiche ici, moi... Crois qu'j'ferai mieux d'me tirer des pieds d'là...

Mme BLANDMINET, qui l'a prise auprès d'elle et la cajole.

Tu es seule d'enfant ?...

NITZA

Sommes quatre. (Ajoutant vite, enorgueillie de son titre.) Suis l'aînée, moi...

PALMYRE

Et tu es la plus sérieuse ?

NITZA, avec le sentiment de la responsabilité qui lui incombe

Faut bien... c'est moi que je dirige le ménage...

SUZON

Alors, tu es une vraie petite femme ?

NITZA, agréablement chatouillée dans son amour-propre et se rengorgeant

Il paraît bien.

Mme BLANDMINET

Eh ta maman... tu ne nous en as encore rien dit ?

NITZA, son regard s'adirant vers le bleu du ciel et d'une voix subitement altérée

Ma maman... elle est au ciel, ma maman !...

TOUTES TROIS, sans réfléchir

Elle est morte ?...

NITZA, les yeux embrumés d'un léger voile

Ho ! non, elle n'est pas morte, ma maman... Elle s'est seulement envolée (sincèrement convaincue de ce qu'elle dit.) Oui... l'est allée voir les anges, ma maman (avec un gros soupir et d'une voix sombrée). Il y a longtemps déjà.. Elle tarde bien à revenir, ma maman... Oh ! oui, elle tarde bien !... Aussi peut-être bien, que je l'irai voir avant qu'elle revienne, ma maman !

PALMYRE

Tu ne crains pas qu'elle t'ait oubliée en si bonne compagnie, ta maman ?...

NITZA

Ho que non... qu'elle ne m'a pas oubliée, ma maman... Elle m'aime bien trop pour cela, ma maman... Moi aussi je l'aime bien... Comme mon ange... oh oui !

L'AVEUGLE, la mandant auprès de lui

Nitza !

NITZA

Oui, père, me voilà (aux caillettes). Vous permettez, mesdames, mon père me réclame... ?

Mme BLANDMINET, elle la prend dans ses bras et lui pose deux retentissants baisers sur les joues, puis la passe ensuite à ses deux compagnes, qui lui prodiguent à leur tour les mêmes marques d'effusion et de sympathie.

Va, ma chérie, va...

SUZON

Va, mon trésor !

PALMYRE

Va, mon amour !

NITZA, se prêtant de bonne grâce à leur embrassade, avec un léger rire espiègle et d'une voix badine

Vous le pouvez sans crainte... il n'est pas encore jaloux mon ange !

TOUTES, riant aux éclats

Mignonne, va !

NITZA, aux trois voisines qui, l'une après l'autre, lui ont glissé une piécette d'argent dans les menottes ; confuse et rougissant

Ho ! comment vous remercier mes bonnes dames ?...

Mme BLANDMINET

En nous promettant de toujours rester sage.

NITZA, avec un radieux sourire voletant sur ses lèvres

Oh ! ça, bien sûr... bien que dirait mon ange, ensuite ?... (comme elle va pour rejoindre son père ; apercevant tout à coup le bancroche ; lequel, toujours reclus dans son coin à gauche, psalmodie plus fervemment que jamais ses patenôtres et égrène désespérément son rosaire ; trôlant incontinent vers lui) Ho ! qu'est-ce que je vois là... un maupiat !... (avec compassion sincère.) Pauv'vieux va, la même infortune que mon père... (se penchant vers lui et l'embrassant sur le front.) Vous permettez... (sur un mouvement de surprise exprimé par l'apode.)... Rassurez-vous, je ne suis qu'une enfant (ce disant, elle lui a jeté une piécette d'argent dans sa sébille.)

LE BANCROCHE, avec un léger tremblement dans la voix

Que m'donnez-vous là, fillette ?... On dirait une pièce d'argent...

NITZA

Oui, toute mignonnette... c'est mon aumône à moi... Faut bien nous entr'aider les uns les autres... (comme il s'essuie les yeux au revers de sa manche.) Vous pleurez, bon vieillard...!

LE BANCROCHE, qui a entr'ouvert les yeux et d'une voix entrecoupée de sanglots

Excusez, mamiselle, c'est qu'vous me rappelez trait pour trait...

NITZA, lui posant un doigt sur la bouche, avec vivacité

Plus bas, malheureux, plus bas, que si l'on vous entendait...

LE BANCROCHE, les yeux grands ouverts

Porquoi qu'vous m'dites ça, mamiselle ?...

NITZA, infirmant la voix pour n'être entendue que de lui seul

Bien... mais n'êtes-vous pas censé avoir perdu la vue...?

LE BANCROCHE, sillant aussitôt les paupières

C'est vrai, ça. (s'admonestant en conséquence.) Grosse bête qu' je suis pourtant !

NITZA, avec une pointe de malice, mais toujours à mi-voix

On y voit donc un peu, quoique ça ?

LE BANCROCHE, balbutiant

Oui, certains jours !...

NITZA

Mais pourquoi simulez-vous une cécité... vous?... Mutilé comme vous êtes, vous ne devriez pourtant pas en avoir besoin?...

LE BANCROCHE, amèrement

C'est pour ajouter encore au tableau de ma disgrâce... le public exige tant de nous à l'heure d'aujourd'hui...!

NITZA, en fille qui a déjà eu à en découdre avec l'adversité et qui parle par expérience

Ah ! vous dites bien vrai, là. Ainsi, si moi je n'accompagnait point papa, il est bien certain qu'il n'en aurait pas encore assez avec tout ce qu'il a... (le lui disant comme elle l'a conçu) Alors vous... vous êtes aveugle par nécessité...?

LE BANCROCHE, avec un soupir et un branle de tête significatif

Je l'suis pour les miens, ma chère enfant... D'une façon comme d'une autre, i faut ben subvenir aux besoins d'sa petite famille... et comme alle est toute pareille à moi, ma géniture... Oui, sont tous écloppés, comme moi j'le suis, dans ma famille...

NITZA, sans apparence de moquerie, du ton le plus naturel; susurrant du bout des lèvres, avec une naïveté adorable

Avez des mômes... mais comment qu'vous avez fait ça, bon vieillard...?*

L'AVEUGLE, instamment

Nitza !

---

* Oui, quoique bancroche, et pas grand pour son âge, il s'est haussé tout seul jusqu'à cela.

NITZA, vitupérant son étourderie

Ho ! papa qui m'attend. (elle va vivement à lui)

L'AVEUGLE, avec tendre reproche

Tu m'oubliais !

NITZA, qui sait bien que quoi qu'elle dise ou qu'elle fasse, elle ne sera jamais molestée, ni même incriminée par son père

Oh ! si peu papa, que j'ai tourné la tête, à ton premier appel.

LE BANCROCHE, croyant toujours la bachelette auprès de lui

Porquoi qu'vous n'me répondez pas, mamiselle, quand moi j'vous parle ?

L'AVEUGLE, qui a pris la main de son enfant dans les siennes ; sévère mais non soupçonneux

Eh ! qu'est-ce que tu faisais, là-bas ?...

NITZA, simplement

La charité, mon père...

L'AVEUGLE, avec une joie débordante et l'attirant toute vers lui

Bien ça, ma fille...

LE BANCROCHE, qui a ouvert un œil, s'étonnant de sa disparition, d'une voix désolée

Ho ! mais alle n'est plus là près de moi... Ho ! mais alle s'en est allée ben prestement...

L'AVEUGLE, à Nitza qui lui a narré son entretien avec l'apode

Tu n'as fait que ce que tu as dû, mon enfant ! Et maintenant, conseilles-tu que nous partions ?...

NITZA

Permets père, qu'auparavant, je dise adieu à cet infortuné... J'ai pris si brusquement congé de lui...

L'AVEUGLE, paterne, bénévole et lui abandonnant la main

Va mon enfant, mais reviens vite...

LE BANCROCHE, qui la cherche vainement de côté et d'autre de la rue; ne la discernant pas tout de suite

Mais où a-t-elle donc passé que je ne la vois plus. (comme un passant trôle vers lui.) Ho, quelqu'un vient vers moi, fermons vite les yeux !

(Un quidam débouche par le 1er plan de gauche, et passe près du bancroche, sans s'arrêter ni même s'apercevoir qu'il est là, absorbé qu'il est tout entier par la lecture captivante d'un journal, qu'il tient au bout des doigts, et dont il marmonne entre ses dents, quelques bribes de phrases tout en marchant.)

LE BANCROCHE, glapissant sa sempiternelle antienne

Un petit sou, mon bon monsieur, un petit sou... (comme le quidam, en passant, lui marche sur les genoux; sans récriminer, d'une voix dolente et avec résignation.) Dieu vous le rende !

NITZA, devant un geste de surprise manifesté par l'apode à sa brusque apparition

Ce n'est que moi... Ho, je ne suis pas pour longtemps... je viens simplement pour vous dire adieu (posant un chaste baiser sur le front déprimé du bancroche.) Vous permettez, n'est-ce

pas ?... (avec une mutinerie charmante)... Puisque je ne suis encore qu'une enfant... Vous n'avez donc rien à craindre de Nitza...

LE BANCROCHE, palliant mal l'émotion qui l'envahit

Au revoir, mamiselle... au revoir, et merci... merci pour les enfants.

NITZA, se piétant sur place; puis pirouettant, et saluant cavalièrement, avec accompagnement de castagnettes, comme précédemment

Mesdames, messieurs, je vous salue bien... bien le bonjour à tous, et merci... merci de tout mon cœur, votre servante... la signorina Nitza !

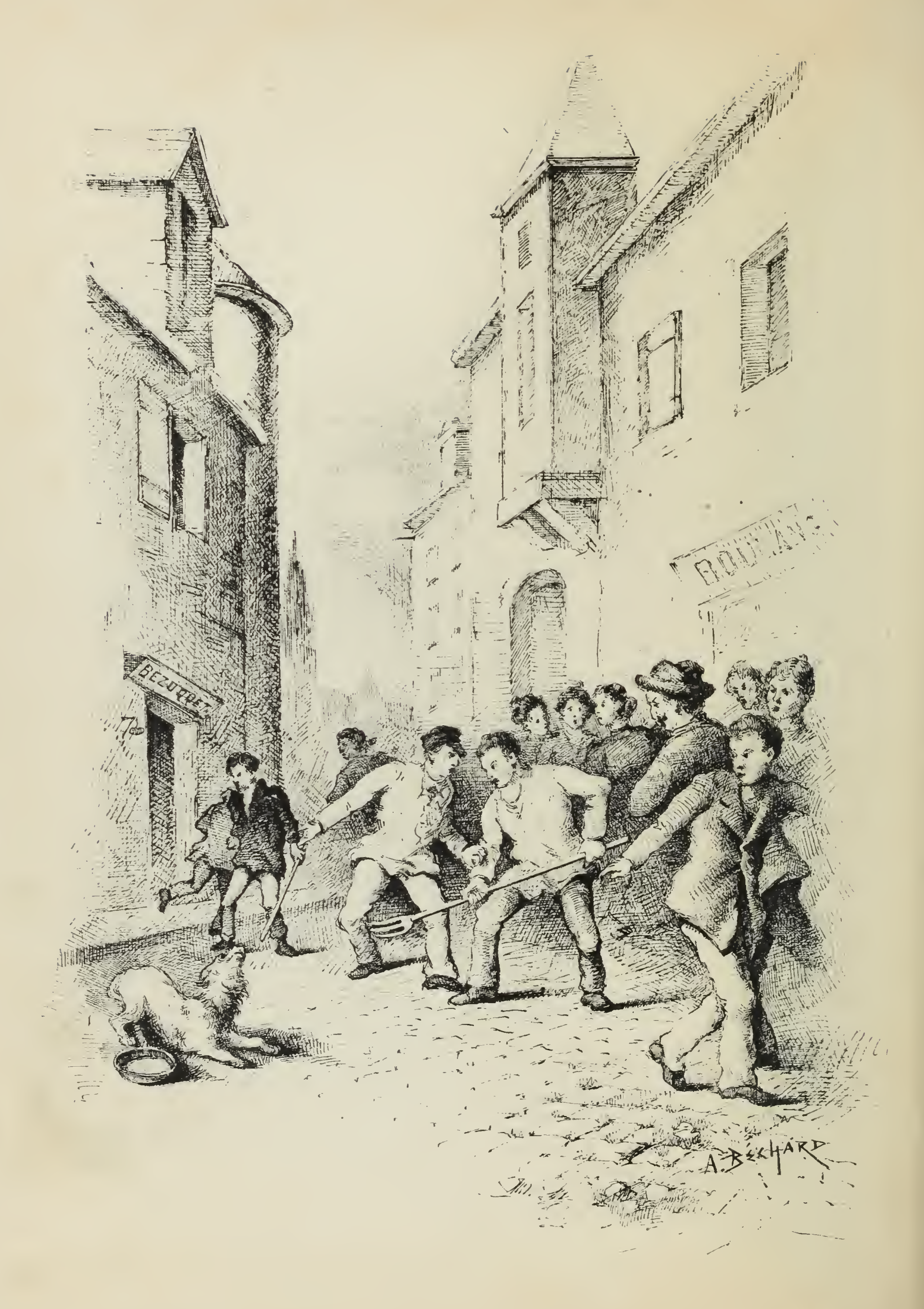
Mme BLANDMINET, SUZON, PALMYRE, auxquelles se sont venues adjoindre deux ou trois voisines et qui caquetaient entre elles avec animation depuis un moment.

Au revoir, mignonne !

(NITZA a rejoint son père... Tous les deux, vaguant à petits pas, remontent ensuite, silencieusement, vers le haut de la rue. Les caillettes, taisant leurs papotages, les accompagnent un instant, des yeux. Nitza abandonne, à diverses reprises, la main de son père, qu'elle oriente et chaperonne, pour leur décocher à toutes, gentiment, du bout des doigts, en une fraîche coupée de rire, de capiteux et affriolants baisers d'amour).

RIDEAU





LA GLYPTO, 97, rue Oberkampf, Paris.

LE LOVELACE DU QUARTIER

PERSONNAGES

BERLANDET, contre-maître mécanicien, 33 ans.

PATOUILLARD, clerc de notaire, 29 ans.

CADET, vendeur de journaux, 63 ans.

LANTELME, garçon tapissier, 21 ans *(l'âge des faux départs)*.

BÉZUQUET, perruquier, 52 ans.

TARTINOT, chef de cuisine dans un hôtel, 41 ans.

BLAVET, fumiste, 27 ans.

CRANSAC, charpentier, 43 ans.

JULOT, garçon pâtissier, 18 ans.

GUIBOLLARD, peintre en bâtiment, 26 ans *(l'âge où l'on ne dit pas non.*

VERDURON, cafetier, 53 ans.

COUILLAS, préposé aux water-closet, 75 ans *(l'âge où l'on ne demanderait pas mieux)*.

BRUNAIS, gazier, 33 ans.

PUTOIS, cordonnier, 41 ans.

NARCISSE, crieur public, 32 ans.

SALTET, buraliste, 78 ans *(l'âge où l'on ne se croit plus aimé pour soi-même)*.

BONIFACE, facteur des postes, 57 ans.

LOUSTALOT, gardien de square, 63 ans.

BENOIT, garçon de café, 28 ans.

JACQUEMET, maréchal-ferrant, 51 ans.

GUSTAVE, ouvrier ébéniste, 32 ans.

LAUTIER, écrivain public, 59 ans.

JUSTIN, porteur aux halles, 27 ans.

PÉPINOT, épicier, 44 ans.

Mme BLANDMINET, concierge, 63 ans *(l'âge que l'on paraît sans le vouloir).*

Mlle MARGOT, 24 ans } bouquetières.
Mlle PHŒBÉ, 26 ans }

Mme BASSINET, mercière, 37 ans.

Mme POMARD, lingère, 31 ans.

Mme VERDURON, 47 ans.

SUZON, fille de chambre, 23 ans.

TOINETTE, cuisinière, 28 ans.

Mme MORIN, journalière, 43 ans.

Mme PICHARD, brodeuse en chambre, 37 ans.

Mme PUTOIS, journalière, 36 ans.

VICTOIRE, domestique, 21 ans.

DELPHINE, ouvrière modiste, 19 ans.

Mme PÉPINOT, 39 ans.

Mlle CRESPIN, marchande des quatre saisons, néant *(la vieille fille n'a pas d'âge, ou si elle en accuse un, elle paraît toujours le même).*

VOISINS, VOISINES, PASSANTS, AGENTS

LE LOVELACE DU QUARTIER

Pour Octave Mirbeau

Dans la banlieue d'une petite ville du Midi.
Une rue se profilant, au fond, sur une place semi-circulaire. A droite, 1er plan, un salon de coiffure; 2e, une boutique d'épicier; 3e, une échoppe de savetier. Un café-buvette, à gauche, 2e plan, sur la terrasse duquel, assis sur de longs bancs, et devant des tables de bois, consomment, discutent ou lisent des journaux, quatre ou cinq habitués de l'établissement.
Trois réverbères échelonnés de distance en distance.
Au début de l'acte, va et vient ininterrompu de passants, de part et d'autre de la rue.

SCÈNE UNIQUE

(Comme le rideau se lève, onze heures sonnent à une horloge voisine. Tout-à-coup, comme le dernier coup, boômbe encore dans l'espace, clameurs croissantes et continues, au loin, repercutées par les échos d'alentour : « Alerte..., au secours..., prenez garde..., enfermez-vous. » Au lointain, clabauderies de bête hydrophobe, précipitant sa course, et se rapprochant à mesure).

VOISINS, VOISINES, PASSANTS, s'interrogeant, se bousculant, se terrorisant les uns les autres

« Qu'est-ce qu'il y a ? »... « Qu'y a-t-il ? »... « Pourquoi ces clameurs ? »... Qu'arrive-t-il ? »... « C'est un chien enragé ! »... « Ah ! mon Dieu ! »... « Seigneur Jésus ! »... « Rentrons vite ! »... « Il vient vers nous ! »... « Le voici

qui débouche dans la rue ! »... « Alerte ! »... « Sauve qui peut ! »... « Au secours, au secours ! »... « Alerte ! »... « Enfermez-vous ! »...

(Panique générale : Hommes, femmes, enfants, dévalent précipitamment de la Grand'Place, la stupeur et l'épouvante peintes sur leur physionomie à tous; et s'ensauvent avec tumulte, se barricadent, se mettent en sûreté, qui, dans l'intérieur des boutiques et des portes cochères, qui, sur les chaises, tables et guéridons de la terrasse du café).

VOISINS, VOISINES, PASSANTS, s'ébrouant et criaillant, éperdus

« Des armes... des armes... nous saurons nous défendre »... « Où est-il »... « Vous l'apercevez... vous ? »... « Ah ! je crois bien »... « Suivez mon doigt »... « Ah ! je le vois aussi »... « Moi aussi, je le vois ! »... « Moi aussi, moi aussi ! »... « Moi aussi, je le vois ! »... « Il est là tapis contre cette borne ! »... « Il va pour s'élancer ! »... « Il a la langue pendante ! »... « Il montre ses crocs ! »... « Il darde la flamme de son regard sur nous ! »... « Il s'est maintenant assis sur son train de derrière ! »... « Il mange quelque chose ! »... « Vous croyez ? »... « C'est la rage qui le fait ainsi écumer ! »... « Que si il gloutonne quelque chose ! »... « On dirait de la chair humaine ! »... « C'est bien possible ! »... « Voyez comme sa queue frétille ! »... « Ho ! mais qu'est-ce qu'on lui a donc attaché ? »... « Où ça ? » .. « A son Appendice? »... « C'est vrai ; i l'a une queue en forme d'éventail ! »... « Aussi je me disais ! »... « Moi aussi je ne m'expliquais pas ! »... « Cela aussi me paraissait étrange ! »... « Qu'est-ce que c'est? »... « Ha ! il a ramené la queue sous lui ! »... « On en voit plus à présent

que le bout! »... « Cette bête a gardé encore un reste de pudeur! »... « Oh! pour sûr qu'il aura dévoré quelque nourrisson! » ... « Ça, vous ne me l'enlèverez pas de l'idée! »... « Il se pourlèche trop souvent les babines! »... « Ah! c'est une poële à frire! »... « Ce sont des gamins qui lui auront attaché ça! »... « Les misérables! ».

(Cadet et Patouillard, qui n'ont pu trouver un refuge, sont accotés l'un près de l'autre, sur le trottoir de gauche de la rue).

CADET, avec de vains efforts pour se donner de l'assurance; à Patouillard

Penser que je suis là sans arme devant lui... Hein, c'est-y crâne, ça!

PATOUILLARD, un porte-plume au bout des doigts

Hé bien, et moi donc.

CADET

... Avez un bâton, vous.

PATOUILLARD

Oui, parlons-en, il me sert à grand'chose.

CADET

Dites plutôt que vous ne savez pas vous en servir.

PATOUILLARD, ramassant une grosse pierre et la lui mettant sous le nez

Tenez, v'là un caillou... tapez-y donc dessus!

CADET

Que je l'i jette vous voulez dire... mais pas que je l'i tape avec?

PATOUILLARD

C'est comme il vous plaira.

CADET, les jambes flageolantes, le front moite de sueur et prenant la pierre comme à regret...

Oui, mais ...

PATOUILLARD, du ton le plus naturel, et comme s'il se devait à soi-même, de lui parler ainsi

Il faut de toute nécessité, que quelqu'un se dévoue pour les autres... Nous ne pouvons pas pourtant nous éterniser ici jusqu'à ce soir.

CADET, montrant du doigt, le coin où s'est reclue la bête

Il ne restera pas, lui !...

PATOUILLARD

Oh ! il est certain... C'est bien pour cela, que je vous engage fermement, à ne terminer au plus vite avec lui... (Clabauderies de plus en plus furieuses et prolongées. Le poussant par les épaules). Allons... un bon mouvement !

VOISINS, VOISINES, PASSANTS

Un bon mouvement !

CADET, résistant

Pourquoi pas vous enfin.

PATOUILLARD, solennellement

Je suis père de famille, mon ami, j'ai charge d'âmes.

CADET, timidement

Moi j'ai bien la mienne.

PATOUILLARD *

Mais elle est seule.

CADET

Elle n'en a que plus de prix.

VOISINS, VOISINES, PASSANTS, endêvant de ses tergiversations

« Voyons, M. Cadet »... « Un bon mouvement »... « Allons... allez-y ».

PATOUILLARD, qui trigaude au mieux de ses intérêts

Si tu te récuses... on te fait un mauvais parti, je te préviens charitablement.

CADET, s'éperdant de douleur, d'épouvante

Ah!... tu crois?...

QUELQUES VOISINS et VOISINES, bougonnant d'impatience

Allons!...

---

* Affecte un air godiche, mais très malin au fond. Jolie plume avec ça, et beaucoup d'entregent. Pastiche d'une façon surprenante, à s'y méprendre même, tout libellé de lettre ou teneur de missive. Excelle surtout, en l'art du décalquage. A même reçu ces mois derniers, une importante commande en cette sorte, d'un des plus habiles faiseurs de la capitale. OEuvre en cette spécialité, aussi bien pour le gros que pour le détail, et donne sous un pseudonyme quelconque, seulement trois fois par semaine, et à dix francs le cachet, tant en ville que dans les localités avoisinantes — à certains hommes d'affaires — des leçons particulières de démarquage et de juxtaposition.

QUELQUES AUTRES, des moins longanimes, grommelant de colère

Hé! bien, Cadet!

PATOUILLARD, lui portant le coup de grâce

Et si l'on te met à l'index, qu'on te tienne à l'écart, tu verras ensuite, combien tu y perdras de tes clients!

CADET, les traits blêmis, et chancelant

Cristi!... c'est que j'ai besoin de vivre, moi!

PATOUILLARD, doctement

Vois donc ce que tu as à faire, si tu ne tiens pas à mourir de faim.

VOISINS, VOISINES, PASSANTS, dans un état d'exaspération croissante et avec des gestes maléfiques

Ah! ça, Cadet!...

CADET, s'effarant aussitôt, à la pensée, de s'attirer par son refus, l'inimitié de tous ces gens-là : amblant quatre ou cinq pas vers la droite; livide et bégayant

J'y vais... j'y vais...

LES MÊMES

Enfin, il se décide!

UN VOISIN, à une fenêtre de gauche, désignant un objet qu'il tient au bout des doigts, et d'une voix malévole

Il a sagement fait, car une seconde plus tard, cette carafe d'eau, s'abattait sur sa tête.

LANTELME, à Cadet, lui jetant une fourche

V'là une fourche, M'sieu Cadet... Avé c'là vous mouch'terez mieux la bête à distance.

CADET, s'en saisissant prestement, et ambulant vers le coin de la borne où s'est tapi l'animal

Ah! bien, j'aime mieux ça encore que le caillou.

PATOUILLARD, trôlant de côté et d'autre, en quête d'un refuge; glapissant d'une voix quémandeuse, à quelques voisins et voisines, qui tous lui opposent, une fin de non-recevoir.

Vous n'auriez pas une toute petite place parmi vous à me gratifier ?

CES MÊMES VOISINS ET VOISINES

Ah!... nous sommes en nombre.

QUELQUES AUTRES

Nous sommes les uns sur les autres.

TARTINOT, à Cadet, qui la fourche en arrêt, se tient prudemment à distance

Approchez-vous?...

BLAVET

N'ayez pas peur !

CRANSAC

Allez, il ne vous fera pas grand mal!

Mme BLANDMINET, vitupérant son acte

A votre place, je n'avancerai pas... Quand il vous aura planté ses crocs dans le derrière, vous serez ensuite bien avancé !

DELPHINE, la seule humaine

Mais il va vous mordre !

JULOT, avec ironie

Il s'expose, Cadet !

TARTINOT, sans vergogne, uniment

Allons donc !

GUIBOLLARD, imperturbable

L'enverrons à l'Institut, s'il devient enragé !

BLAVET, le prenant sur un ton de blague

... Verra Paris !...

COUILLAS, ponctuant

... A l'œil encore !...

QUELQUES VOISINS et VOISINES, enchérissant

Veinard, va !

CADET, le front et les joues lui ruisselant d'une sueur froide

Je suis en nage...

SUZON, charitablement

Otez votre veste.

QUELQUES VOISINS et VOISINES, avec commisération

Oui, ôte plutôt ta veste, si tu transpires tant que ça...

BRUNAIS, avec un rire méprisant

Il a déjà la frousse!

QUELQUES VOISINS, avec appréhension

Pourvu qu'il ne nous flanche pas!

VERDURON, à demi-voix, à Putois

C'est que pour trouver un autre imbécile...

PUTOIS, absolument sûr de ce qu'il avance

Oh! on le trouverait!

CADET, bravache, mais sans stoïcisme; fourrageant avec son pieu, dans l'antre de la bête

Taïaut... taïaut!

SALTET, exprimant un regret

Ah! si nous avions Berlandet avec nous... c'est lui qui nous en débarrasserait vite... de cette vilaine bestiole!

BONIFACE

Oui car l'ami Cadet n'est pas fichu de s'en défaire à lui tout seul...

BENOIT

Vrai ça... quand il a son flingot entre les doigts, il l'est invulnérable maître Berlandet.

NARCISSE

Si on courait le prévenir, Berlandet ?

Mme MORIN

Inutile, il n'est pas chez lui.

QUELQUES VOISINS et VOISINES

Eh ! qu'en savez-vous ?

Mme MORIN

Nous logeons tous les deux sur le même palier.

VICTOIRE, une voisine à elle

Oui, leurs deux portes se font même vis-à-vis.

Mme MORIN

Je suis donc mieux placée que personne pour voir quand il entre et quand il sort.

GUSTAVE

A quelle heure est-il descendu... vous ne savez pas ?...

Mme MORIN

Oh ! il n'y a pas plus d'un quart d'heure qu'il causait encore au bas de l'escalier avec un de ses amis.

TARTINOT

Et où allait-il de si grand matin ?

Mme MORIN

Ah ! il ne me l'a pas dit... Vous comprenez, nous ne sommes pas encore, assez intimes...

LOUSTALOT, avec acrimonie

Et l'idée ne vous est pas venue de le lui demander ?

GUIBOLLARD

Il doit être encore en ville Berlandet, s'il n'y a pas plus d'un quart d'heure, qu'on l'a vu sortir de chez lui.

Mme BASSINET, à Putois

Oui, l'avait son carnier et son fusil en bandoulière, quand l'avons croisé dans la rue, mâme Pomard et moi.

PUTOIS

Pourtant, il n'aurait pas été à la chasse, un jour de semaine... à moins qu'ils ne chôment encore aujourd'hui à l'usine.

Mme POMARD

Ils ont bien chômé tout hier.

PUTOIS

Ah ! vous m'en direz tant !

CADET, instiguant la bête, mais sans la maltraiter

Taïaut... Taïaut!...

QUELQUES VOISINS et VOISINES

Qu'est-ce qu'elle dit mâme Bassinet?

PUTOIS

Que Mme Pomard et elle ont croisé ce matin Berlandet dans la rue.

JACQUEMET

Il y a longtemps de ça?

Mme BASSINET

Dix minutes... pas même...

Mme POMARD

On a jeté l'alarme qu'il venait à peine de nous quitter.

PUTOIS

Il vous a donc aussi parlé?

Mme BASSINET

Oh! un instant...

Mme POMARD

On ne s'est même pas arrêté.

VOISINS, VOISINES, PASSANTS

Et qu'est-ce qu'il vous a dit?

Mme POMARD

Ho, il s'est simplement enquis des nouvelles de notre santé, à toutes les deux.

Mme BASSINET

Nous en avons pris des siennes...

CADET

Taïaut... taïaut !...

Mme POMARD

Il nous a répondu qu'il ne se portait pas plus mal que la veille...

Mme BASSINET

Mais qu'il avait mal dormi.

Mme POMARD

Et il nous a laissées.

LANTELME

Pour aller où ?

Mme POMARD, Mme BASSINET

Ah ! il ne nous l'a pas dit.

QUELQUES VOISINS et VOISINES, le leur imputant à crime

Et il ne vous est pas venu à l'esprit de le lui demander

TARTINOT

Avez-vous au moins souvenance de quel côté il dirigeait ses pas ?

Mme BASSINET

Mais vers ici... N'est-ce pas, Georgette ?

Mme POMARD

Mais oui. Même que je m'étonne de ne point le retrouver parmi nous...

BLAVET, un doigt au front et le sourcil arqué

Il ne serait pas ?...

VOISINS, VOISINES, PASSANTS

Où ça ?

BLAVET, aux deux caillettes

Est-ce qu'il ne vous parût pas l'air pressé lorsqu'il prit congé de vous ?

Mme BASSINET, Mme POMARD

Si, si.

CADET

Taïaut... taïaut...!

BLAVET

Comme de quelqu'un qui court au plus près pour se donner de l'aise, n'est-ce pas ?

Mme BASSINET, Mme POMARD

Oui, oui.

Mme POMARD

Même que j'en fis la remarque aussitôt après qu'il nous eût quittées, à mâme Bassinet.

BLAVET

Hé bien, je me doute à présent, où il peut être.

VOISINS, VOISINES, PASSANTS

Vous savez où il est ?...

BLAVET

Du moins, je le présume.

QUELQUES VOISINS et VOISINES

Eh ! où ?...

D'AUTRES

Où ça ?

D'AUTRES

Dis vite !...

BLAVET, indiquant du doigt

Dans un établissement d'à côté.

NARCISSE

Au buen-retiro, tu veux dire ?

BLAVET

Oui.

QUELQUES VOISINS et VOISINES, avec un doute

Que non.

CRANSAC

Il serait ressorti depuis que nous sommes là.

VERDURON

Puis Couillas qui est parmi nous, l'aurait bien vu entrer chez lui...

CADET

Taïaut... taïaut...!

COUILLAS

Non, il n'est pas présentement chez moi... Personne ne m'a encore étrenné ce matin. *

---

* Ce fut son bisaïeul, ou peut-être son arrière-grand-oncle, qui créa l'établissement particulier, dans lequel il officie ponctuellement encore aujourd'hui, de sept heures du matin à dix heures du soir.

C'était à la fin de l'Empire, le huitième jour de janvier, de l'année mil huit cent quatorze, quelques mois avant l'avènement de Louis XVIII, au trône déjà plus que vermoulu de notre belle France... Et ce fut le bisaïeul, ou peut-être bien, l'arrière-grand-oncle, qui eut le premier en province, l'heureuse innovation, d'annexer à son buen-retiro, un cabinet de toilette, où moyennant la modique somme de dix centimes, on s'ablutionnait à l'eau tiède des pieds à la tête... et vice versa. Et depuis, les fils, petits-fils et neveux, qui se sont succédé, ont vu de jour en jour, prospérer la maison, qui jouit du reste, dans la ville, d'une réputation incontestable, de confort et salubrité.

Couillas Achille, qui est le Couillas de notre fin de siècle, et qui est l'arrière petit-fils ou neveu de Couillas I, est donc actuellement le sixième Couillas de nom.

Il fut celui-là, à une certaine époque, dans la ferme intention de céder son fonds, à un sien cousin ; mais il advint, qu'au lendemain d'un rêve maléfique, qui le congestionna toute une nuit, il revint de lui-même, sur sa folle détermination ; ne voulant pas, dit-il, démériter de ses aînés, ni déroger aux saintes traditions de la famille.

Ce qui fut dit, fut scrupuleusement tenu... Achille garda son fonds et resta Couillas VI, comme par devant.

Quand l'aîné de ses fils reviendra du service, il l'initiera aussitôt aux nécessités du métier : et, après un stage de quelques mois, il lui passera sans plus tarder sa charge, lui ceindra à son tour le tablier et l'instaurera lui-même, dans ses nouvelles fonctions administratives.

Alors lui, dorénavant, se tiendra relégué au second plan, se confinera aux simples utilités, et comme l'ont eu fait, à son âge, tous les Couillas de sa famille : il vivotera tout tranquillement, le reste de ses jours, dans la médiocre et obscure retraite, transmise par ses aïeux — des quelques petites rentes — que le Ciel lui aura généreusement departi, en échange du tribut quotidien de son labeur, et de la complète abolition de sa personnalité.

SALTET

Et puis Berlandet n'est pas homme à dépenser deux sous...

JULOT

Surtout, sortant de chez lui.

JUSTIN, se penchant en dehors d'une fenêtre, pour examiner de plus près l'animal, qui s'est justement piété au-dessous de lui; et qui, harcelé sans cesse par Cadet, s'ébroue et clabaude maintenant, plus furieusement que jamais.

Oui, on dirait bien qu'il lui manque une patte...

QUELQUES VOISINS et VOISINES, proches de lui

Peut-être a-t-il déjà essuyé un coup de feu !

JUSTIN

Pour sûr, car pour moi il aurait déjà détalé d'ici, s'il se sentait encore solide sur ses quatre jambes.

Mme PICHARD, à une fenêtre du 2e plan de gauche; poursuivant une conversation avec Lautier, lequel, s'avère commodément assis, les jambes ramenées sous son ventre, sur un guéridon de la terrasse du café.

Enfin, c'est-y Ducarnet... ou Berlandet, qu'on demande ?

LAUTIER, avec humeur

Depuis qu'on vous corne ce nom-là aux oreilles, vous devriez pourtant l'avoir déjà ancré dans votre mémoire.

Mme PICHARD, sans se formaliser

Hé! je suis un peu dure d'oreilles, et je ne saisis pas bien à distance.

LAUTIER, du bout des lèvres

Ha ! voila... Hé bien, c'est Berlandet et non Ducarnet, duquel on n'a point soufflé mot, et qui d'ailleurs, n'habite plus depuis longtemps la ville.

Mme PICHARD, vivement

Mais je sais où il est, moi... Berlandet !

QUELQUES VOISINS et VOISINES

Vous savez où il est ?

LAUTIER

Il est temps que vous le disiez !

QUELQUES VOISINS et VOISINES, communiquant à d'autres

Mme Pichard sait où il est...

VOISINS, VOISINES, PASSANTS

Qui ça... Berlandet ?

LES PREMIERS

Oui... oui.

LAUTIER, à Mme PICHARD, sévèrement

Eh ! pourquoi avez-vous attendu jusqu'à maintenant pour nous en prévenir ?

Mme PICHARD, balbutiant

Je me mets seulement à la fenêtre.

QUELQUES VOISINS et VOISINES, avec une ironie insultante

Vous dormiez donc !

Mme PICHARD, perdant peu à peu de son assurance

Non, j'étais occupée dans ma chambre.

MARGOT, lui décochant un sarcasme

Avec qui ?

Mme PICHARD, d'une voix inarticulée, tant l'émotion l'oppresse

Je donnais à ma mère sa tisane.

Mme MORIN, impudente, mais avec cautèle

Elle a donc maintenant son lit dans votre chambre... votre mère !...

Mme PICHARD, les joues pourpres de honte

Oui, depuis que le médecin l'a reconnue malade.

TARTINOT, excédé par tous ces papotages

Ne barguignons pas davantage, je vous prie...

PHŒBÉ, avec un rire insidieux

C'est la chaleur de la tisane qui vous a fait venir les yeux si rouges ?

QUELQUES VOISINS tarabustés

Silence les femmes !

Mme PICHARD, près de défaillir

C'est que j'ai passé la nuit à la veiller.

MARGOT, SUZON, Mme MORIN, VICTOIRE, PHŒBÉ, TOINETTE, Mme PUTOIS, toutes, glapissant à l'unisson

Pas vrai !... pas vrai !...

VOISINS, VOISINES, PASSANTS, hurlant à qui mieux mieux

Silence on vous dit !...

TARTINOT, tempêtant

Nom d'une vieille giberne, vous tairez-vous à la fin !...

LES MÊMES, viperines, avec un levain de fiel, et d'une voix cinglante

Non... pas vrai ça .!

TARTINOT, vociférant plus fort que jamais

Mille fourches du diable !

(Devant l'hostilité croissante du populaire à leur encontre; les sept malegloutes cessent aussitôt leurs odieux persifflages et cavillations).

TARTINOT, à Mme PICHARD plus morte que vive, mais qui n'ose encore se retirer de la fenêtre

Où disiez-vous tout à l'heure, qu'était entré Berlandet?...

Mme PICHARD, désignant du doigt la maison du 1er plan de droite

Là !

TARTINOT

Où là ?

Mme PICHARD

En face !

TARTINOT

Chez Bézuquet ?

Mme PICHARD

Oui. (Ce disant, elle disparaît de la fenêtre.)

TARTINOT, criant à pleine voix

Il est chez Bézuquet !

VOISINS, VOISINES, PASSANTS

Qui ça, Berlandet ?

TARTINOT

Oui, c'est mâme Pichard, qui l'y a vu entrer !

VOISINS, VOISINES, PASSANTS, se colportant en toute hâte, de bouche en bouche.

L'est chez Bézuquet... Berlandet!... C'est mâme Pichard qui l'y a vu entrer ?

TARTINOT et QUELQUES AUTRES

Vite... appelons-le, ne perdons pas de temps, car la bête peut surgir de son antre, d'un instant à l'autre, et se précipiter sur nous.

LE POPULAIRE, s'exclamant

Berlandet ! Berlandet ! Berlandet !

BRUNAIS

Mais Bézuquet n'a pas paru un instant parmi nous ?

QUELQUES VOISINS et VOISINES

Non, il ne s'est pas montré du tout...

LE POPULAIRE

Berlandet !... Berlandet !...

SALTET

Et sa porte est fermée ?

BONIFACE

Oui, oui... et la fenêtre aussi.

LE POPULAIRE

Berlandet !... Berlandet !...

JACQUEMET

Pas possible... Ils n'y sont ni l'un ni l'autre.

JULOT

Ou bien ils seront sortis ensemble.

NARCISSE

Peut-être aussi, se tiennent-ils dans l'arrière salle ?

GUIBOLLARD

Oui plutôt... surtout s'ils sont avec des femmes.

LES UNS, LES AUTRES

Ha ! vous croyez ?...

GUIBOLLARD, avec un sourire entendu

Avec ça... qu'ils ne sont pas coutumiers du fait, l'un et l'autre, et que je ne les ai pas surpris moi-même, une ou deux fois...

LE POPULAIRE

Berlandet, Berlandet, Berlandet !

PÉPINOT, à Cadet qui; de connivence avec quelques voisines compatissantes, lesquelles, lui ont bénévolement ouvert leurs rangs, va pour disparaître d'un pas alerte, dans un des remous de plus en plus compacts de la foule, — l'appréhendant au passage et le morigénant vertement.

Hé ! où vas-tu Cadet ?

CADET, l'oreille basse et tout pantois

Eh ! me mettre aussi en sûreté.

PÉPINOT, le secouant

Tu dis ?...

CADET, mal assuré sur ses jambes et d'une voix inarticulée

Mais ne m'avez-vous pas trouvé un remplaçant.

VOISINS, VOISINES, PASSANTS, avec un emportement farouche

Veux-tu bien retourner à ton poste !

PATOUILLARD, qui a réussi pourtant à se faufiler parmi un groupe; se dressant indigné, de toute sa hauteur; avec un haut-le-corps énergique et d'une voix blanche de colère.

Et plus vite que ça encore.

TARTINOT, le secouant toujours

Que signifie cette désertion ?

(Tous sincères et virulents dans leurs mercuriales ou diatribes).

UN PASSANT

En voilà une poltronnerie !

PÉPINOT

Au moins on prévient les gens quand on s'en va !

CRANSAC

Tu mériterais, ma parole, qu'on te passât par les armes !

VERDURON

A-t-on jamais vu un couard pareil !

PUTOIS

C'est honteux... c'est indigne ce qu'il a fait là !

SALTET

Ça ne peut même pas se qualifier !

BONIFACE

Ah ! on voit bien qu'il n'a jamais fait de campagne...

LOUSTALOT

Sûr que s'il avait comme nous, fait le coup de feu en 70, il se montrerait, à l'heure présente, un peu plus aguerri devant le danger !

VERDURON, avec un geste outrecuidant, qui en dit plus long qu'il ne pense

Oui... et voilà la France d'aujourd'hui!...

LE POPULAIRE, avec une grandiloquence outrée

Si ça ne fait pas pitié!...

CADET, dans un bruit de sanglots

Hé! c'est qu'aussi depuis que je relance la bête, et qu'elle s'obstine à ne point sortir de son trou...

(S'éplorant en silence, il retourne à regret, mais docilement à son poste).

LANTELME

Si votre physique ne lui agrée point.

PHŒBÉ

Oui, si vous lui faites peur.

CRANSAC

Et qu'elle ne veuille point vous voir!

LE POPULAIRE, clamant sans cesse

Berlandet!... Berlandet!... Berlandet!...

TARTINOT, à Cadet

Non, ne châtiez plus la bête, mais tenez votre fourche en arrêt, pour qu'elle s'embroche au passage, au cas où elle sortirait, avant l'apparition de Berlandet.

BÉZUQUET, sortant sur le pas de la porte

Qui appelle au dehors?

VOISINS, VOISINES, PASSANTS, se le signalant les uns les autres

Ah! voici Bézuquet!

BÉZUQUET, médusé de surprise, à la vue de l'inattendu spectacle, qui se déroule devant lui

Qu'est-ce... tiens... mais que signifie?...

VOISINS, VOISINES, PASSANTS

Bézuquet... tu as Berlandet chez toi?...

BÉZUQUET

Oui, mais qu'est-ce qui se passe donc dans le quartier?...

VOISINS, VOISINES, PASSANTS

Plus tard... nous t'expliquerons... Pour l'instant, dis-lui vite de sortir à Berlandet...

LES VOISINES

Oui, allez lui dire que nous avons toutes besoin de lui ici.

LES UNS, LES AUTRES

Et qu'il y a urgence à ce qu'il paraisse au plus tôt.

(Maître Berlandet, paraît à son tour sur le pas de la porte, par derrière Bézuquet qui se jette aussitôt de côté, pour lui livrer passage. Tohu-bohu, boulevari de voix indescriptible à sa sensationnelle apparition.)

LE POPULAIRE, battant des mains et le saluant d'exclamations joyeuses

Ah! le voici Berlandet!

TOUS, l'acclamant, avec des cris d'allégresse

Lui... lui enfin!...

QUELQUES GROUPES de VOISINS et VOISINES

Ah! mon ami, toi seul peux nous sauver!...

QUELQUES BIGOTES, égrenant leur chapelet et psalmodiant tout bas leurs patenôtres

Le Ciel m'a exaucée... il l'a rendu à mes prières...

BERLANDET*, interdit sur le seuil, les joues poudrerizées une serviette à barbe nouée autour du col

Hein... quoi... qu'est-ce que c'est ?

UN GROUPE de VOISINS et VOISINES

Ah! mon frère... mon frère... mon frère !...

UN AUTRE

Ah! Anatole... Anatole... Anatole !...

UN AUTRE

Ah! mon ami... mon ami... mon ami !...

UN AUTRE

Ah! Berlandet... Berlandet... Berlandet !...

---

* Un mâle : grand, fort, bien découplé, un port majestueux, et la prestance altière.

Avec ça, beaucoup de hâblerie et d'outrecuidance, comme tous les cocquebins infatués démesurément de leur personne, et qui se croient sincèrement aimés pour eux-mêmes.

La chevelure en coup de vent, le regard malicieux et fouilleur, la bouche lippue et d'un rouge écarlate, s'arquant sous l'ondulation d'une forte moustache d'un noir d'ébène, belliqueusement effilée aux deux pointes.

Un de ceux-là, qui se vantent à tous propos, de leurs bonnes fortunes présentes ou passées, et qui se targuent à tout venant, de n'avoir jamais de leur vie, donné un sou vaillant à une femme.

Ce qu'ils n'avouent pas, et pour cause, c'est qu'ils ont quelquefois donné plus que l'équivalent, à quelques-uns des potards de la ville... Ça se paie parfois très cher, la faveur d'être aimé pour soi-même.

LES BÉGUINES, les yeux au Ciel, le sourire extasié et se frappant la poitrine, avec une feinte dévotion

Ah! mon sauveur... mon sauveur !... Ah ! oui, c'est Dieu qui l'a guidé sur notre route !... Ah! mon sauveur... mon sauveur!... Oh! oui... c'est notre ange gardien !... Ah! mon sauveur... mon sauveur !...

LE POPULAIRE, à Berlandet, qui s'est machinalement avancé de quelques pas, au milieu de la rue ; lui désignant tous la borne du doigt

Là... là!

BERLANDET, revenant peu à peu de sa stupeur et promenant son regard de part et d'autre de la chaussée

Quoi là?

VOISINS, VOISINES, PASSANTS

Un chien enragé, mon ami, un chien enragé!...

BERLANDET, sans s'émouvoir, avec grand calme, et d'une voix posée

Un chien enragé !...

PUTOIS

Oui là-là... tire-lui vite dessus!...

BERLANDET, investiguant du regard à l'endroit indiqué

Je ne vois pas du tout...

PUTOIS, le doigt tendu

Là... vois!

BERLANDET, ses deux mains en abat-jour

Là?

VOISINS, VOISINES, PASSANTS

Au-devant de Cadet.

BRUNAIS

Dans l'angle même de la borne.

BERLANDET

Ha! oui, je le vois maintenant... Ho! mais il est tout petit... C'est un jeune caniche... Il est à peine gros comme mon poing... Il ne vous aurait point fait grand mal... Enfin puisque tel est votre désir, je vais vous le réduire à l'impuissance (à Bézuquet). Mon Lefaucheux!...

BÉZUQUET

Ha! oui...

BERLANDET

Tu te rappelles où je l'ai posé en entrant?

BÉZUQUET, il va aussitôt pour rentrer chez lui

Oui... oui, derrière le comptoir. (Revenant sur ses pas) Et combien de cartouches?...

BERLANDET

Une seule suffit. (Avec jactance et se posant) Il n'advint jamais que Berlandet se soit armé deux fois pour abattre sa pièce... Soit dit pour ta gouverne!

BÉZUQUET, baissant la tête avec un air penaud

Du 6?

BERLANDET

Non, du 4... et dépêche-toi... Je n'aime pas attendre, moi, lorsque je suis au poste!

BÉZUQUET

Je reviens à l'instant! (Il disparaît à droite.)

LE POPULAIRE

Oui, va vite!

BERLANDET, sa main s'abattant sur l'épaule de Cadet, et d'une voix impérieuse

Qu'est-ce que tu fais là, toi?

CADET, dressant la tête, sans se tourner, la fourche toujours en arrêt

Moi, je tenais la bête en respect.

BERLANDET

Hé! bien décampe... on n'a plus maintenant besoin de toi ici!

CADET, avec une joie débordante

Vrai ça?

BERLANDET, avec hauteur et le toisant

Puisque je suis là, moi...

CADET, il se faufile d'un pas leste entre deux groupes de caillettes

Ah! je ne me le fais pas répéter deux fois...

BÉZUQUET, ressortant de chez lui, le fusil à la main, et courant à Berlandet

Voilà votre Lefaucheux, M. Berlandet, et une cartouche du 4.

BERLANDET

Bien, merci. (A deux agents, lesquels, eux aussi, pris d'une folle couardise, se sont prestement mis en sûreté, l'un au faite d'un reverbère, l'autre dans un tilbury, qu'il a fait arrêter, et où il a pris place avec quelques voisins et voisines.) Vite, faites rentrer les femmes, vous autres....

LES VOISINES, récriminant

Mais pourquoi ?

BERLANDET, galamment, mais avec une froideur manifeste

Vous ne craignez pas que le coup de feu vous incommode ?...

LES VOISINES

Oh ! nous savons ce que c'est... Nous en avons bien vu d'autres !...

BERLANDET, chargeant aussitôt son arme. Mouvement accusé de frayeur et de recul, chez quelques voisines, qui, par suite du jeu inconscient de Berlandet, voient à certains moments, le canon de son fusil, se diriger maléfiquement vers elles.

Si vous êtes à l'épreuve... je ne demande pas mieux, moi... Je réclamerai seulement de vous quelques secondes d'un absolu silence... (Comme elles n'obtempèrent pas aussitôt

à son injonction.) Mieux vaudrait plutôt l'exiger d'un monceau de bûches ! (Aux agents, d'une voix impérative.) Faites faire silence, je vous prie !

LES AGENTS

Silence les femmes... Silence on vous dit !

MARGOT, à Phœbé, désignant Berlandet

Tu n'en ferais pas un caprice ?

PHŒBÉ

Si, et toi ?

MARGOT

Je ne dis pas non.

Mme VERDURON

Cristi, le bel homme !

Mme PICHARD, à Mme Verduron

Est-y campé, hein ?

VICTOIRE, à Mme PÉPINOT

Oh !... lui fait pas peur le danger à lui.

Mme PÉPINOT

En a vu d'autres aussi.

SUZON

Il a retroussé ses manches...

Mme VERDURON

I s'va déshabiller tout à l'heure.

Mlle CRESPIN

Ho ! qu'il est joliment fait de sa personne !

SUZON

... Vous a une jambe cambrée...

PHŒBÉ

Et ce torse... hein... est-y moulé ?...

Mme BLANDMINET

Allez i doit bellement tenir sa place au lit !

MARGOT

... L'a même une stature comme on voit rarement.

TOINETTE, à Mme Pichard

Oh ! oui... l'a dû faire un bien beau cuirassier.

Mme PICHARD

Si vous l'aviez vu l'an passé, sanglé dans son uniforme...

Mme BASSINET

L'était irrésistible.

VICTOIRE

L'attirait tous les regards !

Mme BLANDMINET

Aussi le général l'avait-il pris auprès de lui comme ordonnance.

SUZON

Ah ! oui, il en a fait tourner des têtes dans la ville, celui-là.

Mme PÉPINOT

Et à Lyon... Quand i l'y faisait son service.

VICTOIRE

L'était l'amant de cœur d'une cocotte.

Mme PÉPINOT

L'a été même de plusieurs... l'a été d'abord d'une chanteuse du Casino... puis d'une danseuse du Théâtre.

Mme PICHARD

... Puis encore d'une fille de chambre...

Mme PÉPINOT

Ensuite de la nourrice du petit du général, même qu'il l'a rendue mère, et qu'ça profité ensuite à celle-ci, pour nourrir le second petit du général.

VICTOIRE

L'a été aussi d'une femme mariée, dont le mari était mercier en gros...

Mme PÉPINOT

De la maîtresse de l'adjoint au maire...

VICTOIRE

De la femme d'un député...

Mme BLANDMINET

L'a même été de la générale...

Mme PICHARD

Oui ça, il nous l'a dit.

Mme PÉPINOT

Mais il ne nous l'a jamais assuré.

VICTOIRE, avec une pointe de moquerie

Il n'aurait pas voulu pourtant des faveurs d'une vieille!...

Mme BLANDMINET, se récriant

L'était pas si âgée que ça...

Mme PICHARD, avec dérision

Tu trouves toi qu'à soixante et quinze ans...

PHŒBÉ, avec un rire mutin

Hé! des fois... par simple curiosité...

Mme PÉPINOT

N'empêche qu'elle le poursuivait journellement de ses assuidités amoureuses.

Mme PICHARD

Mais que lui se refusait obstinément à l'approcher.

Mme PÉPINOT

Qu'elle eût un jour pour lui une prise de bec avec la nourrice de son petit...

VICTOIRE

Qu'elles se crêpèrent toutes les deux proprement le chignon...

Mme PÉPINOT

Que l'un des deux, dans la lutte, volât par la fenêtre...

Mme PICHARD

Et qu'il fût le soir même rapporté à la générale...

Mme PÉPINOT

Qui le reconnût parfaitement pour le sien.

BERLANDET, qui, avec une impudeur superbe, a mis ses deux énormes bras à nu, faisant ainsi valoir la grosseur démesurée de ses biceps, qu'il fait intentionnellement saillir ; d'une voix brève et lassée.

Silence les femmes !

LES AGENTS

Silence les femmes !

VOISINS et PASSANTS

Silence on vous dit !

BERLANDET, épaulant son arme, à mi-voix

Bougez pas !

LE POPULAIRE, à demi-voix

Bougeons pas ! (Silence solennel, puis détonation d'arme à feu).

TOUS, avec un cri d'effroi

Ah !

QUELQUES VOISINS et VOISINES, s'hallucinant

L'est pas mort !

BERLANDET, avec un geste péremptoire

Il doit l'être !

QUELQUES AUTRES VOISINS, des plus rapprochés de la borne

Si, si, l'est mort...

VOISINS et AGENTS, avec méfiance

L'est mort ?

QUELQUES VOISINS, qui ont déjà approché de l'antre de la bête

Oui... oui, l'est mort.

QUELQUES VOISINES, incrédules

Bien vrai au moins.

LES DEUX AGENTS, aux voisins, posant comme à regret, le pied à terre

Pas de blague, hein !

LES VOISINS, outrés à la fin de leur pagnoterie ridicule

Hé! venez-y voir vous-mêmes, après tout!...

NARCISSE, exhibant l'animal, accroché aux dents de la fourche, qu'il tient au bout des doigts

Tenez, voilà pour calmer toutes vos craintes!

LE POPULAIRE, bouche bée et d'une voix admirative

Ho!...

QUELQUES VOISINS, avec un semblant de commisération

Pauvre bête, va. .

(Sur la certitude qu'ils ne courent plus aucun risque, les voisines et les deux agents descendent rapidement en scène, et s'en viennent congratuler chaleureusement Berlandet).

LE POPULAIRE, avec enthousiasme et l'acclamant

Bravo... vivat!...

MARGOT, s'approchant de Berlandet, qui la crosse de son fusil posée à terre, s'avère par affectation, les yeux perdus dans le vague, le menton dans sa main et le coude mollement étayé sur le canon de son arme. Délibérement et sans attendre qu'il l'y autorise.

Permettez que je vous embrasse!

BERLANDET, comme s'il s'évadait d'une rêverie, d'un air détaché, accédant à son désir et lui tendant la joue

Oh! oui, je le peux bien... surtout si c'est là vous être agréable...

MARGOT, elle lui glisse subrepticement une clé dans la main. A mi-voix et comme elle lui pose chastement ses lèvres sur le front

Prenez ceci... la clé de mon appartement... ce soir... dix heures... Vous y viendrez?

BERLANDET, condescendant, mais avec une moue dédaigneuse

Mais pourquoi pas!...

PHŒBÉ, s'approchant à son tour de Berlandet; cavalièrement

Vous permettez? (Et comme sa compagne, sans attendre son acquiescement, elle lui accolle deux retentissants baisers sur les joues; puis, lui glissant furtivement un trousseau de clés dans la main, mystérieusement à l'oreille.) Cachez ceci... ce soir... onze heures... rue de la Maison-Neuve...

BERLANDET, même jeu que précédemment

Comptez sur moi!

LE POPULAIRE, exultant d'une ivresse indicible

Bravo, vivat, bravo...

(Mouvements désordonnés de la foule, qui en remous de plus en plus compacts, s'abat maintenant, de toutes parts, sur la poitrine de l'infatué cocquebin).

BERLANDET, le menton dans sa main, le coude toujours paresseusement étayé sur le canon de son arme à feu; conservant son calme imperturbable, son sourire énigmatique et les laissant tous dédaigneusement approcher. Par simple courtoisie envers les dames, mais sans mimique, ni chaleur émotive

Merci, mes amies, merci...

Mme PICHARD, parvenant jusqu'auprès de lui, elle le gratifie d'une ardente accolade, et lui mettant en catimini dans la main, une clé qu'elle a soutirée de son corsage, lui chevrotte confidentiellement à l'oreille

Mon mari est en voyage... ce soir onze heures... je vous attends...

BERLANDET, excédé à la fin, mais n'en adhérant pas moins à son caprice

Si tel est votre désir...

LE POPULAIRE, dont l'allégresse et l'enthousiasme délirant vont s'exultant outre mesure

Bravo, vivat, bravo... bravo!...

Mme BLANDMINET, atteignant jusqu'à Berlandet et lui jetant ses deux bras, en collier, autour du col

M. Berlandet, M. Berlandet... vous permettez, n'est-ce pas... en qualité de voisine... Dieu que c'est bon! (lui glissant à demi-voix, à l'oreille.) Ce soir... onze heures...

BERLANDET, outré et se rebecquant

Ah! non, par exemple, merci bien...

Mme BLANDMINET, sans se déconcerter

Alors pour quand?...

BERLANDET, éludant la demande

Pour plus tard... pour beaucoup plus tard... Dès qu'il me sera loisible... Je vous préviendrai, d'ailleurs, en temps opportun. (En aparté.) Ribaude, va!...

Mme BLANDMINET, avec stoïcisme et sans sourciller

Soit... j'attendrai!...

VOISINS, VOISINES, PASSANTS, clamant à tue-tête, dans un ferrago indescriptible

Bravo... vivat... bravo... bravo !...

QUELQUES VOISINS et VOISINES, émettant une idée

... Faut de la musique.

TOUS, criant, gesticulant et agitant en l'air leurs chapeaux

... Musique... musique !...

(Les trois instrumentistes du quartier : Julot, Putois et Couillas, sur la sollicitation des uns et des autres, se sont retirés précipitamment chez eux. Ils réapparaissent bientôt, munis tous les trois, de divers instruments à musique : Julot, d'une petite flûte ; Putois, d'une trompe de chasse ; Couillas, d'une grosse caisse, appendue à sa ceinture, par une large courroie.

VOISINS, VOISINES, PASSANTS, acclamant l'arrivée des musiciens

Bravo Putois, bravo .. bravo Julot, bravo... bravo Couillas, bravo... bravo !...

(Pendant ce qui précède, Bézuquet a dénoué et enlevé la serviette à barbe, de l'entour du col de Berlandet. Mmes Blandminet et Pichard, aident à lui passer complaisamment les manches de son habit; Phœbé et Margot, époudrent avec minutie, de leur fin mouchoir, la mince couche de poudre de riz, qui lui affleurait encore au bas des joues).

LE POPULAIRE

Bravo... vivat... vivat Berlandet... Enlevez-le... enlevons-le !... (Ce disant, Lantelme et Cransac l'appréhendent à plein corps, et le campent solidement sur leurs épaules.) Bravo Lantelme... bravo Cransac... bravo... bravo... !

BERLANDET, qui a laissé son flingot entre les mains de Bézuquet ; se déridant enfin, avec une pointe d'orgueil et de satisfaction non dissimulées

Quoique ça... je ne méritais pas tant !...

VOISINS, VOISINES, PASSANTS, criant, vociférant à qui mieux mieux

Bravo... vivat Berlandet !... musique... musique !... la Marseillaise !... le Père la Victoire !... le Chant du Départ !... la Boiteuse !... En revenant de la Revue !... la Marseillaise... la Marseillaise !...

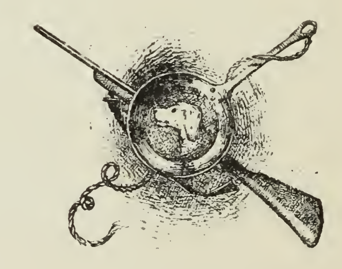
TOUS, glapissant à l'unisson

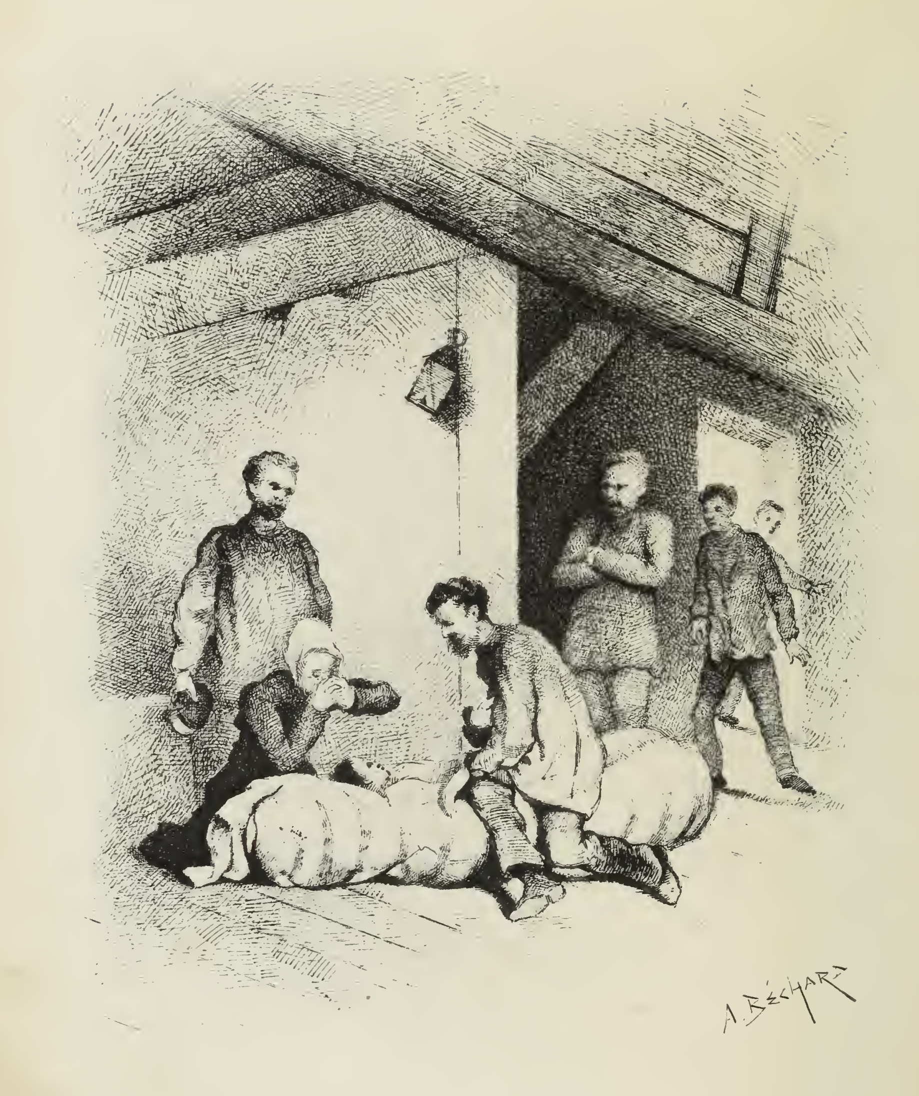
La Marseillaise... la Marseillaise !...

Les trois réputés solistes enflant démesurément leurs joues, attaquent l'un après l'autre, avec une gesticulation outrée, les premiers rhythmes du Chant National.

(Voisins, voisines, passants, escortés des deux agents, remontent ensuite avec tumulte et processionnellement, vers la Grand'Place. Narcisse et Bézuquet, porteurs : l'un de la fourche, l'autre du fusil du Nemrod, ouvrent solennellement la marche. Suivent avec entrain, les trois concertistes, s'époumonnant en conscience et qui font rage avec leurs instruments. Défilent ensuite les deux agents, à peine remis de leur frayeur et mal assurés encore sur leurs jambes. Puis, peu après, amblant à pas mesurés, " la pièce à sensation ", le héros du quartier, juché en grande pompe sur les épaules de ses admirateurs. Enfin, à une distance respectueuse, et clôturant dignement le cortège, le populaire assemblé, marchant par petits groupes, et braillant à pleine voix la Marseillaise.

RIDEAU





LA GLYPTO, 97, rue Oberkampf, Paris.

SUR LE PAVÉ

PERSONNAGES

PLANTIER, manouvrier, 51 ans *(l'âge où l'on vit du passé).*

BUISSEVRON, commis-voyageur, 43 ans.

HENRI, manœuvre, 19 ans *(l'âge où l'on vit de l'avenir).*

GEORGES SERVAN, étudiant en droit, 28 ans *(l'âge des folies et des longues étreintes).*

CROUZET, tourneur, 72 ans *(l'âge des manies et des mols relâchements).*

BLAITEAU, 33 ans,
MUNIÉ, 27 ans,
BERTIN, 31 ans,
BLAVET, 36 ans,
CABISSOL, 47 ans,
} manouvriers.

UN RAMASSEUR de bouts de cigares *(On ne sait pas son âge, son père ayant jugé prudent de ne point lui donner d'état-civil).*

BARBEROT, épicier, 54 ans.

LE PÈRE MATHIEU, dit MATHUSALEM, 95 ans *(l'âge qui retombe inéluctablement à l'enfance; où l'on épèle tous ses mots, où l'on ne compte plus que sur ses doigts).*

MONTVOISIN, liquoriste, 43 ans.

PINOLA, tapissier, 29 ans.

MABOUL, scieur de long, 57 ans.

DUPANLOUP, boulanger, 35 ans.

JULOT, garçon pâtissier, 18 ans.

UN ATHÉE.

Le Docteur BERTHEZENNE, 55 ans *(l'âge où l'on a fini son tour de roue).*

ANDRÉ, frère d'Henri, 15 ans *(l'âge où l'on ne vit que pour soi-même).*

GEORGES, frère d'Henri, 12 ans.

Mmes PLANTIER, journalière, 49 ans.

PERONNEL, concierge, 67 ans *(l'âge où l'on ne frise plus).*

BARBEROT, épicière, 51 ans.

BLEMONT, bourgeoise, 30 ans *(l'âge de leur première crise de nerfs à sensation).*

BLANCOU, bouchère, 36 ans.

ROUQUETTY, bourgeoise, 45 ans *(l'âge où leurs attaques de nerfs se répètent un peu plus souvent).*

Mlles VICTOIRE, fille de service, 23 ans.

GERMAINE, 16 ans,
DELPHINE, 22 ans,
COLETTE, 18 ans, } ouvrières modistes.

CLAIRE, 21 ans, ouvrière modiste *(l'âge où on leur dit : « Je t'aime », ou : « A toi pour la vie ».*

ANASTHASIE, vieille fille, de 43 à 59 ans *(l'âge où on leur dit tout crûment « tourne toi » ou « je dors »*

Un Agent, Deux Porteurs, Voisins, Voisines, Passants.

SUR LE PAVÉ

Pour Camille de Sainte-Croix

Une rue dans les bas quartiers d'une petite ville du Midi.

A droite, 1er plan, un salon de coiffure; 2e, une boutique d'épicier; 3e, une bâtisse en construction enclose d'une haute palissade. A gauche, 1er plan, une petite porte basse donnant entrée sur un couloir; 2e, une maison bourgeoise avec perron et marquise ajourée; 3e, un café-buvette, sur le devant duquel, sont rangées quelques tables et chaises. Au fond, se profilant sur la droite, une échappée de place circulaire, parsemée de quelques arbustes et bancs de bois.

Quelques consommateurs sont assis devant les tables de la terrasse du café, et boivent, discutent, paressent, ou lisent des journaux. Claire, Germaine, Colette, Delphine, ouvrières modistes, debout sur le pas de la petite porte, à gauche, rient, musent, jacassent, baguenaudent, à qui mieux mieux. Claire et Colette, formant un groupe distinct, se récréent à lire un petit bleu, qui a été remis à l'une d'elles. Delphine fleurette un moment en silence avec Julot, un garçon pâtissier qui lui déverse dans ses poches, à la dérobée, le contenu des siennes, bourrées de friandises. Germaine, elle, a été emplir un petit carafon d'eau à la fontaine, et elle verse maintenant à boire à ses compagnes, dans une tasse à café, qui leur sert indifféremment de verre à toutes.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAIRE, GERMAINE, COLETTE, DELPHINE, JULOT, BUISSEVRON, CONSOMMATEURS, VOISINS, VOISINES, PASSANTS

CLAIRE, à Colette, lui terminant la lecture de la missive

« Ce soir, à la sortie, entre huit et neuf... Dans l'attente, agréez l'hommage d'une affection que je vous jure éter-

nelle... à toi de cœur et pour la vie! » (parlé) A toi... Il me tutoie déjà...

COLETTE, doctement

Il a mis ce mot à toi comme s'il ne s'était pas relu... Il a cru qu'en t'écrivant ce mot ainsi, il te simulerait une passion qui ne se raisonnait déjà plus!

CLAIRE

... « A toi de cœur et pour la vie... Marcel Hubert. » (Cherchant dans ses souvenirs.) Marcel Hubert... Connais pas... connais peut-être de vue...

COLETTE

Je crois connaître, moi. Ça ne serait pas ce bahutcien qui nous a relancées l'autre jour jusqu'ici?

CLAIRE

Un bahutcien... me souviens pas!...

(A ce moment, Henri, un manœuvre connu des bachelettes, s'en vient s'asseoir à une table de la terrasse du café).

SCÈNE II

LES MÊMES, plus HENRI

HENRI*, aux ouvrières, leur faisant à toutes indistinctement, des signes d'amitié avec la main

Véne beoure ma rancelle (1).

LES OUVRIÈRES avec un sourire d'intelligence

Bonjour... bonjour !...

COLETTE, papottant avec Claire

Il sortait du collège quand nous l'avons rencontré.

CLAIRE

Quand ça ?...

COLETTE

Avant-hier au soir, à six heures... Tu ne te rappelles pas que nous sommes allées rendre de l'ouvrage ensemble.

CLAIRE

Ah ! si ! je me souviens en effet... oui, qu'il me dit tout

---

* Un doux et un modeste, une nature d'élite, mais une intelligence moyenne et une instruction moins que sommaire.

A l'heure d'aujourd'hui, ceci n'en déplaise à quelques-uns, est déjà un garant, sinon le plus précieux des témoignages de l'honorabilité d'un homme.

(1) Sorte de patois usité dans le Bas-Languedoc : « Je viens boire mon verre. »

bas comme il passait près de moi : « Oh ! les doux jolis yeux bleus », ceci s'adressait à moi, sans doute...

COLETTE, piquée

Faut croire !...

CLAIRE

A notre retour, nous le vîmes avec quelques amis, assis devant une table, sur la terrasse du café de Paris...

COLETTE

Oui, ils y prenaient l'absinthe.

CLAIRE

Lui, fumait un gros cigare...

COLETTE

Un cigare ou une cigarette ?

CLAIRE

Un cigare, je te dis... Il en avait même un paquet posé devant lui sur la table...

COLETTE

Tu crois qu'il nous aura vues à notre retour ?

CLAIRE, avec véhémence

Mais oui, il nous a vues... il nous a même saluées... Ses amis aussi ont salué... ils se sont même tous levés pour ôter leur chapeau...

COLETTE, se remémorant le fait

Ha! oui!... je ne me remettais pas sur le moment!

CLAIRE, exultant

N'est-ce pas qu'il a du chic, mon Marcel?

COLETTE, du bout des lèvres

Euh! tu sais! on ne peut rien certifier à première vue... quand je l'aurai un peu plus souvent approché... je pourrai peut-être te donner mon appréciation à ce sujet...

CLAIRE

Entre nous, je le crois d'excellente condition ce jeune homme!...

COLETTE

Ça oui!... Il ne se passe pas deux jours sans qu'il n'étrenne un nouveau complet...

CLAIRE

Tu as vu l'épingle qu'il portait à sa cravate?

COLETTE

Ah! non! je n'ai pas encore remarqué!

CLAIRE

Tu verras ce soir si tu m'accompagnes... C'est un diamant, ma chère...

COLETTE, plaisantant

Tu as déjà eu tout le temps d'examiner ça?

CLAIRE, expansive

Oh! moi, je détaille vite! Et ce n'est pas du faux ni de l'imitation, je t'assure... Ça vous jette bien un trop vif éclat au passage...

COLETTE, avec un rire espiègle

C'est donc le diamant qui t'a tapé dans l'œil!

JULOT, écrasant sous son pied quelque chose dans le ruisseau; avec une exclamation de surprise et de dégoût

Ah!

LES OUVRIÈRES, cherchant à voir sous son talon

Qu'est-ce que c'est?

JULOT

Un rat!

LES OUVRIÈRES, serrant toutes leurs jupes, avec des cris effarouchés

Un rat!... un rat!...

GERMAINE, appendue au col du jeune homme

Où est-y passé?... Savez-pas?

DELPHINE

Vous l'avez encore sous votre talon?...

JULOT, avec un gros rire benêt

Non y l'est caché sous cette grosse pierre que vous voyez là...

GERMAINE, remettant pied à terre

Ah! vous l'avez écrabouillé! (S'approchant toutes de Julot qui a soulevé la pierre.) Ah! la vilaine bestiole!

COLETTE

Ça lui apprendra aussi à courir les rues!

CLAIRE, se penchant pour la mieux voir

Dommage! elle était si mignonne...

JULOT

C'est une péquite souris!

TOUTES

Ce n'est donc pas un rat?

JULOT

Non... non... c'est une péquite... Attendez que je m'assure de plus près... Oui... oui... c'est une péquite souris... Alle n'a point de barbe...

GERMAINE, avec regret

Alors vous n'auriez pas dû la tuer...

COLETTE, avec reproche

Oui, vous auriez dû la laisser vivre.

CLAIRE

Un être si inoffensif...

DELPHINE

Qui était peut-être en quête de nourriture pour les siens...

GERMAINE

Pour sortir avec le jour il fallait bien qu'elle y fût poussée par la nécessité.

COLETTE, la larme à l'œil

Pauvre chérie, va!

DELPHINE, avec une émotion contenue

Dire que si ce n'était pas Julot, elle vivrait encore!

CLAIRE, d'une voix mouillée

C'est égal, elle a bien dû souffrir, la pauvrette, quand vous lui avez marché sur le corps... méchant, va!

COLETTE, GERMAINE, DELPHINE

Hou le vilain! (vitupérant son acte, elles le prennent toutes à parti, et l'admonestent vertement. Lui, penaud, l'oreille basse, demeure bouche bée et sans mot dire).

HENRI, debout devant son verre vide, tournant et retournant désespérément le fond de ses poches

Aï oublida mi dous soou... Poude pas paga ma rancelle... Eh ben siei pas ùn bédigas... Et coumén mé voou arandja... Poude pas m'én ana comme aco... Se fooï pas aco... Mé fooï paga... Voule pas dèmenda dé la mounédo à mon païre qué mé foutrié ùn carpan. (Se prenant la tête dans ses deux mains.) *Malurous qué siei... M'arrivo toudjours quicou à yiou... Vooï li déménda à ma vésine... Mé li prestaraï ben saïque !* (Allant à Germaine et sans embages, cordialement) *Pardou madoumiselle Germaine!... mé couneisses ben... restan touti dos din lou même oustaou... Poudés mè presta dous soou* (1).

GERMAINE

Comment donc, Monsieur Henri, mais avec grand plaisir.

HENRI

Poude pas paga ma rancelle... Aï oublida dé mestre mi dous soou din mou moutcheyre (A Delphine qui lui glisse quelques friandises dans la main.) *Dé qués aco?... Ho es di dradjeys !* (2) (Il s'en met plein la bouche).

(1) J'ai oublié mes deux sous je ne peux pas payer mon verre. Eh bien je ne suis pas un imbécile et comment me vais-je arranger... Je ne peux pas m'en aller comme ça... Ça ne se fait pas cela. Il me faut payer, je ne veux pas demander de la monnaie à mon père qu'il m'administrerait une taloche. Malheureux que je suis. Il m'arrive toujours quelque chose à moi. Je vais les demander à ma voisine. Elle me les prêtera bien! « Pardon mademoiselle Germaine. Vous me connaissez bien... Nous restons tous les deux dans la même maison. Pouvez-vous me prêter deux sous ? »

(2) Je ne peux pas payer mon verre. J'ai oublié de mettre mes deux sous dans mon mouchoir. Qu'est-cela... Ho c'est des dragées.

GERMAINE, lui remettant la somme demandée

Il ne vous en faut pas davantage ?

HENRI

Nanni... nanni, es sufisén aco... vou li réndraï déman din la journade (1).

GERMAINE

Quand vous voudrez !

HENRI, appelant le garçon qui sert une consommation sur la terrasse

Garçon, payez-vous... la rancelle qu'alle est là-bas... (Il la lui désigne du doigt).

LE GARÇON

Bien, monsieur ! (Il se paie et rentre aussitôt).

HENRI, à Germaine

Vou rémerci au maou madoumiselle Germaine et pardou dé la péno (2).

DELPHINE

Eh bien ! et moi, on ne me remercie pas !

HENRI

Dé qué vou deuve quicou a vous. Ha ouï, ouï... qué siei bedigas... es vraï qué m'aves paga di dradjées. Voulés qué vou poutoune per

(1) Non... non c'est suffisant cela. Je vous les rendrai demain dans la journée.

(2) Je vous remercie au moins mademoiselle Germaine et pardon de la peine.

aco... Aïmeraï dé vou poutouna... Sé voulès... yiou siei décida... Crésès qué fariei quaouqui bestizes... sé pouriei ben... Répoudé jamaï dé yiou... Ho! quanti pouli yeuls blu... Ounte li avès déroba?... Couquino lou saves ben... Digas qu'es pas vraï... Et quanti péou!... Sou coulou dé la gneuch... Sou touti lou vo peou... Vé acô... vé (1)...

(Sans attendre son acquiescement, il va pour lui soupeser le corsage).

DELPHINE, sans trop se rebecquer, avec un éclat de rire, lui abattant les mains

Hé, là!...

(Les autres rient et jacassent de la déconvenue de Julot, autant que des réflexions plus ou moins saugrenues du jeune homme).

HENRI, montrant du doigt

Mâtin sies fournide... trèmblote aco... Vésés danso la valse... mé dono caoü aco... (Brusquement.) *Lou patroun qué mé serque i laval... laïssé me m'en ana... Alor es énténdu, madoumiselle Germaine... Vou rendraï vo dous sooû déman din la djournade... mé creisés dé counscienco... Sé voulès qué vou signa ùn bou dé*

(1) De quoi je vous dois quelque chose à vous? Ha oui... que je suis bêta. C'est vrai que vous m'avez offert des dragées. Voulez-vous que je vous embrasse pour cela... J'aimerai de vous embrasser... Si vous l'acceptez... moi je suis décidé. Vous croyez que je ferai quelques bêtises... Il se pourrait bien... Je ne réponds jamais de moi. Ho que voila de jolis yeux bleus... Où donc les avez-vous dérobés?... Coquine... Vous le savez bien... Dites donc que ce n'est pas vrai... Et ces cheveux... Ils sont couleur de la nuit. Ils sont tous longs vos cheveux... Voyez ça... voyez!

papié... yiou aï ìn créyou... sé avès ìn bou dé journal... vou faraï ìn pitiot papié (1)?...

GERMAINE, riant

Non, non, pas besoin!

HENRI

Hé... hé!... saven pas... poude trepassa din la journade... Seraï pas lou premié... Eses di caoïises qué sé vesou touti li jours... surtout din noste mestié... Ho!... mé sono i laval... m'èn vooü vite... Adoussias midoumiselles (2)!...

LES OUVRIÈRES

Au revoir!... Au revoir!...

(Il remonte vers la droite et disparaît vivement par une ouverture pratiquée sur le milieu de la palissade).

SCÈNE III

LES MÊMES, moins HENRI

BUISSEVRON, assis à une table sur la terrasse du café. — Anonnant la lecture d'un journal de la localité

« La politique extérieure... Causerie parlementaire...

(1) Mâtin vous êtes fournie... Et ça remue... Voyez-donc on dirait qu'ils dansent la valse... Ça me donne chaud ce que je vois là... Le patron qui me cherche là-bas... laissez-moi m'en aller... Alors c'est entendu mademoiselle Germaine... je vous rendrai vos deux sous demain dans la journée... Vous me croyez de conscience... Si vous voulez que je vous signe un bout de papier... Moi j'ai un crayon... Si vous avez un bout de journal je vous ferai un petit papier?...

(2) Euh... euh... nous ne savons pas... Je peux trépasser dans la journée... Je ne serai pas le premier... Ce sont des choses qui se voient tous les jours... surtout dans notre métier... Ho on m'appelle là-bas, je m'en vais vite... Au revoir mesdemoiselles...

« Les on-dit... Courrier de la mode... Spectacles et con-
« certs... (S'intéressant à un entrefilet). « M. Bontemps, ministre « de la Justice, ainsi que M. et Mme Guillot assistaient « vendredi dernier à la représentation d'Yvette Guilbert au « concert de l'Horloge... à plusieurs reprises, ils ont donné « le signal des applaudissements. » (Parlé.) Et puis on demandera à quoi s'occupent nos gouvernants? Vous font la claque dans les théâtres, quand ils ne la font pas à la Chambre... (Lisant.) « Au soudan... Alliance Franco-Russe... « Chronique régionale... Découverte archéologique. »

SCÈNE IV

LES MÊMES, plus UN RAMASSEUR DE BOUTS DE CIGARES

UN GAVROCHE, qui déambule depuis un moment, de côté et d'autre de la rue, profite de l'instant que Buissevron est seul attablé à la terrasse du café, pour s'approcher à pas de loup de lui et lui bambonner d'une voix de rogomme à l'oreille.

M'offrez vot' bout d'cigare, M'sieu? (Comme celui-ci paraît ne point l'entendre, plongé qu'il est tout entier dans la lecture de son journal; le tirant par la basque de son habit, craintivement et à mi-voix.) M'offrez vot' mégot, M'sieu?...

BUISSEVRON, il se tourne et salue gravement sans se lever; très sérieux

Pardon, monsieur, à qui ai-je l'honneur?...

LE GAVROCHE, l'œil aux aguets, et révérencieusement

C'est moi m'sieu que j'ramasse les mégots?

BUISSEVRON, avec intérêt et courtoisie

Ha!... c'est vous, m'sieur, qui ramassez les bouts de cigares ?...

LE GAVROCHE, avec un sourire béat

Oui, m'sieu!

BUISSEVRON, avec civilité

Enchanté, monsieur !

LE GAVROCHE, réitérant sa demande

M'offrez vot'résidu, m'sieu?

BUISSEVRON

Ha! vous désirez?...

LE GAVROCHE, les mains jointes et la bouche en cœur

Vous en prie, m'sieu!

UNE VOIX à gauche

Hé bien! mesdemoiselles! il me semble qu'il est l'heure!

LES OUVRIÈRES, qui s'attardaient encore à papotter sur le pas de la porte, s'engouffrant toutes avec précipitation dans le couloir

Madame ! madame!...

(Esseulé, Julot se retire lentement et comme à regret par un tournant de rue, à gauche).

SCÈNE V

LES MÊMES, moins DELPHINE, CLAIRE, COLETTE, GERMAINE, JULOT

BUISSEVRON, il cherche dans sa poche, en retire un étui à cigares; le présentant tout ouvert au gavroche, aimablement, et du ton le plus naturel

Prenez!

LE GAVROCHE, médusé de surprise

J'ne sais si j'dois...

BUISSEVRON

Prenez, vous dis-je... un cigare... c'est séyant dans toutes les bouches.

LE GAVROCHE, sincère

J'préférerai plutôt l'mégot!

BUISSEVRON

Vous aurez l'un et l'autre. Acceptez donc!

LE GAVROCHE

Oh! je veux ben moi... surtout si c'est là vous être agréable... D'cigares de trois ronds, jamais j'n'oserai m'mettre ça dans l'bec... I s'gauseraient ben d'moi les copains.

BUISSEVRON, riant

Tu leur en offriras!... Ils t'encenseront!...

LE GAVROCHE

Combien que j'en dois prendre, bourgeois?

BUISSEVRON

J'en réfère à ta conscience!

LE GAVROCHE

Oh! alors, du moment que m'sieu en réfère à ma conscience... alors j'en prends... j'en prends qu'un!...

BUISSEVRON

Et les copains, on les oublie donc?...

LE GAVROCHE

Leur donnerai mon mégot. J'peux ben ça pour eux, dis, bourgeois. (Il choisit un cigare et rend l'étui à Buissevron qui le remet simplement dans sa poche). M'ci ben!... (Il cherche au fond des siennes, et n'y trouvant point d'allumettes, témoigne son désappointement par une mimique expressive, qui n'échappe pas à Buissevron).

BUISSEVRON, lui tendant sa boite

Allumez-vous!

LE GAVROCHE, le remerciant d'un sourire

Sauf vot' respect! (Il enflamme une allumette en la frottant contre son talon. Remettant la boite à Buissevron.) M'ci ben, m'sieur.

BUISSEVRON, se rencoignant sur sa chaise et reprenant son journal en mains

Pas de quoi, mon ami!

LE GAVROCHE, avec effusion, quoique avec une déférence marquée

Vous êtes un vrai bon zigue, vous... j'vous revaudrai ça à l'occasion...

BUISSEVRON, avec surprise

Quand et comment ça?

LE GAVROCHE, à quelques pas de lui, sillant les paupières avec un sourire énigmatique

J'ne peux pas vous dire... j'n'en sais rien moi-même, mais qui vivra verra!... (Tout à coup, se frappant le front.) Ha!... et mon mégot!... Ho!... vous dérangez pas... j'le prendrai ben tout seul! (En disant ce qui précède, il se rapproche incontinent de Buissevron, et avant que celui-ci ait prévenu son mouvement, il lui enlève prestement des doigts son bout de cigare, et détale ensuite à toutes jambes dans la direction de la Grand'Place en proférant ce qui suit:) M'ci ben, m'sieu!...

BUISSEVRON, sans se déconcerter, ni paraître le moins du monde vexé, tirant un cigare de son étui et l'allumant, du ton le plus courtois, comme le plus posé

Il n'y a vraiment pas de quoi, mon ami!

LE GARÇON, outré de la foucade du Gavroche, lui donnant activement la chasse et lui fustigeant le bas des reins du revers de sa serviette

Vaurien!... Gueusard!...

LE GAVROCHE*, haltant tout à coup, se retourne et met brusquement son poing sous le nez du garçon ébahi, avec une crispation farouche de ses traits, lui jiclant à la face

Hi! rouscaille!... (Et avant que ce dernier soit revenu de sa surprise, il s'ensauve et disparaît rapidement par un tournant de rue, à droite).

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins LE RAMASSEUR de bouts de cigares

BUISSEVRON, au garçon qui va de rechef pour se jeter à la poursuite du Gavroche

Garçon, laissez aller monsieur!

---

* Un inclassé, un sans logis, un galvaudeux, un inconscient, un parasite, un besogneux ridicule : paria à jamais honni d'une société qui les enfante pour le plaisir et les rejette ensuite dans la douleur, qui les flagorne et qui les tue; un déshérité de la vie, un déséquilibré par la souffrance. De ceux, dont on redoute la promiscuité, que l'on montre du doigt en riant, et que l'on emmure et détient sévèrement, dans les bas-fonds de la société; de ceux-là, qui sont dénués de toute ressource et de toute affection, dont on peut dire sciemment qu'ils sont un peu les fils de tel et tel; un de ceux-là, que n'a pas visité les honneurs, que n'a point courtisé la fortune, qui n'ont guère connu de la vie, que les affres des travaux stériles et des luttes poignantes, que les déboires et la misère, et qui n'ont jamais su ce que c'était que la quiétude d'un jour de bonheur; de ceux, qui n'auront point de tombe pour y dormir leur dernier sommeil, pas même une croix de bois fichée en terre, pour indiquer au passant le coin sordide où ils reposeront; de ceux, que l'on jette dans une fosse et que l'on recouvre ensuite d'un peu de terre; de ceux, que morcellera toujours la froidure, que la fortune trouvera toujours sur son chemin à quémander honteusement leur subsistance; de ceux, enfin, qui souffriront horriblement jusqu'à l'extinction de leur misérable vie, des transes prégnantes de la faim; et qui, tirés du néant retourneront au néant, où ils auraient bien pu rester, cela soit dit sans offenser leurs pères et mère, ni même incriminer en rien la Providence, qui préside là-haut stoïquement, à la perpétration flagrante de tant d'iniquités en ce bas monde...

... Si ça trucide, un soir, dans une rue déserte, et à la faveur d'une nuit obscure, à la sortie du cercle : un quidam quelconque, à l'apparence cossue, qui, douillettement emmitouflé dans une épaisse fourrure, un cigare au bec et les mains dans les poches, s'en regagnait paisiblement son domicile; d'aucuns ne voudront voir simplement là qu'un crime abominable, d'autres et des plus avisés y verront aussi... la revanche du fils à papa.

LE GARÇON, se récriant

Mais il m'a manqué de respect !

BUISSEVRON, craignant qu'il ne lui échappe; calme, sans hausser le ton, mais d'une voix impérative

Garçon un bock. (A demi voix, sévèrement). Prenez garde que vos épaules ne se ressentent un jour des coups dont vous lui avez fouaillé les siennes aujourd'hui !

LE GARÇON, discourtois et se rebecquant

Mais, monsieur, cet homme est un mendigot !

BUISSEVRON, éclatant d'un rire nerveux

Au siècle démocratique par excellence où nous vivons, quelle importance ou signification cela peut-il avoir, je vous demande... (Avec un branle de tête significatif.) Aujourd'hui besogneux... demain peut-être puissant et riche !...

LE GARÇON, avec humeur

Mais monsieur...

BUISSEVRON, martelant chacun de ses mots comme pour les lui mieux ancrer dans la mémoire

Eh ! qui nous dit que dans un avenir plus ou moins éloigné, cet homme-là que vous abominez tant, n'obtiendra pas droit de vie et de mort sur vous, comme sur moi... Hé ce sont là des choses qui peuvent se voir... Elles se sont bien déjà vues !

LE GARÇON, endévé et d'une voix coupante

Mais enfin, monsieur!

BUISSEVRON, sans sourciller, mais froidement

Je vous ai commandé un bock. Servez-moi, je vous prie!

LE GARÇON, mal à l'aise, intimidé et pivotant sur ses talons, d'une voix plus radoucie

Oui, monsieur!

(Le garçon entre et ressort aussitôt, apportant le bock commandé).

BUISSEVRON, poursuivant la lecture, un moment interrompue, de la feuille qu'il a en mains

Merci!... (Lisant.) « Chronique locale... Conseil municipal... séance du mercredi 22 juillet... »

(Cris de détresse et bruit d'une chûte au chantier. Mouvements divers clameurs, tumulte : voisins et voisines se précipitent hors de chez eux, et vaguent anxieusement, par petits groupes, de part et d'autre de la rue).

SCÈNE VII

VOISINS, VOISINES, PASSANTS

QUELQUES VOISINS et VOISINES, s'interrogeant les uns les autres

Qu'est-ce que c'est?... Qu'arrive-t-il?

QUELQUES AUTRES

On dirait le bruit d'une chûte!

QUELQUES COMMÈRES, accourant aux nouvelles

Qu'est-ce qui arrive?... Vous ne savez pas...

BRUIT DE VOIX au chantier

Tué!... Tué!... Dieu! Quel malheur!...

VOISINS et VOISINES, avec une anxiété croissante

Tué!... Tué!.. qui ça?

UN VOISIN, témoin du drame, colportant l'avatar

Plantier!... le jeune Plantier!...

QUELQUES VOISINS et VOISINES

Connais pas... Il habitait le quartier?

Mme PERONNEL

Non, il était simple manœuvre. Il travaillait avec son père, au chantier que vous voyez plus loin!

BUISSEVRON, à Dupanloup

C'est ce jeune homme qui était attablé à côté de moi, il n'y a qu'un moment.

LE GARÇON, à quelques Caillettes

C'est moi-même qui lui ai servi son verre...

VICTOIRE, se frayant avec les coudes, un passage, au travers des remous de la foule; essoufflée, hors d'haleine

... Connaissez bien Plantier... le manœuvre... Plantier, le jeune Plantier!

TOUS

Oui! oui!

VICTOIRE

Eh! bien!... il a fait une chûte Plantier!... une chûte terrible... et dans sa chûte...

TOUS, valetant auprès d'elle et la pressurant de paroles

Après... après?

VICTOIRE

Et dans sa chûte... eh bien... il s'est fracassé le crâne sur le pavé!

TOUS

Comment... comment ça?...

VICTOIRE

Ah!... on ne sait pas encore!

PINOLA

Une pièce de l'échafaudage qui aura cédé sans doute!

MONTVOISIN

Aura bronché... faut croire!...

Mme BLANCOU

Il aura été pris de vertige, peut-être!

VOISINS, VOISINES, PASSANTS, avec une émotion sincère et grandissante

Pauvre jeune homme !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, plus BLAVET et CABISSOL, portant entre leurs bras, le corps inanimé du manœuvre, plus BLAITEAU, MUNIÉ, BERTIN

TOUS LES CINQ, sanglotant

Tué... tué... notre pauvre camarade !

VOISINS, VOISINES, PASSANTS, se pressant, se coudoyant, se bousculant, pour approcher de plus près le corps de la victime

Laissez voir... faites voir !...

TOUS, s'apitoyant, quoique horrifiés

Ho !...

SERVAN, qui s'est agenouillé auprès du cadavre et l'a longuement ausculté; se redressant, d'une voix basse et réfléchie

Il respire encore !...

TOUS, craignant qu'il ne se soit blousé

Vrai ça?

BARBEROT

Vous êtes sûr au moins de ce que vous avancez-là ?

SERVAN

Si vous approchiez l'oreille de sa poitrine, vous percevriez comme moi, le bruit de l'haletement de son souffle.

TOUS, se heurtant, se rudoyant, se malmenant les uns les autres, pour approcher de plus près, afin de se mieux repaître de cet horrible et terrifiant spectacle

Voyons... voyons de plus près!...

SERVAN, à grands renforts de bras, les écartant de l'entour du blessé

Mais brutes que vous êtes... vous ne voyez donc pas que vous lui marchez sur le corps...

CABISSOL, à une voisine

Est-ce que vous avez un pharmacien dans le quartier...

LA VOISINE

Pas que je sache!

VOISINS et VOISINES

Non, non!...

BARBEROT

Il vous faut aller à l'autre bout de la ville!

DUPANLOUP

Vous en avez au moins, pour un quart d'heure de marche, en coupant par les ruelles!

SERVAN, aux manouvriers

Je crains qu'il ne trépasse avant que vous soyez rendus...

CABISSOL, BLAVET

Alors il nous le faut poser quelque part...

LES AUTRES

Ici près !...

SERVAN

Oui, il vaudrait mieux !

Mme PERONNEL, s'approchant

Entrez-le donc chez moi... vous le coucherez sur mon lit... pendant ce temps, je lui préparerai un cordial...

LES MANOUVRIERS

Où restez-vous ?...

Mme PERONNEL

Là... voyez, en face... puis, vous n'avez qu'à suivre, je vous montrerai le chemin.

CABISSOL

Alors... vite, dépêchons !

(Le funèbre cortège se remet en marche : les deux porteurs trolant à petits pas, précédés de la Peronnel et de Servan. Les autres manouvriers suivent après, tout en larmes et se soutenant à peine).

BLAITEAU, dans un groupe

Quelqu'un courez chercher un médecin !...

MONTVOISIN

J'en connais point, moi j'ai jamais eu affaire à eux.

PINOLA

Ni moi !

MABOUL

J'en connais bien un moi, mais il habite de l'autre côté du pont !

BLAITEAU

Trop loin !

SERVAN

Ce serait peine perdue de l'aller quérir !

DUPANLOUP

Oh ! inutile même d'y songer. Nous ne l'aurions pas ici avant sept heures du soir...

Mme ROUQUETTY

J'en connais un, moi... un jeune, qui habite tout près d'ici !

BLAITEAU et QUELQUES AUTRES

Qui ça ?...

Mme ROUQUETTY

Le docteur Berthezenne..., c'est un nouveau venu. Il se marie dans la huitaine avec la fille d'un riche propriétaire des environs... Il habite au nº 15 de la rue d'à-côté.

PINOLA

Ah! mais, je le connais, moi... le docteur Berthezenne!

MONTVOISIN

Moi aussi, je le connais!

QUELQUES VOISINS et VOISINES

Moi aussi, moi aussi!

Mme BARBEROT

C'est lui qui m'a accouchée la semaine dernière...

Mme BLEMONT

C'est lui qui a guéri ma petite du croup...

CROUZET

Mais nous faisons tous les soirs la partie ensemble... Il vient chez moi, je vais chez lui...

SERVAN, à Crouzet

Eh bien! allez vous-même le chercher, puisque vous êtes en si bons rapports ensemble!

CROUZET, balbutiant

Mais comment donc!...

QUELQUES VOISINS et VOISINES, opinant

Hé! oui!... Il vous fera bien meilleur accueil, qu'à nous qui ne le connaissons pas!

BLAITEAU, instamment

Courez vite!

CROUZET, il fait quelques pas, puis s'enquérant auprès de Mme Rouquetty

Il demeure bien rue d'Eylau, le docteur Berthezenne ?

DUPANLOUP

Vous devez le savoir mieux que personne!...

QUELQUES VOISINS et VOISINES

Du moment que vous êtes si bien ensemble et que vous allez si souvent chez lui...

Mme BLÉMONT, complaisamment, à Crouzet

Oui oui!

CROUZET, atermoyant

Il est rarement chez lui dans la journée, je crains bien de ne pas l'y trouver.

QUELQUES VOISINS et VOISINES

Vous n'en êtes pas certain... Donc allez-y voir quand même.

QUELQUES AUTRES, endêvant de ses tergiversations

Allez... allez toujours. Vous devriez même être déjà de retour!...

CROUZET, se décidant

J'y cours!... (Il disparaît par un tournant de rue, à droite).

SCÈNE IX

LES MÊMES, moins CROUZET

SERVAN*, sur le perron, à Blaiteau, Munié et Bertin

Vous trois, tenez-vous un moment à cette porte, je vous prie, pendant que je vais, de concert avec vos amis, procéder à l'installation provisoire du blessé...

BLAITEAU, MUNIÉ, BERTIN

Oui, M. Servan! (Il entre à la suite du convoi et referme doucement la porte derrière lui).

---

* Un étudiant qui étudie encore. A obtenu un grand nombre de diplômes, qui ne lui ont encore ouvert que des portes de sortie. Possède une érudition merveilleuse, sur tout ce qui a trait aux choses de l'ancien temps. Parle d'abondance et compétemment, sur les mœurs et faits historiques, afférents aux peuplades aujourd'hui disparues. Par contre, avoue avec une ostentation marquée, son ignorance absolue, à l'endroit des fluctuations politiques et des changements de régime de notre pays, depuis les Cent Jours ou le retour de Napoléon 1er en France.

La Restauration, le Gouvernement de Juillet, la République de 48, le Second Empire, la République de 71, il n'a jamais su ce que c'était et il ne tient absolument pas à le savoir.

Et si vous paraissez surpris de cela, et que, le pressurant adroitement de paroles, vous vous étonniez naïvement en sa présence, de ce qu'il n'ait pas poussé plus avant ses études; il vous répondra assurément, avec une nuance de dédain, qui ne vous échappera guère, pour peu que vous l'observiez à fond...

— « Que ces évènements là étant contemporains, sont conséquemment trop à la portée de la curiosité malsaine et de la médiocre intelligence du commun des mortels; pour que lui ose bien condescendre une seule fois, à s'identifier, ce que l'esprit insane et mesquin de son siècle s'assimile si aisément. »

... Je crois bien cependant, que si vous lui demandiez, d'un ton confidentiel, si nous vivons actuellement sous un régime républicain, il vous répondrait que oui, après pourtant une courte hésitation?... Mais encore ne vous faudrait-il pas sourire, en lui posant cette question!

SCÈNE X

LES MÊMES, moins la PERONNEL, CABISSOL, BLAVET, HENRI, SERVAN

UN PASSANT, à un groupe de voisins et de voisines

Il est donc bien bas, ce jeune homme?

QUELQUES VOISINS et VOISINES

Oh! à toute extrémité!

VICTOIRE

Il s'est réduit le crâne en bouillie sur le pavé!

LE PASSANT

Aussi vous ne croyez pas qu'il en réchappe!

Mme BLANCOU

... Faudrait un miracle des cieux!

UN ATHÉE, riotant

Si c'est là notre dernière ressource... alors nous pouvons le considérer comme irrémédiablement perdu...

LE POPULAIRE, à Blavet, qui sort sur le pas de la porte

Hé! bien?

SCÈNE XI

LES MÊMES, plus BLAVET

BLAVET, les yeux rougis de larmes

Parle pas... bouge pas... semble dormir... Il n'a ouvert la bouche qu'une fois pour réclamer son père...

BLAITEAU, MUNIÉ, BERTIN, comme s'évadant d'un rêve

Ah! oui! son père!

BLAITEAU

Où est-il, Plantier?

BERTIN

Il n'est pas prévenu!

MUNIÉ

Il était avec nous il n'y a qu'un moment!

BLAVET

Quelqu'un l'a-t-il vu, Plantier?

LE POPULAIRE

Qui çà, Plantier?

BLAVET

Le père de la victime.

QUELQUES VOIX, dans la foule

Ah ! oui... faudrait le prévenir, le père !

PINOLA

Le préparer au coup brutal qu'on va lui porter là !

Mme BARBEROT, à Mathieu

Eh ! où l'avez-vous vu, Plantier ?

LE PÈRE MATHIEU

Dans... dans... la... la rue d'Eg... d'Eygalonne... Il m'a... m'a même dit bon... bonjour !

BLAITEAU

Quelqu'un dit avoir vu Plantier ?... Où çà ?...

MUNIÉ

Personne ne répond maintenant !

DUPANLOUP

Qu'il lève la main celui qui a vu Plantier !

Mme BARBEROT, au père Mathieu

Répondez-donc... vous êtes là... bouche bée !...

LE PÈRE MATHIEU

Moi... moi... je... je l'ai... l'ai vu !

VOISINS, VOISINES

Levez la main !... Ha ! c'est le père Mathieu !

BLAITEAU, MUNIÉ et QUELQUES AUTRES

Où dites-vous que vous l'avez rencontré?

LE PÈRE MATHIEU

Dans... dans... la... la rue d'Eyga... ga... galonne... nous... nous sommes même croisés!

LES MÊMES

Dans la rue d'Eygalonne?

MONTVOISIN

C'est une petite rue qui tombe derrière la Préfecture...

BLAITEAU

Vous vous êtes parlé?

LE PÈRE MATHIEU

Oui... oui... mais nous... nous ne nous... nous sommes pas... a... a... a....

Mme BARBEROT, achevant la phrase pour lui

Arrêtés.

LE PÈRE MATHIEU

« Bon... bonjour... bon.. soir... et où... où a... allez-vous si... si vite... »

BERTIN

Eh! il vous a dit où il allait?

LE PÈRE MATHIEU

Hé! oui!

VOISINS, VOISINES, PASSANTS

Alors vous savez où il peut être en ce moment?

LE PERE MATHIEU

Eh!... eh!... oui... je... je... le sais!

LES MÊMES, avec reproche

Pourquoi ne le disiez-vous pas plus tôt?

LE PÈRE MATHIEU

Ha! c'est... c'est donc là... ce... ce que... que vous vou... vouliez sa... savoir?

TOUS, avec humeur

Hé oui!...

BLAITEAU

Vite, dites-nous où il allait, qu'il ne peut tarder maintenant à paraître d'un instant à l'autre!

LE PÈRE MATHIEU

Alors il... il m'a dit co... comme je... je lui de... demandais pour... pourquoi il marchait si... si vite, que s'il était si... si... si... pressé que çà, c'est... c'est qu'il fa... fa... fallait courir au di... a... able pour trouver un bu... bu... bureau de... ta... ta...

LES UNS LES AUTRES

De tabac ?

LE PÈRE MATHIEU

Oui.

BERTIN

Ah ! oui, je me souviens maintenant, qu'il m'en avait touché un mot, afin de motiver son absence au contremaître, si celui-ci était venu par hasard à la remarquer...

LE PÈRE MATHIEU, poursuivant son récit

Et... et alors moi qui... qui marchais au... aussi vite...

QUELQUES VOIX

Assez... assez !... merci... merci !

BLAVET, aux autres

Le pauvre homme ! Comment le prévenir ?

BLAITEAU

C'est qu'il va revenir !

MUNIÉ

... S'est déjà attardé... peut surgir d'un instant à l'autre...

LE POPULAIRE

Qui se charge de le préparer?...

BERTIN, MUNIÉ, BLAVET

Toi, Blaiteau, qui le connait plus particulièrement !

BLAITEAU, les yeux brouillés de larmes et d'une voix suffoquée

Sais pas si je pourrai... Délicat, çà... Je crains de trop présumer de mes forces... Je ne me tiens déjà plus sur mes jambes. (Paraît Plantier, au fond, sur la grand'place, pétunant une pipe.) Silence... le voici!...

TOUS, à mi-voix

Voici le père!

BLAITEAU

Nous n'avons pas encore décidé lequel de nous lui parlerait!...

BERTIN, BLAVET, MUNIÉ*, avec une muette exhortation

Toi, Blaiteau!

LES UNS LES AUTRES, toujours à demi-voix

Blaiteau, M. Blaiteau...

BLAITEAU

Vous tenez donc absolument à ce que ce soit moi qui le prépare!

LES MÊMES

Oui! oui!

---

* Simples, honnêtes, généreux.

Trois qualificatifs, qui se peuvent si rarement appliquer au siècle où nous vivons, qu'ils en sont conséquemment entrés aujourd'hui, dans la catégorie des mots désuets et hors d'usage.

D'aucuns même les disent à tout jamais rayés du dictionnaire.

BLAITEAU

Eh! bien! alors, taisez-vous, plus un mot, laissez-moi faire!

SCÈNE XII

LES MÊMES, plus PLANTIER, puis CROUZET et le Dr BERTHEZENNE

A l'approche de Plantier et sur les instances de Blaiteau, voisins, voisines et passants se sont disséminés par petits groupes, et vaguent avec recueillement de côté et d'autre de la rue.

PLANTIER, trôlant à petits pas vers la bâtisse, tout en bourrant à nouveau sa bouffarde

Il me tarde de voir s'approcher six heures... nous mangerons tôt la soupe ce soir... me faut conduire la famille au théâtre. Ils me l'ont demandé, mes mômes... n'ai pas pu le leur refuser... puis m'amuse... moi, m'éjouit le cœur de les voir rire... prendre du bon temps! (Haltant, pour allumer sa pipe.) Sont si gentils... si drôlichons mes mioches que ça m'est un vrai régal de les mener au spectacle... Peux pas aussi souvent que je le voudrais, malheureusement... Coûte cher le théâtre... pas toujours dans nos moyens... Sommes petites bourses, nous autres... Avons souvent bien autre chose à penser qu'au plaisir... puis faut mettre de côté pour les mauvais jours... On ne sait pas ce qui peut arriver... les jours se suivent et ne se ressemblent pas (Il consulte l'heure à sa montre.) ... Pourront se dépêcher, s'ils ne veulent pas se

mettre en retard (Se remettant en marche, soliloquant toujours.) Dinons tard, nous autres, d'ordinaire... Avant qu'on ait donné la becquée à tous les mômes... Avons fort à faire la mère et moi... Ah! puis... leur trouverai bien des places... ce n'est point là ce qui m'inquiète... je m'en ferai faire au besoin... C'est que moi, je ne crains pas le chambard... Tout pour mes mioches... connais que çà,! (S'arrêtant tout court devant la bâtisse de droite.) Tiens... que veut dire... on déserte le chantier à présent... Ce n'est pourtant pas l'heure... à peine si la demie de cinq heures a sonné! Ils seront peut-être allés tous ensemble, lamper un verre dans quelque estaminet voisin et ils auront profité de ce que je n'étais pas là pour emmener le môme avec eux (Se tournant machinalement et apercevant sur le perron de la maison de gauche, Blaiteau, Bertin et les autres; descendant rapidement vers eux.) Hein! vous voilà!... Hé bien!... que signifie! (Râle d'agonisant, grande rumeur à gauche, chez la Peronnel; avec la prénotion subite de quelque catastrophe; clamant un cri d'indicible angoisse.) Ah!...

BLAITEAU, l'appréhendant par les épaules au moment même où il va pour franchir le seuil de la porte; blême et d'une voix sombrée

Où vas-tu?

PLANTIER, les prunelles troubles et titubant, comme pris de vin, bégayant d'une voix inarticulée

Voir!

BLAITEAU, maîtrisant son trouble

Quoi?

PLANTIER, s'aberrant

Sais pas!

LE MÉDECIN, amené par Crouzet; à celui-ci, gravissant ensemble les quelques marches du perron

Où est-il, le blessé?

CROUZET, lui faisant signe de le suivre

Ici, entrez avec moi!...

(Plantier, Blaiteau et les autres, stupéfiés par le trouble et la douleur qui leur oppriment l'être, s'effacent inconsciemment pour leur livrer passage à tous les deux. Insensiblement, les groupes épars du populaire, se rapprochent, se rejoignent, se réunissent, et forment bientôt une masse compacte et débordante, qui envahit bientôt jusqu'aux dernières marches du perron, de la maison du 2e plan de gauche.)

PLANTIER, décelant tout à coup l'horrible vérité; amblant un pas vers la porte, d'une voix altérée

Qu'est-ce que vous me cachez là?

BLAITEAU et LES AUTRES, cherchant à le maintenir et lui barrant le passage

Ecoute, Plantier!...

PLANTIER, les rudoyant

Non!... laisse!... laissez-moi! (Il se dégage un instant et s'élance vers la porte).

BLAITEAU, l'agrippant par le col.

Ecoute... écoute ici, Plantier!... (Comme il sent qu'il lui coule d'entre les bras; criant aux autres). Arrêtez!... Arrêtez!... ne le

laissez pas passer! (Bertin, Munié, Blavet et deux ou trois autres, arrivent à la rescousse, et le colletant à plein corps, le maintiennent ensuite vigoureusement).

PLANTIER, les violentant

Eh! pourquoi je ne passerais pas... qu'est-ce qui se passe donc... là, derrière cette porte? (A Blaiteau, d'une voix étranglée.) Parle, je veux le savoir!...

BLAITEAU, balbutiant, d'une voix étouffée

Ton fils!...

PLANTIER, livide et haletant

Hé! bien... quoi, Henri?

BLAITEAU

Pauvre ami... du courage!

PLANTIER, s'éperdant déjà de douleur

Est-ce qu'on a fait du mal à Henri?

BLAITEAU

Ho! non!

PLANTIER, suspendu à ses lèvres

Alors, quoi... mais parle donc! (Se dégageant des autres et le saisissant à la gorge.) Parleras-tu à la fin? (Tout-à-coup, avec un brusque éclat de voix) Il est mort, Henri?

BLAITEAU, dans un bruit de sanglots

Non, non, mais il s'est grièvement blessé!

PLANTIER, sans un cri, sans un geste ; médusé d'épouvante, d'une voix sourde, estomaquée

Vrai ce que tu dis là ! (Retrogradant ensuite de quelques pas, il lit douloureusement la confirmation de ces funestes paroles, sur les physionomies apitoyées de tous : se dressant alors, avec un cri guttural, il bondit vers la porte d'entrée; et les bousculant, les malmenant, les uns les autres, s'engouffre et disparaît bientôt, dans le couloir de la maison de gauche, en s'écriant.) Henri ! Henri !...

LA VOIX D'HENRI, agonisant

Père !... (Blaiteau, Blavet, Bertin, Munié, ont précipitamment rejoint leur infortuné camarade, au domicile de la Peronnel.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, moins PLANTIER, BLAITEAU, BLAVET, BERTIN, MUNIÉ

VOISINS, VOISINES, PASSANTS

Pauvre père !... Pauvre fils !

LA VOIX DE PLANTIER

Mon Henri !

LA VOIX D'HENRI, s'affaiblissant à mesure

Père... père... m'en vais mourir !... (A cette tombée de phrase maléfique, bruit de chûte d'un corps pesant, et explosion subite et continue de sanglots, à gauche, 2e plan. Dans la rue et sur la Grand'Place, hourvari de voix marmonneuses, ratiocinant interminablement sur l'avatar. Papotages par petits groupes, disséminés de côté et d'autre, entre voisins, voisines et passants.)

VICTOIRE, à un quidam, lui faisant le récit de l'accident

Je vous dis... il s'est complètement réduit le crâne en bouillie sur le pavé !

Mlle ANASTHASIE

Se donner la mort si jeune !

PINOLA

Il ne s'est pas donné la mort du tout... il est tombé accidentellement.

Mlle ANASTHASIE

Ah ! il est tombé accidentellement... Je croyais à un suicide, moi... à quelque chagrin d'amour !

PINOLA, avec ironie

Vous allez toujours chercher l'amour, vous... lui pourtant ne vous vient jamais chercher !

Mlle ANASTHASIE, se piquant

J'ai passé l'âge, mon bel ami, j'ai fait mon temps... tout comme une autre...

PINOLA, narquois

Il vous fallait donc rengager !

Mlle ANASTHASIE*, sincère

M'ont plus voulu !...

---

* Il est sans contredit, des femmes qui sont nées si peu... mais si peu femmes, qu'elles s'évoquent à nous, encore moins femmes que des hommes ; comme il est aussi sans conteste et par compensation, des hommes, qui sont nés si peu... mais si peu mâles, qu'ils s'avèrent à nous, encore moins hommes que des femmes.

Ceux-ci et celles-là sont venus tout exprès au monde, pour croupir irrémissiblement, toute leur insipide existence, en qualité de vieilles filles et vieux garçons.

Mlle VICTOIRE, à un passant, qui sollicite d'elle, quelques détails sur l'accident — enjolivant son récit

Son crâne n'était plus qu'une horrible bouillie.

(Paraît l'agent, suivi de deux quidams, portant une civière. L'attention du populaire, se concentre alors, exclusivement sur eux.)

UN MONSIEUR, avec sa dame, s'approchant d'un groupe, à Mme Blemont

Qu'est-ce qu'on me dit madame ?

Mme PUTOIS, négligemment

Je ne sais pas monsieur.

LE MONSIEUR

Qu'il était advenu un terrible accident à quelqu'un habitant le quartier?

Mme BLEMONT, sans seulement se tourner, tout yeux qu'elle est, aux faits et gestes des deux porteurs et de l'agent

Oui... un pauvre enfant qui s'est laissé maladroitement tomber de la hauteur d'un quatrième!

LE MONSIEUR, gros bourgeois, à face rubiconde, coiffé d'un chapeau haut de forme, chaussé de bottines vernies, le corps encaqué dans une longue redingote dont les deux pans lui battent ridiculement, jusqu'au gras des jambes.

Eh! il s'est tué?

Mme BLEMONT

Oh! il ne vaut guère mieux!

LE MONSIEUR, d'une voix inquiète

On sait à quelle famille appartient cet enfant?

Mme PUTOIS

A Plantier!

LE MONSIEUR

Qui est çà Plantier?

Mme PUTOIS, avec une attention distraite

Un ouvrier plâtrier... ou charpentier... je ne saurai bien vous préciser sa profession exacte.

LE MONSIEUR, du ton le plus naturel

Oh! alors si ce n'est que ça, je vous fais grâce de la suite. Du moment que ce n'est pas mon fils, ni un de ceux de mes amis...

(L'agent et les deux porteurs, fendant délibérément les groupes, ont lestement gravi les marches du perron, et pénétré avec leur charge chez la Peronnel).

LA DAME, à son mari, déambulant tous deux vers la Grand'Place du bout des lèvres

Qu'est-ce que c'est?...

LE MONSIEUR, d'un air détaché

Ho! presque rien... un jeune manœuvre qui a fait simplement une chûte.

LA DAME, d'une voix posée

Mais il est tombé de haut?

LE MONSIEUR

Du tout... de la hauteur d'un quatrième, seulement.

LA DAME, *avec un intérêt quelconque mais sans chaleur émotive*

Eh il en est mort?... On ne t'a pas dit peut-être?...

LE MONSIEUR, *indifféient et allumant un cigare*

Je crois bien... oui, il en est mort. Ou du moins s'il ne l'est pas encore, il n'en vaut guère mieux... Peuh! ça arrive journellement, ces choses-là!... C'est là une fin malencontreuse, je ne dis pas... Mais autant celui-là qu'un autre! Il n'y a donc pas là de quoi s'apitoyer outre mesure... Et je ne vois pas pourquoi le public attacherait à ce simple fait, plus d'importance, qu'il n'en apporte d'ordinaire, à ceux qui nous touchent de plus près!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, *plus* BERTHEZENNE

VOISINS, VOISINES, PASSANTS, *au docteur Berthezenne qui dévale grand train le perron et cherche à se faufiler parmi un groupe l'interpellant au passage.*

Hé bien!...

LE MÉDECIN, *sans lever la tête, ni même s'arrêter*

Il est mort, votre ami!

TOUS, *avec un douloureux tressaillement, et un accent de commisération profonde*

Il est mort!...

LE MÉDECIN, trôlant toujours droit devant lui

Il était trop tard, puis je n'y pouvais rien faire... Il avait les poumons perforés!

LE POPULAIRE, s'exclamant

Il est mort!... Il est mort!

QUELQUES VOISINS et VOISINES

Mort en pleine adolescence... au printemps de la vie!

UNE BIGOTE, égrenant son rosaire

Ne récriminons point, mes sœurs! C'est Dieu qui l'a voulu ainsi!

UN ATHÉE, ricanant, d'une voix malévole

Il ferait mieux de purger la terre de toutes les crapules qui l'empoisonnent, votre bon Dieu, et de laisser les honnêtes gens un tantinet tranquilles... En aurions grand besoin... et ferait plus grand bien!

LA BIGOTE, chattemitte et patelinant

Il ne m'a pas encore dit çà, le Révérend Père!

L'ATHÉE, avec une ironie insultante

Il ne vous le dira pas... et pour cause!

(L'agent sort de chez la Peronnel, et fait signe aux uns et aux autres, de dégager les marches et abords du perron. La foule obtempère immédiatement à son ordre. La porte, grande ouverte : la civière paraît alors, recouverte d'un drap blanc, et juchée sur les épaules des deux porteurs, amblant à pas mesurés. Tous les fronts se découvrent. Suit Plantier, les yeux secs,

sans larmes apparentes, mais la démarche lourde, vacillante. Il s'éponge par instants, le front et les tempes, moites de sueur, avec un grand mouchoir à carreaux rouges, qu'il porte continûment entre ses doigts crispés. Blaiteau, Munié, les yeux striés de grosses larmes, la poitrine secouée de lourds sanglots, lui donnent fraternellement le bras, soutenant ainsi sa marche chancelante, au travers des remous de plus en plus compacts de la foule.

Mais à peine le lugubre convoi, dévalant les marches du perron, commence-t-il à s'ébranler dans la direction de la Grand'Place, qu'apparaît soudainement à droite, une femme échevelée, défaite, les traits blémis, le corsage et la jupe en lambeaux, et donnant la main à deux mignons grimelins, tout aussi misérablement attifés qu'elle; lesquels, sans dire mot et malgré leur tendre jeunesse, font des efforts inouïs, surhumains, pour tenir pied à leur mère, qui, à la vue du funèbre cortège, se mettant en marche, précipite de plus en plus sa course désordonnée.)

SCÈNE XV

LES MÊMES, plus PLANTIER, MUNIÉ, BLAITEAU, BLAVET, BERTIN, CABISSOL, SERVAN, Mme PLANTIER, ANDRÉ, GEORGES, UN AGENT

Mme PLANTIER, accourant vers son mari, qu'elle discerne de prime abord, au milieu des uns et des autres

Charles !

PLANTIER, avec un sanglot dans la voix qu'il réprime tout aussitôt

Jeanne !

Mme PLANTIER, lui étreignant les mains dans les siennes, et d'une voix suffoquée

Vrai ce que l'on vient de m'apprendre ?

PLANTIER, avec un douloureux effort pour se maîtriser, lui contractant les muscles du visage

Oui... mort, notre Henri !...

Mme PLANTIER, chancelant

Ah! il est mort, notre Henri! (Mais se raffermissant.) Eh! où?...

PLANTIER, tendant les bras, avec un morne désespoir, vers la civière

Là... vois!...

Mme PLANTIER, avec un cri indicible, se jetant à corps perdu sur la civière, et y découvrant le corps horriblement mutilé de son fils

Henri! (Reculant instinctivement d'effroi, d'horreur avec hébétement.) C'est lui, çà?

PLANTIER, abêti, le regard atone, et d'une voix brisée

Oui!

Mme PLANTIER, les prunelles désorbitées par l'épouvante et avec un rictus effarant

Ho! comme la mort me l'a défiguré! (Se penchant tout à coup vers lui, et clamant un cri de détresse.) Henri! Henri!... (Repoussant violemment Blaiteau et les autres qui vont pour l'écarter de là.) Laissez... laissez... c'est moi qui suis la mère!...

ANDRÉ, s'effrayant à ces clameurs et appels éperdus; à son père, le tirant par la manche

Dis, papa, maman pleure, pourquoi que maman pleure?

BLAVET, l'attirant à lui, très ému

Pac'que ton grand frère il est mort, mon p'tiot!

ANDRÉ

Et pourquoi qu'i l'est mort?...

BLAVET, simplement

Pac' qu'il était trop honnête homme sans doute!

PLANTIER, lui secouant la main, avec une attrition profonde

Merci !...

ANDRÉ

Dis, Monsieur, i reviendra bientôt mon grand frère ?

BLAVET, avec un décevant sourire

Oui, bientôt, mon enfant!

ANDRÉ, ingénûment

Je vas vous dire... c'est qu'i doit me faire un polichinelle, mon grand frère. Oh i sait ben les faire, Henri, les polichinelles!... Aussi les cerfs-volants. I m'en avait fait un, un dimanche... je l'ai donné le soir... I me l'avait demandé pour son frère... ma bonne amie...

Mme PLANTIER, toujours penchée sur le cadavre de son fils, lui encerclant le col de l'étreinte éperdue de ses bras, et lui couvrant la tête de caresses folles

Henri! Henri! mon Henri bien aimé !...

(Blaiteau, Munié, Bertin et quelques autres, réfrénant mal l'émotion indicible qui leur tenaille l'être, à tous, s'approchent de rechef, obligeamment de la Plantier, et la prient, l'exhortent instamment, de s'éloigner de cet écœurant et pénible spectacle.)

VICTOIRE, jabôtant avec deux bachelettes, qui, un cartable à dessin enserré sous le bras, et une boîte de couleurs appendue au bout des

doigts, ont l'air de prêter une attention soutenue, au récit de plus en plus amplifié et palpitant, qu'elle leur fait de l'accident. Tout d'abord, anonnant sa sempiternelle antienne.

Je vous dis... son crâne n'était plus qu'une horrible bouillie !...

PINOLA, à la Plantier

Il faut pourtant se faire une raison, ma bonne femme... Ça ne vous le rendra pas votre môme, de vous lamenter comme vous le faites ! (Avec douceur.) Allons, levez-vous ..

QUELQUES VOISINS et VOISINES

Oui, levez-vous, mâme Plantier... Nous vous accompagnerons ensuite, tous ensemble, jusque chez vous.

Mme PLANTIER, leur opposant à tous, un refus énergique

Non, laissez-moi, je vous en supplie...

L'AGENT, endêvant

Nous ne pouvons pas pourtant nous éterniser indéfiniment ici... Il me faut déposer le corps quelque part... je ne peux pas aller contre le règlement, moi... (Avec rudesse et d'une voix imprécative) Allons, hop... ne barguignons pas davantage, je vous prie. (Aux porteurs, avec un geste péremptoire.) Enlevez, vous autres !...

Mme PLANTIER, s'agrippant désespérément aux bras de la civière

Non. , non, par pitié... ho ! je vous en conjure !

PLANTIER, intervenant, avec mansuétude, et d'une voix instante

Jeanne!... (Comme celle-ci a un mouvement de recul et le dévisage avec une méfiance inaccoutumée.) C'est moi... Charles... ton Charles!...

Mme PLANTIER, le visage tuméfié par la souffrance

Ah! oui... oui!... c'est toi!...

PLANTIER, d'une voix persuasive

Laisse faire... on va porter l'enfant chez nous!

Mme PLANTIER, crissant, les dents serrées

Vrai ça?...

PLANTIER, avec une muette exhortation

L'agent m'a donné sa parole... et puis, si chemin faisant, il changeait d'itinéraire, nous nous en apercevrions bien nous-mêmes, puisque nous suivrons tous les deux à côté, et que nous ne le perdrons pas un seul instant de vue... Allons, donne-moi la main, que j'aide à te relever. (Ses jambes se dérobant sous elle, et comme elle manque à tout instant de s'affaler à la renverse, la maintenant tout contre lui.) Ho! mais tu ne tiens plus debout.

Mme PLANTIER, avec un tremblement convulsif lui flagellant tout l'être

Oui, c'est comme si on m'avait coupé les jambes...

PLANTIER, avec un sang-froid et une lucidité vraiment extraordinaires, qu'il acquiert au prix des plus térébrants et des plus prodigieux efforts sur soi-même

Appuie-toi là, sur mon épaule,

Mme PLANTIER, à Cabissol qui, obligeamment, lui prête la main

... C'est comme si on m'assénait de grands coups de marteau dans la poitrine... C'est que tout le sang me remonte maintenant au cœur.

PLANTIER

Cabissol... toi, soutiens-là par derrière. (A l'agent qui se morfond sur place d'impatience, et se mordille nerveusement la lèvre, de fureur concentrée; d'une voix brève et nette, quoique sombrée.) Allons-y maintenant!

Mme PLANTIER, plus morte que vive, et marchant comme sans voir

Je ne sais pas même si je pourrai atteindre jusque chez nous!

PLANTIER

Si ça t'était trop douloureux de poser le pied à terre, tu nous le dirais...

Mme PLANTIER, trotant à menus pas, soutenue qu'elle est dans sa marche, par les deux hommes

Ah! pour souffrir... on ne le peut pas davantage!...

PLANTIER

... Cabissol et moi nous te prendrions dans nos bras, et te porterions ainsi jusqu'à la maison.

Mme PLANTIER, résumant ses forces défaillantes, en une contraction surhumaine, pour se porter en avant et se tenir debout

... Non, j'aime mieux suivre encore... Dussé-je même

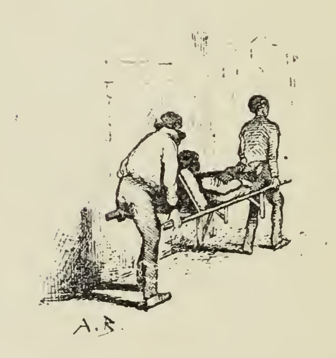
y rester en route... je ne faiblirai point... (Dans un bruit de sanglots.) Nous n'avons pas déjà si longtemps à demeurer ensemble...

L'AGENT

Enfin, elle se décide la particulière... pas malheureux!... quand elle aura fini de pleurer son pignouf, elle me fera grand plaisir. Je n'aime pas voir geindre les gens, moi... cela me coupe l'appétit pour toute la journée! (Aux deux porteurs qui ont prestement enlevé la civière sur leurs robustes épaules.) Allons couper par les ruelles... Arriverons plus vite! (En aparté.) La bourgeoise m'attend... Veux manger tôt ma soupe ce soir (Le funèbre convoi se remet en marche. aux Plantier.) Suivez, vous deux ! (Il prend la tête du cortège. aux porteurs.) Et ne lanternons pas, vous autres... Que nous n'ayons pas l'air de procéder à un enterrement... Enlevez-moi ça dans un quart d'heure de marche, et je vous signale tous les deux comme de bons bougres... Je vois que vous m'avez parfaitement compris... faites-donc en sorte que nous en terminions au plus tôt avec cette sale corvée. (Au groupe des amis de Plantier, qui marchent en désordre, derrière le convoi.) Suivez de plus près, vous autres. (Et aux deux affligés, qui s'appuyant l'un sur l'autre, cheminant péniblement, la figure cachée dans leur mouchoir; avec un subit levain de fiel et une inflexion de voix haineuse et méprisante.) Regardez-donc où vous marchez l'un et l'autre, nom de Dieu, que vous heurtez à tout instant le porteur qui est devant vous!...

(Le lugubre cortège s'achemine lentement vers la Grand'Place et sort lamentablement par un tournant de rue, à gauche, suivi simplement des manouvriers, et de quelques passants ou voisins désœuvrés.)

RIDEAU





LA GLYPTO, 97, rue Oberkampf, Paris.

LES MEURT DE FAIM

PERSONNAGES

LE BESOGNEUX, 43 ans.

PINATEL, épicier, 69 ans, *l'âge où l'on redevient nature.*

MERCAILLOU, boulanger, 54 ans.

ANSELME, garçon coiffeur, 26 ans, *l'âge des fringales et des revenons-y.*

FABIEN, 13 ans,
ADRIEN, 11 ans,
LUDOVIC, 7 ans,
ANDRÉ, 5 ans, } grimelins.

LA CHIFFONNIÈRE, 67 ans, *l'âge où l'on ne rit plus à belles dents.*

UNE VOISINE.

VOISINS, VOISINES, AGENTS

LES MEURT DE FAIM

Pour Lucien Descaves

Une rue dans les bas quartiers d'une petite ville du Midi.

A droite, 1er plan, un salon de coiffure ; au 2e, une épicerie; au 3e, une échoppe de savetier. A gauche, 1er plan, une petite porte basse ouvrant sur une maison de sordide apparence; au 2e plan, une boulangerie à l'étal encore garni de petits pains et gâteaux ; au 3e, une maison bourgeoise, avec perron et marquise ajourée.

Un épais manteau de neige jeté sur tout cela.

Nuit noire et sans étoiles.

Neuf heures sonnent.

SCÈNE PREMIERE

LE BESOGNEUX, FABIEN, LUDOVIC, ADRIEN, ANDRÉ. MERCAILLOU

Un besogneux, flanqué de quatre gosselins, débouche lentement, par le haut de la rue. Ils ambulent lamentablement, tous les cinq. Lui, le visage ravagé d'une horrible souffrance, la chevelure hirsute et sale, coiffé d'un misérable chapeau crasseux, et vêtu d'une blaude sordide, toute boueuse et tombant en loques, s'approche prudemment et investigue d'un regard, à la fois inquiet et suppliant, le front collé aux vitres, dans l'intérieur et le fin fond éclairé des boutiques. Les mômes, eux, malingres, débiles et toussotant, se soutenant à peine sur leurs jambes percluses, se donnent fraternellement la main, et relèvent de temps en temps, leur jeune tête de souffreteux, douloureusement gauchie sur leur poitrine, par les affres prégnantes de la faim, pour interroger anxieusement leur père, du regard, sur le résultat de ses muettes et

infructueuses perquisitions. Le besogneux, à un moment, les amène tous les quatre, en silence, à un tournant de rue, à gauche, leur fait tout bas la recommandation formelle de ne point trop s'écarter de là ; puis, trôlant sur la pointe du pied, étouffant autant que possible, le bruit de ses pas, jetant de temps à autre, à la dérobée, autour de lui, un regard tout à la fois, anxieux et interrogateur, comme s'il craignait déjà, d'être épié ou poursuivi, s'en vient timidement heurter à l'huis, tout au plus entrebaillé, de la boutique de Pinatel. N'obtenant point de réponse, il ôte son couvre-chef, pose une main tremblante sur le loquet de la porte, la pousse légèrement du coude, et passant sa tête au travers, marmonne au dedans, d'une voix dolente et quémandeuse :

LE BESOGNEUX*

Prenez pitié d'un malheureux père de famille!...

La Voix de PINATEL, dans l'intérieur, impérative et l'objurgant

Non... non!...

LE BESOGNEUX, réitérant sa supplique

Ho, ce n'est pas pour moi que je demande!...

La Voix de PINATEL, exaspérée

Non je vous dis... laissez-nous!...

LE BESOGNEUX, insistant, et d'une voix engorgée par les sanglots

... C'est pour les enfants!...

* Tout jeune encore et déjà père : orphelin, sans appui, sans conseiller, sans relation aucune ; en butte aux premières nécessités de l'existence, en pleine efflorescence de ses illusions et rêves d'avenir ; encore irrésolu et hésitant, sur le pas à ambler, sur le sentier à suivre, au travers du chemin caillouteux de la vie ; mal équipé : sans réflexion aucune, et surtout mal armé ; de complexion débile, pour le combat à outrance et corps à corps, que tout humain, ici-bas, engage et continue, jusqu'à sa dernière heure, avec l'adversité : enfin, dépourvu de toute ressource, sans parents ni amis, dans la détresse la plus absolue de corps et d'âme, avec un cœur trop magnanime et une volonté trop indomptable ; et seul, désespérément seul, avec l'affliction poignante qui lui fouaille l'être ; mais aussi, déjà dressé debout et se piétant pour la lutte, sous l'œil maléfique et frondeur de la fatalité.

LA VOIX DE PINATEL, coupée d'un rire sardonique

Oui... oui... on la connaît celle-là mon bonhomme!... (Colère et menaçant.) Ah! ça... nous laisserez-nous... oui ou non?

LE BESOGNEUX, les mains jointes et suppliant

Ho! je vous en conjure...

LA VOIX DE PINATEL

Déguerpissez ou j'envoie quérir un agent!...

(Baissant la tête et sans mot dire, il referme la porte sans bruit, s'assure d'un rapide coup d'œil, que ses mioches sont toujours reclus, en l'endroit où il les a laissés ; puis, toujours vigilamment, l'œil aux aguets, scrutant la profondeur des ténèbres, il amble à pas étouffés, jusque devant la porte de la boutique d'Anselme, à droite. Arrivé là, il perquisitionne un moment du regard, le front collé contre la baie vitrée ; puis rassuré et se décidant, frappe d'un coup bref et léger à la vitre, ôte de rechef son couvre-nuque, et ne percevant point de réponse, comme précédemment, soulève craintivement le loquet, pousse un tantinet l'huis, qui grince sur ses gonds, se retourne une fois encore, pour s'assurer que ses enfants n'ont point bougé de place ; et, ployant le corps à moitié, coule lentement et comme à regret, dans l'entre-baillement de la porte, sa tête échevelée et amaigrie. A son apparition, incontinent, une voix clame dans l'intérieur.)

LA VOIX D'ANSELME, malévole et cinglante

Non... non!...

LE BESOGNEUX

... Pour les enfants?...

LA VOIX D'ANSELME

Inutile d'insister!...

LE BESOGNEUX, instamment et les larmes aux yeux

Par pitié ?...

LA VOIX D'ANSELME

N'approchez pas ou je vous fais arrêter !... (mais lui, insistant, et d'une voix larmoyante).

LE BESOGNEUX

Pour les enfants ?...

LA VOIX D'ANSELME, imprécative

Voulez-vous bien ôter votre main de là, que vous me salissez mon bouton de porte !... (Le besogneux obtempère aussitôt à son injonction, retire sa main posée sur le bouton de l'huis ; puis dans l'encadrement de la porte vitrée, réitère, le corps toujours douloureusement fléchi, d'une voix suffoquée, haletante, les yeux ennuagés de grosses larmes, sa sempiternelle déprécation.)

LE BESOGNEUX

C'est pour les enfants qui n'ont pas mangé depuis deux jours...

LA VOIX D'ANSELME, mordante et courroucée

Sortez... sortez !... (Et la porte, le poussant aux épaules, claque bruyamment derrière lui, le rejetant tout pantois et endolori sur le pavé. Il s'éprend un moment la tête, entre ses deux mains, réprime un lourd sanglot de détresse, qui lui monte sourdement à la gorge, s'essuie du revers de la manche, ses tempes et son front, moites de sueur ; puis, en un violent effort sur soi-même, racquérant aussitôt toute sa fermeté, et avisant à gauche, la devanture éclairée de la boutique de Mercaillou ; tout d'un coup, comme s'il renaissait à l'espérance et à la joie, il jette une exclamation de vive allégresse, et s'écrie d'une voix ranimée, palpitante.)

LE BESOGNEUX

Ho ! je n'avais pas vu… une boulangerie !… C'est là qu'est le salut !… (A ses gosselins, passant auprès d'eux.) Pas de bruit… Soyez sages… je serai bientôt de retour !… (Entr'ouvrant la boutique de Mercaillou, et sa tête passée dans l'entrebaillement de la porte psalmodiant une fois de plus son antienne, d'une voix solliciteuse, mais quelque peu raffermie.) Prenez pitié d'un malheureux père de famille sans travail !…

La Voix de MERCAILLOU, bougonneuse et le ravaudant

On en trouve toujours du travail quand on veut travailler… (violemment) fermez la porte… feignant !…

LE BESOGNEUX, avec un brusque haut le corps et se mordant les poings de rage pour ne pas éclater.

Un seul morceau de pain ?…

La Voix de MERCAILLOU, martelant chacun des mots

Inutile d'insister… je ne veux rien vous donner !…

LE BESOGNEUX, suppliant

Ce n'est pas pour moi… c'est pour les enfants ?…

La Voix de MERCAILLOU, avec emportement

Que ce soit pour vous ou pour vos enfants, vous n'obtiendrez rien de moi, je vous ai déjà dit… On ne demande pas l'aumône à pareille heure de la nuit…

LE BESOGNEUX, balbutiant

C'est qu'ils n'ont pas mangé depuis depuis deux jours !

LA VOIX DE MERCAILLOU, gouailleuse

A qui ferez-vous croire celle-là... vieille ganache !...

LE BESOGNEUX, dans un bruit de sanglots

Voulez-vous que je vous les amène ?... Ils sont là tout près... vous les interrogerez vous-même ?... Vous verrez bien si je vous mens... Vous voulez que je les appelle ?...

LA VOIX DE MERCAILLOU, ponctuée de martèlements de poing sur une table

Non... pas besoin... retirez-vous !...

LE BESOGNEUX, les mains jointes et fléchissant les genoux

Ho !... par pitié !...

LA VOIX DE MERCAILLOU, plus impérieuse et se rapprochant

Inutile d'insister, je vous ai déjà dit... Allez hop .. déguerpissez-moi de là !...

LE BESOGNEUX, d'une voix suffoquée par l'indignation, et amblant un pas dans l'intérieur de la boutique

Ho... je vous en conjure !...

MERCAILLOU, paraissant tout à coup, sur le seuil de la porte, un revolver arqué au poing

N'avancez pas ou je fais feu sur vous !... (A son approche, le besogneux a vivement rétrogradé sur le trottoir. Mercaillou, le tient un moment en respect, sous la menace continuelle de son arme à feu, qu'il lui a maléfiquement braquée sur la poitrine ; puis, se retirant pas à pas, et s'effaçant à mesure dans sa boutique, il lui ferme inopinément la porte sur le nez, en lui jiclant tout haut, au visage, avec une inflexion de voix brutale et une ironie méprisante) : Hé ! va-t-en donc, va-nu-pieds !...

LE BESOGNEUX, blémissant sous l'insulte, la tête dans ses mains, comme voilée de honte, avec un cri qui s'arrête à la gorge

Ho !...

LES ENFANTS, piaillant

Papa... papa !...

LE BESOGNEUX, se maîtrisant aussitôt, accourt diligemment auprès d'eux, et leur demande d'une voix tendre, câline, encore mouillée de larmes

Quoi mes enfants ?...

LES ENFANTS

J'ai faim, papa !...

LE BESOGNEUX, avec une secousse au cœur

... Vous sentez faim... Avez faim... beaucoup ?

LES ENFANTS

Oh ! oui papa !...

LUDOVIC

Depis qu'maman est morte... n'avons n'encore rien mangé !

ADRIEN

Porquoi qu'nous n'rentrons pas à la maison... dis papa ?

LE BESOGNEUX, morne, abattu, d'une voix inarticulée

Pouvons plus !...

LES ENEANTS, ouvrant de grands yeux ébaubis

Pouvons plus?...

LE BESOGNEUX

... Nous a renvoyés, le propriétaire...

LES ENFANTS

Qué qu'ti a fait?...

LE BESOGNEUX

Payions pas le terme... alors... nous a chassés!...

FABIEN

Eh pourquoi que tu le payais pas?...

LE BESOGNEUX

Fallait des sous pour ça!

FABIEN

Fallait en avoir...

LE BESOGNEUX

Faut travailler pour qu'on vous en donne... cela ne vient pas tout seul, petit!

FABIEN, avec tendre reproche

Ben, pourquoi que tu travaillais pas... Fallait nous dire... aurions travaillé nous autres!...

LE BESOGNEUX

Que dites-vous là enfants... Voulez-vous bien vous taire... Travailler à votre âge serait un crime!...

ANDRÉ

Ben toi papa... porquoi qu'tu travailles pas?...

LE BESOGNEUX

Hélas... n'ont plus besoin de moi à l'usine... Manquent de travail... Ont renvoyé leur personnel... N'en ont point gardé un... Congédiés tous... Sommes deux cents sur le pavé, à crever de misère... Terrible ça!... Que faire?... (En aparté.) ... Comment donner du pain à ces enfants?... me chassent de partout!... Il le faut cependant... Peux pas trouver un état du jour au lendemain... Faut s'y faire... Oh je m'y ferai vite! (A haute voix.) Si pouviez attendre... demain peut-être je trouverai!...

FABIEN, LUDOVIC, ADRIEN, appelant

Papa... papa!...

LE BESOGNEUX

Quoi mes enfants?...

FABIEN

André qui se trouve mal.

LE BESOGNEUX, avec un cri d'angoisse et de terreur, se précipitant au secours d'André, qui a chu de faiblesse entre les bras de Fabien

Ah!... André!...

ANDRÉ, défaillant dans les bras de son père

Papa... papa!...

LE BESOGNEUX

Quoi mon André?...

ANDRÉ

J'ai faim, papa... j'ai faim!

LE BESOGNEUX, s'affolant

Ah!... il meurt d'inanition!... Ho! je ne peux plus attendre... la vie de mon enfant est en jeu... J'ose tout pour lui... Advienne que pourra!... (Portant André dans ses bras, et les amenant tous, au tournant d'une rue, à droite.) Venez... venez par ici, enfants... Ne vous écartez pas au moins... je m'en vais revenir... Fabien, toi qui es le plus fort... Soutiens ton jeune frère... Vais vous chercher du pain à tous!...

FABIEN, le regard sévère

T'as des sous?

LE BESOGNEUX

Non... mais ça ne fait rien... j'aurai du pain quand même!

FABIEN, avec la vague intuition de l'acte que va désespérément perpétrer son père

Comment que tu vas faire?...

LE BESOGNEUX, embarrassé et détournant les yeux

Je prendrai à crédit !

FABIEN, non convaincu, mais n'en laissant rien paraître ; baissant les yeux à son tour, et d'une voix étranglée

Bon... mais reviens vite au moins... Tu sais que nous avons tous besoin de toi ici !

LE BESOGNEUX

Vais être là à l'instant... Mais ne bougez pas... ne vous écartez pas au moins... Vous me le promettez tous ?

TOUS

Oui... oui... papa !... (Il les laisse, ambule lentement vers la gauche. s'approche à pas mesurés de la boutique de Mercaillou, tourne une dernière fois, précautionneusement la tête, pour sonder à nouveau les ténèbres ; puis, assuré que nul ne l'observe, ni ne l'épie en ce moment : il décroche adroitement un pain, rivé à un portant de l'étalage, le dissimule vivement sous sa blaude, et détale ensuite à toutes jambes, dans la direction du tournant de rue, où il a quitté les enfants. Mercaillou qui sortait sur le pas de la porte, au moment même où il commettait son larcin, l'aperçoit, s'esquivant rapidement vers la droite. Il se jette aussitôt à sa poursuite, en criant à tue-tête) :

MERCAILLOU

Au voleur ! Au voleur ! Arrêtez-le !... (Anselme, Pinatel et quelques autres voisins, sortent en tumulte, aux vociférations croissantes de Mercaillou, et foncent brutalement sur le besogneux, qui n'a pu disparaître à temps avec les enfants ; et qui, colleté, malmené, appréhendé de toutes parts, tente une résistance vigoureuse, acharnée, rendue bientôt surhumaine et inutile, par le nombre toujours accru des assaillants.)

SCÈNE II

LE BESOGNEUX, FABIEN, LUDOVIC, ADRIEN, ANDRÉ, MERCAILLOU, PINATEL, ANSELME, VOISINS, VOISINES, PASSANTS, puis deux AGENTS

LES GRIMELINS, cherchant à voir, au milieu de la mêlée, et s'éplorant à grand bruit; appelant tous, sauf Fabien, qui demeure stoïquement, bouche close et les yeux secs.

Papa... papa !... (A la voix aimée, de ces chers petits êtres, le besogneux, près de faiblir, acculé qu'il est par le nombre, tente un effort suprême et terrible, trace de ses deux poings formidables, qui abattent les têtes et défoncent les poitrines, un large demi-cercle autour de lui, et va pour s'évader de l'enclos, que lui forment les corps sans cesse multipliés de ses adversaires, lorsque deux agents, attirés par les clameurs et piailleries des uns et des autres, leur viennent soudainement prêter mainforte.)

MERCAILLOU, le visage ensanglanté et vociférant

I m'a volé un pain, le misérable !...

LE BESOGNEUX, qui, à l'approche des deux agents, a aussitôt abattu les poings ; tournant vers eux, un regard embrumé de larmes; d'une voix suffoquée par les sanglots.

C'était pour les enfants ! *

---

* « Pourquoi aussi, ne pas solliciter un secours du bureau de bienfaisance ? » opineront quelques âmes naïves, dont la crédulité n'a d'égale que la parcimonie...

Voilà déjà trois jours, que du matin au soir, il s'encrasse le bout des doigts, à la poignée dédorée de la porte, qui grince lamentablement sur ses gonds rouillés, toutes les fois qu'il la pousse du coude, et en franchit le seuil.

— « Hé bien ! que lui a-t-on répondu ? »

— « Oh on ne lui a rien répondu... On lui a simplement demandé : « Votre nom, votre

LES ENFANTS

Papa... papa !...

LE BESOGNEUX, les étreignant tous, éperdûment contre lui

Si vous saviez... ces pauvres petits êtres... ils n'ont rien mangé depuis deux jours !...

1er AGENT

Nous n'avons pas d'explication à recevoir... Au poste... au poste !...

2e AGENT

Au poste... au poste !...

MERCAILLOU

Oui, au poste... au poste !...

âge, votre profession, votre nationalité, etc., etc. » Le tout stipulé sous bénéfice de contrôle et on l'a invité ensuite à repasser dans quelques jours. »

— « Et quelques jours après ?... »

— « Non le lendemain. Vingt-quatre heures... c'est quelques jours après, pour un miséreux qui n'a seulement pas une bouchée de pain à se placer sous la dent. »

— « Enfin on a fait droit à sa requête le lendemain et on lui a remis ?... »

— « Non ! »

— « Alors ?... »

— « On lui a simplement dit... »

— « Quoi donc ? ?... »

— « Que l'enquête se poursuivait... »

— « Mais ce matin ???... »

— » Qu'elle continuait encore !... »

Ceci pourrait, comme l'enquête, se continuer indéfiniment.

QUELQUES VOISINS ET VOISINES, essuyant une larme à la dérobée

Le pauvre hère !...

UNE VOISINE, qui connaît son Mercaillou jusqu'au bout des doigts

Si vous lui aviez coupé une tranche, comme il vous l'a peut-être demandé, il ne vous aurait certainement pas volé un pain entier.

MERCAILLOU, avec effronterie

I m'a demandé des sous... I m'a pas demandé du pain !

LES ENFANTS, s'agrippant tous, hormis Fabien, à la vareuse et aux culottes du besogneux

Papa... papa !...

MERCAILLOU, d'une voix qu'il essaie en vain de rendre pathétique, sans oser toutefois lever les yeux sur l'indigent

Vous fallait demander du pain... vous en aurais donné...

LE BESOGNEUX, se récriant

N'avez pas voulu... m'avez chassé !...

MARCAILLOU, devant la rumeur indignée du populaire, craignant d'être pris à parti; vivement

Pas vrai ça... pas vrai... I m'a demandé des sous!...

LE BESOGNEUX, se dressant, terrible, avec un haut le corps énergique, et une exclamation sourde d'amour-propre blessé

Ho !...

LES AGENTS, l'enjoignant de les suivre

Pas d'explication... au poste!...

LE BESOGNEUX, se maîtrisant aussitôt, et faisant signe aux enfants, de marcher avec lui

Venez enfants!...

1er AGENT, d'une voix brutale

N'avons pas besoin d'eux!...

2e AGENT, avec humeur

Allez hop... suivez!...

LE BESOGNEUX, livide et bégayant

Peux pas les laisser aller pourtant privés de tout secours!

2e AGENT

Cela ne nous regarde pas... Ce n'est pas à eux, à qui nous avons affaire... c'est à vous... Suivez donc!...

LE BESOGNEUX, effaré et chancelant

... Voudriez pas pourtant que je les quittasse ainsi...

LES DEUX AGENTS, endêvant à la fin

Qui empêche!...

LE BESOGNEUX, rugissant, ivre de colère, et arquant farouchement les poings

Misérables... Canailles!... (De ses poings convulsés, il va de nouveau pour se tracer un vide autour de lui, lorsqu'une chiffonnière

entrée avec les autres, et qui s'était discrètement tenue à l'écart et impassible, durant toute cette première partie de scène, s'approche incontinent du besogneux, aux derniers mots de la réplique du second agent, et lui chevrotte à mi-voix, à l'oreille, ces quelques mots, qui lui font tout aussitôt rabattre les bras et desceller les poings.)

LA CHIFFONNIÈRE *

Si vous voulez... j'en prendrai soin, moi, de vos mioches?...

LE BESOGNEUX, médusé de surprise

Vous ?

LA CHIFFONNIÈRE, uniment

Oui, moi !

LE BESOGNEUX, profondément ému

Voudriez... mais pourquoi?...

LA CHIFFONNIÈRE

Pour le plaisir de vous rendre service et de garder vos mioches... Faut bien se secourir les uns les autres... surtout entre miséreux comme vous et moi...

---

* Une vraie femme du peuple, toute d'abnégation et de dévouement. De celles, que l'adversité a trempé et muri dès le plus jeune âge, dans l'opiniâtreté de la lutte et le sentiment du devoir. De celles, qui vivent stoïquement et simplement, la puérile et misérable existence d'opprimées, qui leur est échue ici-bas.

Celles-là, le Christianisme ne les sanctifie point, ni ne les canonise pas comme martyres... Car elles ne montent pas sur le bûcher, vêtues de blanc et le cilice aux reins ; ni elles ne s'éteignent pas, dans le silence emmuré du cloître, avec un crucifix d'argent, scellé entre leurs mains exsangues, et parmi le ruissellement des cierges, les déprécations affectées de leurs compagnes, la magnificence des draperies tendues, le flamboiement des étoles et des icônes d'or.

Elles seules pourtant, les opprimées, sont vraiment dignes de notre souvenir et de notre admiration... Et elles seules sont les dignes sœurs de notre divin Frère... car elles seules sont les Vraies Saintes... et non des hystériques.

LE BESOGNEUX, des larmes de reconnaissance plein les yeux

Ah! comment jamais reconnaître !...

LA CHIFFONNIÈRE, vivement

Plus tard... plus tard .. nous causerons de ça... Alors vous acceptez?

LES DEUX AGENTS, au besogneux, s'impatientant, avec humeur manifeste, et le tiraillant violemment par les bras

Bien... venez-vous ?...

LA CHIFFONNIÈRE

J'habite rue de la Vieille Ecole... Demanderez mâme Pomard... je gîte à un septième... suis chiffonnière de mon état, puis me connaissent tous dans le quartier...

LE BESOGNEUX, violemment ému

Bien !... Permettez-moi de vous serrer la main ?...

LA CHIFFONNIÈRE, tres émue elle aussi

Comment donc!...

LE BESOGNEUX, avec le plus grand trouble, lui serre affectueusement les mains, puis la passe doucement vers les quatre mômes, qui ouvrent de grands yeux étonnés, devant l'intrusion de cette étrangère parmi eux, laquelle déjà leur distribue bellement à tous, mille marques de tendresse et d'amour naissant. Le besogneux, se violentant, d'une voix mouillée, aux grimelins, dissimulant mal l'émotion qui l'envahit.)

Enfants je serai bientôt parmi vous... (Une voisine s'intéressant à leur infortune et ayant pris l'initiative d'une collecte, réunit une modique somme qu'elle remet ensuite au besogneux.)

LA VOISINE

Pour vos mioches !... Et croyez qu'il est encore ici quelques âmes charitables qui compatissent à votre malheureux sort ! (Mercaillou, à la demande de la voisine, de participer pour quelques sous, à la collecte qu'elle organise, a opposé ouvertement, une fin de non recevoir; mais devant les murmures indignés du populaire, qui prend maintenant fait et cause pour le besogneux, il se voit bien contraint de s'exécuter, sous peine de s'attirer de terribles représailles. Il tire donc rageusement, quelques sous de sa poche, et les dépose, avec une mauvaise humeur marquée, dans la main toute large ouverte, de la voisine.)

LE BESOGNEUX, à la voisine qui lui a remis le pécule, profondément touché

Merci à vous... merci à tous !...

LES AGENTS, devant le revirement du populaire, n'osant trop gourmander leur prisonnier, mais bougonnant quoique ça tous les deux

Ah venez-vous à la fin... quand vous aurez fini toutes vos jérémiades !...

LE BESOGNEUX, glissant le pécune qu'il a reçu, dans la main de la chiffonnière, qui se refuse tout d'abord à l'accepter

Pour l'entretien des enfants durant mes quelques jours d'absence !

LA CHIFFONNIÈRE

Il n'en était pas besoin...

LE BESOGNEUX

Quand même ! (Aux agents.) ... Je suis à vous !

LES ENFANTS, effrayés et se cramponnant à lui

Tu t'en vas, papa?...

UN AGENT, à Mercaillou

Vous aussi, suivez-nous!

MERCAILLOU, effaré

Moi... mais pourquoi?...

L'AGENT

Mais pour faire votre déposition au commissariat... puisque vous dites qu'il y a eu délit...

MERCAILLOU, rassuré

Ah! oui... oui messieurs les agents! (Il va donner un tour de clé à la porte de sa boutique et retourne presque aussitôt auprès des deux agents.)

FABIEN, qui a pris son père en particulier

Papa... qui est cette dame que je ne connais pas?...

LE BESOGNEUX

Une parente à nous... une vieille amie de la famille!...

FABIEN

Alors pourquoi que tu y dis madame?

LE BESOGNEUX

La voyions si rarement qu'elle vous est un peu étrangère... Elle vous aime bien quoique ça... J'espère que toi

et tes frères, vous saurez la payer de retour... Ah! adieu... sois sage... me promets... (La voix suffoquée par l'émotion qui le tenaille.) Tes frères aussi... me promettez?...

ADRIEN, LUDOVIC, ANDRÉ, tous les trois déjà au mieux avec la chiffonnière

Oui papa!

FABIEN, qui se maintient debout au prix de surhumains efforts; avec une maitrise sur soi vraiment prodigieuse pour son âge, les traits horriblement pâlis, mais d'une voix nette et claire

Je sais où tu vas?...

LE BESOGNEUX, bouleversé

Si tu le sais... ne le dis pas à tes frères!...

FABIEN, un pleur scintillant au long de ses cils

Non, père!

LE BESOGNEUX, avec effort

Tu me pardonnes ce que j'ai fait là?...

FABIEN, avec un accent convaincu, le regard haut et fier

Oui père... C'était pas pour toi... c'était pour mes frères .. Tu as fait ce que tu as dû!...

LE BESOGNEUX, avec une profonde altération de voix et de visage

Merci, enfant! (Les embrassant tous, une ultime fois.) André, Ludovic, Adrien... (Aux deux agents.) Et maintenant, allons-y!

LES DEUX AGENTS, que la sympathie croissante de la foule pour l'indigent et ses quatre mômes, a laissé un moment irrésolus et surtout réprimé l'odieuse intempérance de langage

Pas malheureux que vous vous décidiez!... (Brutalement à Mercaillou qui se tient prudemment à distance du besogneux.) Vous suivez!...

MERCAILLOU, obséquieux à l'excès et d'une voix grasseyante

Mais je vous suis, messieurs les agents...

LE BESOGNEUX, dissimulant mal son trouble, sa douleur, les yeux noyés de larmes, et d'une voix brisée par les sanglots

Adieu madame... adieu enfants... à bientôt!...

LA CHIFFONNIÈRE

A bientôt!

ADRIEN, ANDRÉ, LUDOVIC, avec la vague appréhension que leur père ne leur sera point de sitôt rendu

... Dieu papa!... Dieu papa!...

LE BESOGNEUX, aux deux agents

Passez devant... je suis encore un honnête homme... quoiqu'il vous semble à tous les deux... Je vous donne ma parole que je ne tenterai point la fuite... Passez donc devant... je vous suivrai à distance! (Les deux agents acquiescent à son désir et le précédent de quelques pas. Il sort donc, suivi à distance de Mercaillou. et de quelques voisins et voisines.)

SCÈNE III

LA CHIFFONNIÈRE, FABIEN, ADRIEN, LUDOVIC, ANDRÉ, QUELQUES VOISINS et VOISINES, qui les suivent des yeux.

LA CHIFFONNIÈRE, aux mioches, tendrement

Pleurez pas bébêtes... vous l'rendront ben vot'papa... vous l'mangeront pas... Avez faim peut-être?... Je n'y pensais plus... Vieille bête que je suis pourtant!... (Elle soutire du fond d'une chaussette, des rogatons de pain dur, dont elle fait une part à chacun.) Tenez... à chacun sa miche!... Comme ça gloutonne à cet âge... Dire que ça n'a rien mangé depuis deux jours!... Pauvres enfants!... Sont-y mignons tout de même! (A Fabien, qui sans mot dire, à grand renfort de bras, a péniblement hissé le sac de la chiffonnière, jusqu'à ses chétives épaules, qui faiblissent par instants, sous le poids inaccoutumé de cette charge.) Hé bien... et toi tu ne manges pas?...

FABIEN, qui à l'insu de tous, a vivement jeté le morceau, au fond d'une de ses poches

Moi... je garde le morceau pour mes frères... pour le jour où ils n'en auront plus.

LA CHIFFONNIÈRE, bambonnant, en aparté

V'la un môme qu'a du cœur... mais qu'est-ce que tu fais là de mon sac?...

FABIEN, simplement

Vous voyez bien... je le charge sur mon dos.

LA CHIFFOFNIÈRE, grandement étonnée

Mais pourquoi... je ne t'ai pas dit...

FABIEN, avec le plus profond sérieux

Parce qu'il vous pèse trop à vous!...

LA CHIFFONNIÈRE, le gourmandant, avec grande douceur

Crois-tu qu'il ne te pèse pas aussi à toi?

FABIEN, sans outrecuidance, du ton le plus naturel

Mais moi, je suis un homme !

LA CHIFFONNIÈRE, qui va pour lui retirer son sac; semi badine, semi sérieuse

Veux-tu bien te taire et vite me rendre mon sac!...

FABIEN, lui abattant les mains

Non!

LA CHIFFONNIÈRE, se rebecquant

Si!

FABIEN, résolument

Non!

LA CHIFFONNIÈRE, avec stupeur et se rendant

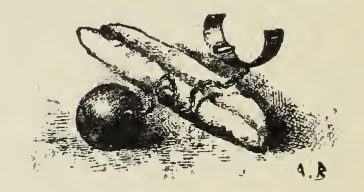
Comme tu voudras à la fin!... Terrible cet enfant, et vous a une volonté pour son âge!... (Se tournant vers les

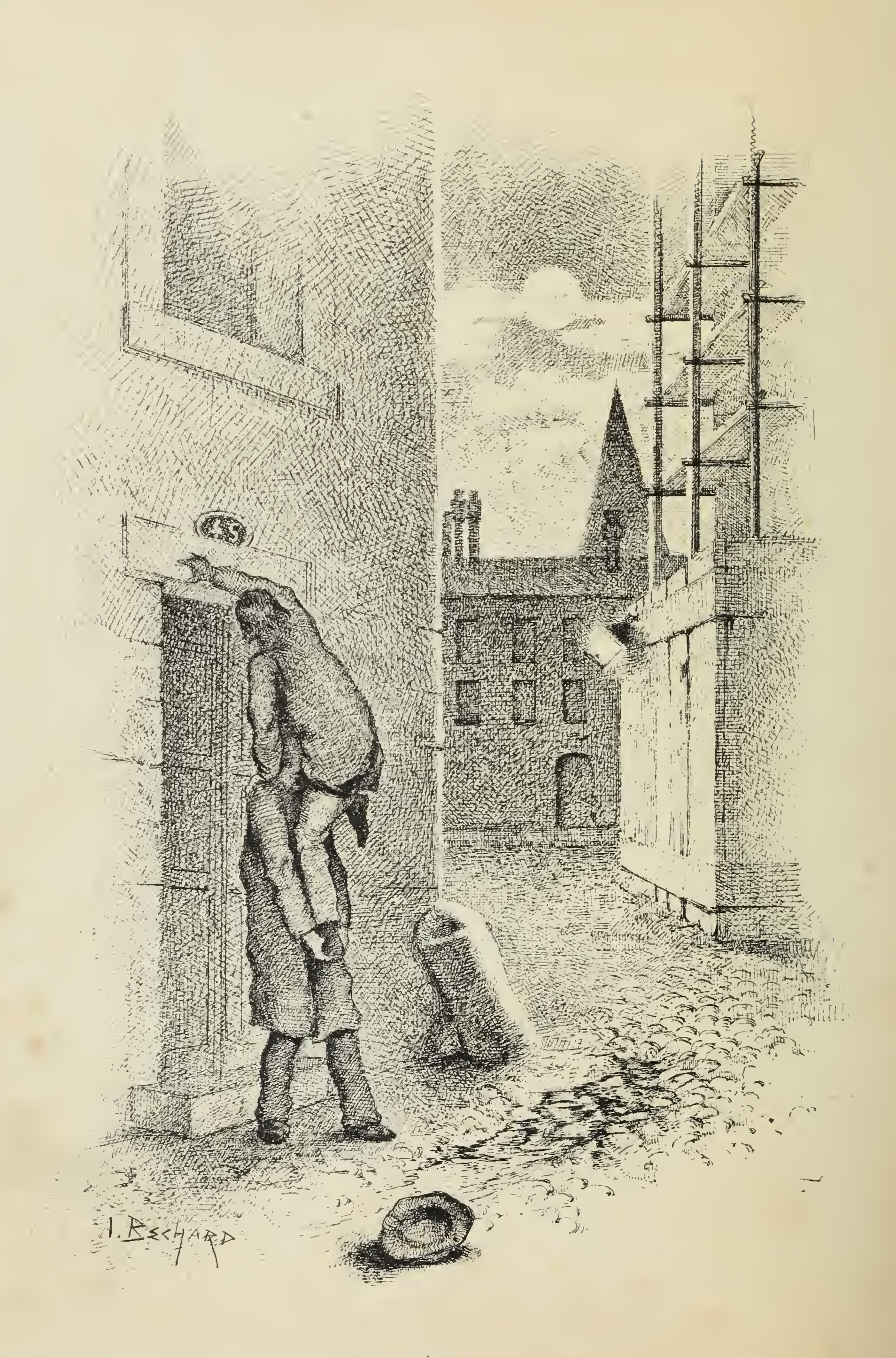
mioches.) Suivez, vous autres ! (Ils vaguent, tous les cinq, lentement, vers le haut de la rue. La Chiffonnière considérant Fabien avec une muette admiration.) Mais qui t'a donc élevé ainsi ?

FABIEN, ses jambes se dérobant sous lui, mais n'en palliant pas moins sa faiblesse; avec un décevant sourire et d'une voix lointaine

... La misère !...

RIDEAU





LA GLYPTO, 97, rue Oberkampf, Paris.

NOCTURNE... A DEUX VOIX

PERSONNAGES

PÉPINOT, mercier, 83 ans, *l'âge qui vous débarque à la première station.*

BRINDOUILLARD, petit rentier, 89 ans, *l'âge où quoique très vieux, on redevient subitement jeune; ou pour mieux dire, où l'on s'en revient tristement, et l'oreille basse à son point de départ, avec ses armes et bagages en moins.*

L'ALLUMEUR de réverbères.

NOCTURNE... A DEUX VOIX

Pour Armand Silvestre

Un carrefour dans les terrains vagues d'une petite ville du Midi.

Portes, boutiques, fontaine, échoppe, bornes, réverbères, disposés ou échelonnés de distance en distance, de côté et d'autre de la chaussée.

A droite, 3e plan, une bâtisse en construction, ceinturée d'une haute palissade, à l'un des montants de laquelle, est suspendue une grosse lanterne allumée.

Comme le rideau se lève, les douze coups de minuit, tintinnabulent à une horloge voisine.

Débouchent par la droite, Pepinot et Brindouillard, abominablement gris tous les deux, et cramponnés, agrippés désespérément au bras l'un de l'autre.

SCÈNE PREMIÈRE

PÉPINOT, BRINDOUILLARD*

PÉPINOT, le plus éméché des deux, traîné à la remorque par son ami; glapissant d'une voix éplorée

Brindouillard !...

* Deux buveurs incorrigibles qui cherchent tous les soirs ensemble, au fond de leur verre, l'oubli de leurs vicissitudes et préoccupations de la journée.

L'un, Brindouillard : qu'il est aujourd'hui aux trois-quarts ruiné, à la suite du krach sensationnel d'une société financière, haut cotée à l'époque, et dans laquelle il avait étourdiment engagé la presque totalité de sa fortune. L'autre, Pepinot : qu'il a été marié, quasi contre son gré, à une sorte de virago à moustaches — laideron à poils clairsemés, doublé d'une dévote irréductible; — qui l'incrimine et tarabuste matin et soir, de ce qu'il ne l'accompagne pas

BRINDOUILLARD

Quoi qu'tu veux?

PÉPINOT

Sommes pas rendus encore?...

BRINDOUILLARD

Crois qu'si... j'vas voir...

PÉPINOT

Qué qu'tu vas voir?

BRINDOUILLARD

Dans quelle rue on vague présentement (l'accotant avec précaution près d'une borne à droite.) Pose-toi là et bouge pas...

PÉPINOT

Reste pas hé... Me sens pas bien ce soir

---

tous les dimanches aux vêpres; et qui ne lui pardonne pas aussi, lui garde même une haine farouche, de n'avoir pas su lui donner un seul rejeton, depuis près de vingt-cinq ans qu'on les a triomphalement unis l'un à l'autre, à la face auguste du ciel et des hommes; et trente, qu'ils se sont simplement unis tous les deux, sans tambour ni trompette, par devant la nature... et eux-mêmes.

Ah si Brindouillard avait voulu à l'époque... Si même il voulait encore. Car c'est lui qui n'a pas voulu, et c'est elle qui a tout fait pour l'avoir. Oui, il n'avait qu'à se baisser... et à la prendre. Mais lui s'est toujours obstinément refusé... « Moi... jamais de la vie... moi. tromper un ami... Ah bien plutôt cent fois la mort! »

Si encore, ce n'avait pas été une femme à barbe, il n'aurait peut-être pas dit non, et il se fut bien certainement humanisé, à la longue. Mais une femme à barbe... ça ne lui a jamais rien dit!

BRINDOUILLARD

Ha! tu te sens pas bien... C'est vrai... tu tremblottes... te tiens plus même sur tes guibolles... T'es incommodé peut-être... Quoi qu'tu sens donc?...

PÉPINOT

Je sens que j'm'en vas. (Dans un hoquet d'ivresse, secouant la tête, amèrement.) ... Ah! Brindouillard!...

BRINDOUILLARD

Allons, tiens-toi tranquille... bouge pas... et te fais pas d'mauvais sang. (Lui ôtant de la tête et lui posant ensuite son couvre-chef sur les genoux.) T'as là ton chapeau devant toi... Si jamais tu t'sens le besoin... te comprends hein... Te mouilles pas les pieds au moins... Allons j'te laisse... Tu bougeras pas hein... tu m'le promets?...

PÉPINOT

... Te promets... (Tout à coup, avec un sursaut.) Ah! Brindouillard!...

BRINDOUILLARD, revenant sur ses pas

Quoi qu'tu veux encore?...

PÉPINOT, d'une voix angoissée

Sens... m'sens...

BRINDOUILLARD, alarmé

Quoi qu'tu te sens?...

PÉPINOT, dans un cri de détresse

Pi... pi...

BRINDOUILLARD

Hé ben tourne-toi... t'as la borne à côté...

PÉPINOT, avec désespoir

J'peux pas m'tourner tout seul.

BRINDOUILLARD, complaisant

Tu peux pas tout seul... Alors j'vas te tourner moi (Le prenant sous les bras et le retournant tout d'une pièce contre la borne.) ... là... t'y vois assez au moins?...

PÉPINOT

Oui... oui...

BRINDOUILLARD

T'veux pas qu'j'enflamme une allumette?...

PÉPINOT

Non... non... pas besoin... Laisse-moi à présent... Ousque qui m'a donc assis Brindouillard... qu'je m'sens déjà les pieds dans l'eau?...

BRINDOUILLARD, louvoyant vers la gauche

Te mouilles pas les culottes au moins... hein?...

PÉPINOT

Pas peur... Suis pas un enfant... puis c'est pas la première fois...

BRINDOUILLARD

Pense bien...

PÉPINOT

T'crois peut-être que j'sais pas me tenir...

BRINDOUILLARD, qui s'est hissé tant bien que mal sur le remblai d'une borne, sise au 3[e] plan de gauche, et s'y maintenant au prix des plus laborieux efforts; cramponné qu'il est d'une main aux aspérités de la muraille, tandis que de l'autre, il enflamme malaisément une allumette, qu'il a soutiré des profondeurs d'une poche de son habit.

Je vois bien parbleu, la plaque indicatrice, mais elle est si haut placée, qu'il ne m'est pas possible d'lire exactement c'qu'il y a d'écrit dessus... U... R... rue... rue... Je distingue bien le mot rue... mais c'est celui qui vient après... le nom d'la rue qui ne m'est pas du tout perceptible... J... I... J... V... J... C ..

PÉPINOT, dans un bruit de sanglots

Ah!... Brindouillard!...

BRINDOUILLARD

Quoi qu'tu te sens encore?...

PÉPINOT. d'une voix inarticulée

Peux pas?...

BRINDOUILLARD

Peux pas... Quoi peux pas?...

PÉPINOT, sans se tourner et avec une contrition comique

Pi... pi!...

BRINDOUILLARD, son ventre et ses deux mains plaquées étroitement contre la muraille, et perpétrant des efforts prodigieux d'équilibre, pour se maintenir debout sur le remblai de la borne.

Ça vient pas?...

PÉPINOT, s'éperdant de douleur

Non...

BRINDOUILLARD, qui manque à tout instant de s'ébouler à la renverse

T'es malade alors!...

PÉPINOT, s'éplorant avec bruit

Ah!... ah!... ah!...

BRINDOUILLARD

N'pleure pas bébête, qu'tu vas réveiller les voisins. C'est sûr au moins qu'tu n'peux pas?... Peut-être aussi... qu't'es long, toi... pour te décider ..

PÉPINOT, se rassérénant aussitôt

Ah! t'crois... Brindouillard!...

BRINDOUILLARD

Tu dois mieux encore le savoir qu'moi. .

PÉPINOT

J'crois aussi, moi...

BRINDOUILLARD

Hé ben alors... si tu dis comme moi, c'est pas la peine de t'alarmer pour si peu... Persiste... attends... patiente encore un moment... et puis on verra...

PÉPINOT

Ho! c'st pas au moins qu'j'sois essessivement pressé...

BRINDOUILLARD, s'étayant toujours d'une main contre la muraille, de l'autre farfouillant dans le bas-fond de ses poches

Tu as jusqu'à demain matin...

PÉPINOT, s'endormant

Ho! si c'était pas qu'j'ai les pieds dans l'eau... (ponctuant sa phrase d'un ronflement sonore.) et qu'j'me refroidis...

BRINDOUILLARD, enflammant une autre allumette et l'élevant au-dessus de sa tête

C'est drôle ça... j'y voyais un peu tout-à-l'heure... voilà qu'maintenant j'y vois plus du tout... (à Pépinot.) T'ronfles, n'dis pas non... t'entends d'ici... T'avises pas de dormir qu'tu prendrais peut-être mal... t'attraperais un froid... puis te faudrait pendant huit jours garder la chambre... Rue... rue... g... v... g... c... Non, mais j'y vois trouble ce soir... je n'sais trop à quoi cela tient... N'serait-ce pas plutôt un effet du brouillard. (Frissonnant.) Brrr... ça se sent

aussi qu'il y a du brouillard ce soir dans l'air... C'est pernicieux ça dans la saison où nous sommes... rue... rue... (Avec un accent de triomphe.) rue de la Vigne... (Sautant à terre et allant à Pépinot.) Pépinot!... Pépinot!... (Le secouant.) Hé Pépinot?...

PÉPINOT, somnolent, la tête fléchie sur ses genoux, d'une voix caverneuse

Qué qu'tu veux?

BRINDOUILLARD

C'est venu?...

PÉPINOT

J'crois, oui...

BRINDOUILLARD

Eh t'as fini?...

PÉPINOT

J'crois aussi...

BRINDOUILLARD

Hé ben tourne-toi à présent.

PÉPINOT, d'une voix lamentable, mais sans remuer bras ni jambes

T'sais ben qu'j'peux pas à moi tout seul...

BRINDOUILLARD, paterne et bienveillant

Tu n'peux pas à toi tout seul... J'vas y donc t'aider moi...

(Même jeu que précédemment.) doucement là... t'voilà remis sur tes guibolles...

PÉPINOT, avec un soupir d'allègement

Ha... m'sens mieux maintenant...

BRINDOUILLARD

Se comprend parbleu...

PÉPINOT, que l'ivresse gagne et abalourdit de plus en plus

Aussi m'sens l'jarret pus ferme, pus solide... Puis j'marche ben mieux... I t'semble pas aussi à toi?...

BRINDOUILLARD

Si que j'te dis... T'sais... sommes rendus... J'te l'disais ben!...

PÉPINOT

Ha! n'sommes?...

BRINDOUILLARD

Oui rue d'la Vigne...

PÉPINOT, tournant et retournant sur place

Ha ben c'est drôle... mais j'me reconnais pas du tout...

BRINDOUILLARD, avec humeur

Ah dépêchons j'te prie qu'i m'tarde maintenant d'rentrer m'mettre au lit.

PÉPINOT

Ah!... tu t'sens pas bien aussi toi?...

BRINDOUILLARD

Oui, j'sens que j'n'ai plus guère mes esprits à moi...

PÉPINOT, faisant effort sur soi-même pour se porter en avant

Oh alors dans c'cas... i faut pas s'attarder davantage...

BRINDOUILLARD

De quel côté dirigeons-nous nos pas?...

PÉPINOT

Ha! j'sais pas moi...

BRINDOUILLARD

Comment t'n'sais pas où est ton habitacle!...

PÉPINOT

M'souviens plus moi, t'comprends....

BRINDOUILLARD

T'devrais pourtant t'souvenir... n's'oublient pas ces choses là... T'as pas une carte sur toi?...

PÉPINOT

Sais pas...

BRINDOUILLARD

Tu n'sais jamais toi... t'devrais pourtant l'savoir...

PÉPINOT

Regarde dans ma pelure...

BRINDOUILLARD, investigant dans les poches de son habit

Les trouve pas tes poches...

PÉPINOT

T'les trouve pas?...

BRINDOUILLARD

Ha! si... Mais comme t'les a étroites tes poches... J'peux à peine y passer la main d'dans...

PÉPINOT

T'peux pas... C'st drôle çà... N'm'en suis jamais aperçu moi... Peut-être aussi qu't'as mis la main dans la doublure...

BRINDOUILLARD

C'est ben possible c'qu'tu dis là Pépinot. (Accotés l'un à l'autre par les épaules, se soutenant ainsi mutuellement.)

PÉPINOT

T'trouves pas?...

BRINDOUILLARD

Si pourtant, j'tiens quéque chose...

PÉPINOT

Mon portefeuillle sans doute...

BRINDOUILLARD, examinant l'objet qu'il a sorti

Oui... en effet...

PÉPINOT

Eh ben regarde dans une des poches...

BRINDOUILLARD, une carte à la main qu'il cherche vainement à déchiffrer

C'est qu'j'n'y vois goutte... La nuit est tôt venue ce soir... T'aurais pas une allumette sur toi?...

PÉPINOT

Ah non... et toi?...

BRINDOUILLARD

Non plus...

PÉPINOT

C'est-y ennuyeux... Parbleu s'i faisait pus clair, moi j'te lirai ça d'suite!...

BRINDOUILLARD

T'm'en dis là une ben bonne... Moi aussi...

PÉPINOT, dont le regard se porte machinalement, sur le réverbère allumé du 3e plan de droite; frappé d'une idée subite

Hé! ben mais...

BRINDOUILLARD

Quoisse?

PÉPINOT

Si t'montais dessus l'réverbère, t'y verrais p't'être pus d'tinctement...

BRINDOUILLARD

J'y avais déjà pensé... Seulement le hic est d'y atteindre!...

PÉPINOT, ambulant vers le réverbère

Mais moi j'suis ben là pour un coup...

BRINDOUILLARD, qui a jeté sans réflexion le portefeuille dans une de ses poches; le suivant

Comment çà?...

PÉPINOT, au pied du réverbère, qu'il tient étroitement embrassé; courbant délibérément la tête, prêt à lui faire ainsi la courte-échelle

Eh ben moi j'vas tout simplement t'servir d'sous-pied...

BRINDOUILLARD

T'crains pas qu'j't'écrabouille!...

PÉPINOT

As pas peur... On en a vu ben d'autres....

BRINDOUILLARD, lui grimpant sur le dos

Houp là! ..

PÉPINOT, supportant allègrement sa charge

Et vas-y donc Eustache...

BRINDOUILLARD

T'lèves pas au moins!...

PÉPINOT

As pas peur... (Un temps.) Hé ben, est-ce que t'y vois pas mieux à présent?...

BRINDOUILLARD

Attends qu'j'me consolide... là!... (Déchiffrant la teneur de la carte.) Monsieur'r Pépinot, mercier, 45, rue d'la Vigne...

PÉPINOT

45, oui j'crois qu'c'est ça...

BRINDOUILLARD

C'est sûr parbleu qu'c'est ça!...

PÉPINOT

Ha oui...

BRINDOUILLARD, sautant à terre

Où est-y l'45?

PÉPINOT

Ah j'sais pas moi... Nous faut voir ça...

BRINDOUILLARD

T'sais pas où sont l's'impairs?...

PÉPINOT, la démarche lourde, brimbalante

L's'impairs? oui j'sais ous qu'i sont (Désignant le côté de droite.) J'crois qu'i sont tous à droite...

BRINDOUILLARD, lui aussi, de plus en plus abêti, et appesanti par l'ivresse

T'crois, donc t'es pas sûr...

PÉPINOT

Oui à droite, (Se ravisant.) p't'être ben aussi à gauche... Enfin j'sais pas au juste...

BRINDOUILLARD

M'renseigne pas beaucoup c'qu'tu dis-là... (Déchiffrant la plaque d'une maison sise au 2e plan de gauche.) Voyons... ici c'est le 24... Or 24 est pair, donc l's'impairs sont indubitablement d'l'aut'côté.

PÉPINOT, qui erre sans but, les mains dans les poches, de part et d'autre de la rue

Ha! i sont d'l'aut'côté l's'impairs!... (Se piétant tout à coup, un doigt pointé en l'air.) Brindouillard!

BRINDOUILLARD

Quoi qu'tu veux?

PÉPINOT, désignant la maison du 2e plan de droite

J'crois qu'c'est là qu'est ma cambuse...

BRINDOUILLARD

T'crois... donc t'es pas sûr encore!...

PÉPINOT, s'approchant plus près

Si pourtant !

BRINDOUILLARD

Vaut mieux encore s'en assurer que si l'on s'induisait ensuite en erreur...

PÉPINOT

N'm'ro 24 tu as dit.

BRINDOUILLARD

Non 45, l'24 c'est l'num'ro d'la maison d'en face... Ah vite dépêchons... Pépinot ! (Tous deux déambulent devant la porte de la maison précitée.)

PÉPINOT, qui somnole tout en marchant

Brindouillard !...

BRINDOUILLARD

Hisse-moi par l'jambes jusqu'au dessus de c'tte porte... En m'approchant tout près, j'déchiffrerai ben l'num'ro d'la plaque.

PÉPINOT

Ha ! t'veux encore t'cavaler seur moi... C'est qu'j'm'i sens pus guère solide à présent, t'sais...

BRINDOUILLARD

T'hésites à m'satisfaire.

PÉPINOT

C'est qu'j'm'sens à bout d'forces.

BRINDOUILLARD en prenant gaiement son parti

Si tu n'tiens pas à coucher ce soir dans ta boîte... tant pis pour toi !...

PÉPINOT, avec vivacité

Oh si... si Brindouillard... Ben oui, Adelaïde qui m'attend tous les soirs au lit... si j'ne rentrais pas d'la nuit à la maison elle serait ben capable d'me jeter demain la porte au nez... Si, si Brindouillard !

BRINDOUILLARD

A toi donc d'tenter un suprême effort.

PÉPINOT

S'pas si j'pourrais !...

BRINDOUILLARD

J'te dirai cela quand j'serai sur toi (Lui montant sur le dos.) Allons, courbe l'échine esclave et ne souffle plus mot... Hop là !. .

PÉPINOT

Oh ! j'résume là toutes mes forces... Eh ben est-ce qu't'y vois quéque chose à présent?

BRINDOUILLARD

Oui j'vois la maison...

PÉPINOT

J't'crois... t'y es dessus. Mais t'vois pas l'n'm'ro ?

BRINDOUILLARD

Si.

PÉPINOT, accomplissant des prodiges d'équilibre pour se maintenir le corps d'aplomb

Ben qué qu'c'est qu'c'n'm'ro là?... Dis vite Brindouillard?...

(Entre sur ces entrefaites, l'allumeur de réverbères, qui éteint les deux becs du fond et de droite, et sort rapidement, une fois sa tâche terminée, sans avoir seulement remarqué leur présence, ni être même aperçu d'eux.)

BRINDOUILLARD

C'est... (Se trouvant tout d'un coup plongé dans l'obscurité la plus complète.) Ho !...

PÉPINOT, s'impatientant

Hé ben qué qu't'fais qu't'm'réponds pas... T'dormirais pas?...

BRINDOUILLARD, d'une voix altérée

Pépinot!...

PÉPINOT, pris déjà de panique

Brindouillard!...

BRINDOUILLARD

J'y vois plus.

PÉPINOT, abasourdi et ses jambes se dérobant sous lui

Comment ça, t'y vois pus?...

BRINDOUILLARD

J'crois qu'on a éteint l'œil de verre...

PÉPINOT

Qui ça?... T'as pas pourtant soufflé dessus?

BRINDOUILLARD

C'p't'être l'vent?

PÉPINOT

Eh t'as pus d'allumette seur toi?

BRINDOUILLARD

Non qu'j't'ai déjà dit... ha si... attends... j'en palpe une encorè dans la doublure de ma veste.

PÉPINOT

T'en tiens une... l'lâches pas au moins...

BRINDOUILLARD

As pas peur... J'la tiens trop solidement... J'vas l'enflammer à ma culotte...

PÉPINOT, fourbu, estomaqué

Brindouillard!

BRINDOUILLARD

Pépinot!

PÉPINOT

T'las enflammée ton allumette?

BRINDOUILLARD

Oui.

PÉPINOT

Ben fais vite t'sais... M'fais vieux moi là-dessous... M'sens pus guère l'jarret solide...

BRINDOUILLARD, ses deux mains en capuchon

Attends-donc que j'm'approche plus près.

PÉPINOT

Hé ben t'lis c'n'm'ro là ?...

BRINDOUILLARD, tout d'un coup

45.

PÉPINOT

L'n'm'ro d'ma boîte.

BRINDOUILLARD, il saute à terre

T'l'as dit Pépinot... T'as tes clés au moins sur toi?

PÉPINOT

J'crois.

BRINDOUILLARD

T'crois, t'es jamais sûr d'rien (Lui palpant le contenu de ses poches.) Oui t'les as... (Il lui a délicatement posé son trousseau de clés dans la main.)

PÉPINOT

Dis Brindouillard!...

BRINDOUILLARD

J't'les ai sorties d'la poche... t'les as maintenant dans la main.

PÉPINOT

T'les gardes donc?...

BRINDOUILLARD

J'les garde pas du tout, puisque j'te dis qu't'les as dans la main.

PÉPINOT

Ha! oui... Eh ben j'aurai cru seur l'moment qu'celle-là c'était la tienne...

BRINDOUILLARD

D'main?

PÉPINOT

Oui.

BRINDOUILLARD

C'st pas possible!...

PÉPINOT, avec un large rire sonore

Ho j'vois ben maintenant qu'elle n'est pas à toi.

BRINDOUILLARD

Il n'y avait même pas à s'ÿ tromper.

PÉPINOT

Hé! d'fois si j'te l'avais par méprise fourré au fond d'une d'mes poches, t'aurais ben pu ensuite n'pus t'souvenir qu'j'l'avais seur moi.

BRINDOUILLARD, qui ne comprend pas

D'quoisse?

PÉPINOT, plus du tout à la question, et pour cause

J'y verrai p't'être pas assez dans l'escalier, pour m'conduire à moi tout seul jusqu'en haut.

BRINDOUILLARD

T'veux pas pourtant qu'j'te fasse leumière?

PÉPINOT

Pourquoi pas!

BRINDOUILLARD

Eh avé quoi j'te prie... j'ai pus une seule allumette.

PÉPINOT

T'n'as pas d'lampion dans ta poche?

BRINDOUILLARD

Hé non...

PÉPINOT

Eh ben va décrocher l'lanterne qu'est appendue là-bas à c'tte palissade...

BRINDOUILLARD

Quoi ce falôt?

PÉPINOT

Oui ça qui brille jusqu'à nous...

BRINDOUILLARD, hésitant

Mais j'sais pas moi si...

PÉPINOT

Comment... toi aussi, t'n'sais pas!...

BRINDOUILLARD

Mais aussi...

PÉPINOT

Si t'raisonnes encore j'piaille comme un veau.

(Cette réplique a l'inattendu effet de clore immédiatement la bouche de Brindouillard. Celui-ci pivote aussitôt sur ses talons, ambule péniblement, à pas mesurés, sur le devant de la construction; et puis, sans tourner la tête, tant la peur le talonne, y décroche maladroitement, avec bruit, la lanterne fixée à un des portants de la palissade; ne se voyant aucunement appréhendé, comme il le craignait tout d'abord, s'en retourne plus guilleret et avec un poids de moins sur la poitrine auprès de son digne accolyte, qui

s'est paisiblement endormi, le dos calé contre un battant de la porte d'entrée, qu'il a ouverte il ne sait trop comment, avec le trousseau de clés qu'il a encore en mains.)

BRINDOUILLARD, triomphalement

V'là d'la leumière.

PÉPINOT, en sursaut

Ha ! c's toi Eustache...

BRINDOUILLARD

T't'étais assoupi en m'attendant... Tiens t'as ouvert !...

PÉPINOT, qui ne sait plus trop ce qu'il dit ni ce qu'il fait

Oui j'ai ouvert avé la clé...

BRINDOUILLARD

V'là l'falot demandé... Maintenant t'as pus qu'à grimper jusque chez toi.

PÉPINOT, se mettant debout tant bien que mal

T'as pas besoin d'monter toi... pourvu qu'moi j'me monte !...

BRINDOUILLARD, comme Pépinot franchit le seuil de la porte

T'me souques pas la pince?...

PÉPINOT, se tournant

Ha si... (Lui distribuant une poignée de main chaleureuse.) Hé ! ben bonsoir Brindouillard.

BRINDOUILLARD, avec effusion

Bonsoir Pépinot... à tantôt...

PÉPINOT

A d'main... (Il rentre.)

BRINDOUILLARD

Si t'es pas mort!

PÉPINOT

Est-ce qu'on meurt à notre âge...

BRINDOUILLARD, sur le pas de la porte, le fanal haut levé, le guidant ainsi dans son ascension nocturne

N'crie pas si fort qu't'vas réveiller l'locataires... T'y vois assez au moins?

LA VOIX DE PÉPINOT

J'crois, oui...

BRINDOUILLARD, s'effrayant

Tiens toi à la rampe, malheureux... qu't'vas trébucher!

LA VOIX DE PÉPINOT

Mais... m'y tiens... soir...

BRINDOUILLARD

... dieu, vieux.

LA VOIX DE PÉPINOT

... dieu.

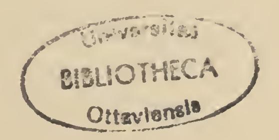
BRINDOUILLARD, il ressort et referme doucement la porte derrière lui

Et maintenant allons-nous en coucher. (Il remonte ensuite à petits pas, trébuchant à chaque instant, vers le haut de la rue, le falot appendu au bout des doigts, lui fouettant falotement le gras des jambes.) Sambleu qu'ça tourne autour de moi... Pépinot dirait qu'ça prouve qu'la terre est ronde... Ho! mais comme ça danse... C'est effrayant comme ça danse... Oh d'ma vie j'n'avais vu aussi ben danser qu'ce soir!... Soulôt c'Pépinot... J'connais pas son pareil... I l'est à naître son pareil... (Dans un éclat de rire.) Il en tient une c'soir... A doré la pilule... Aussi va l'rabrouer en conséquence, dame son épouse... Va chambarder, ben sûr (Bruit de dispute s'évadant d'une fenêtre de la maison du 2e plan de droite.) J'tends d'ici... Ben fait aussi... Si i m'écoutait... i prendrait pas une cuite tous les soirs... mais i veut toujours faire à sa guise... Grand ben lui fasse... Mais i s'respecte pas beaucoup... Soit dit sans l'débiner... (Il sort lamentablement par la gauche.)

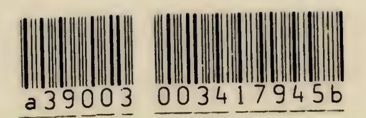
RIDEAU

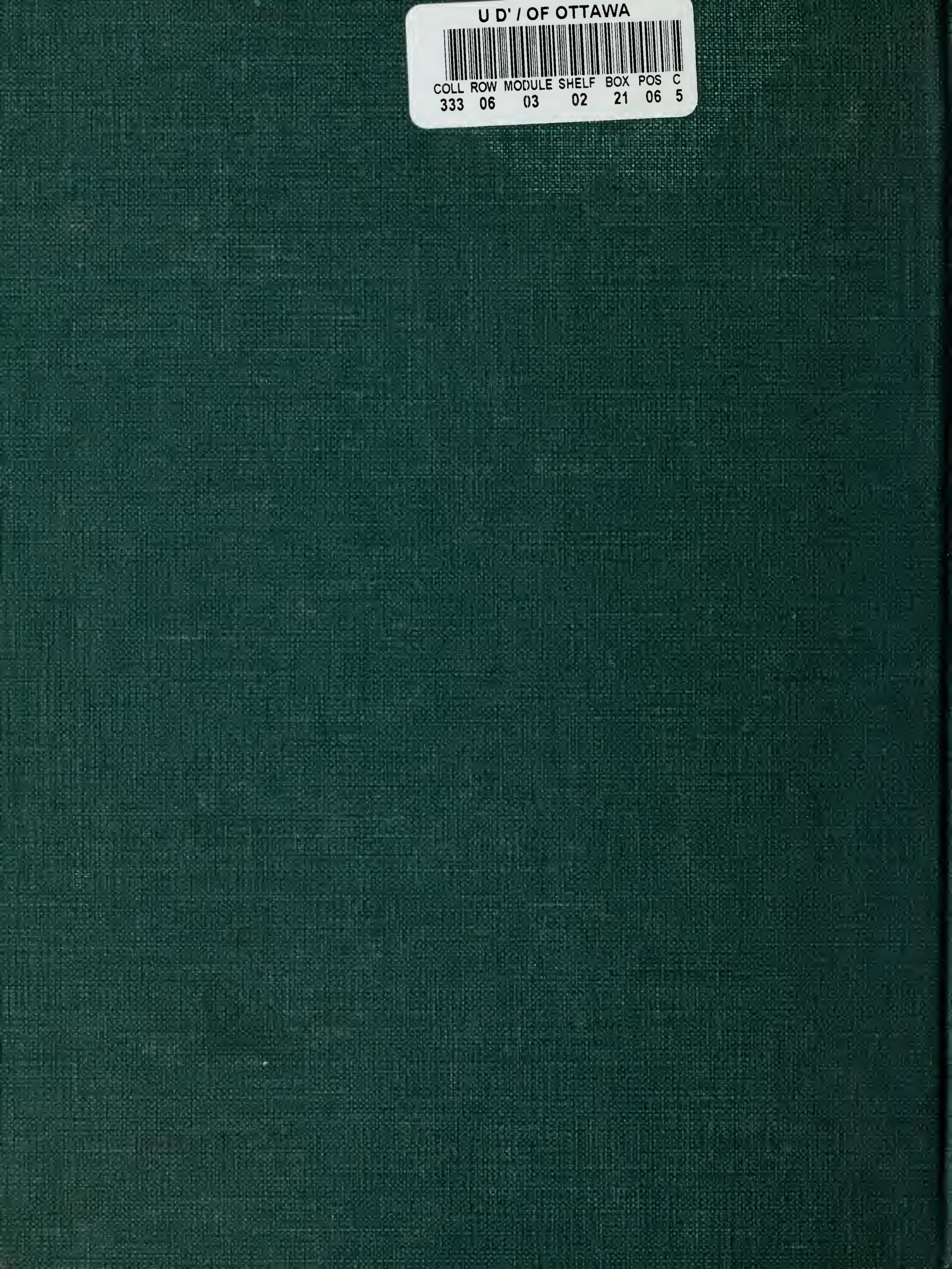


TABLE DES MATIÈRES



LA ROCHE-SUR-YON, IMP. RAOUL IVONNET. — 81.089


a39003 003417945b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 03 02 21 06 5